This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

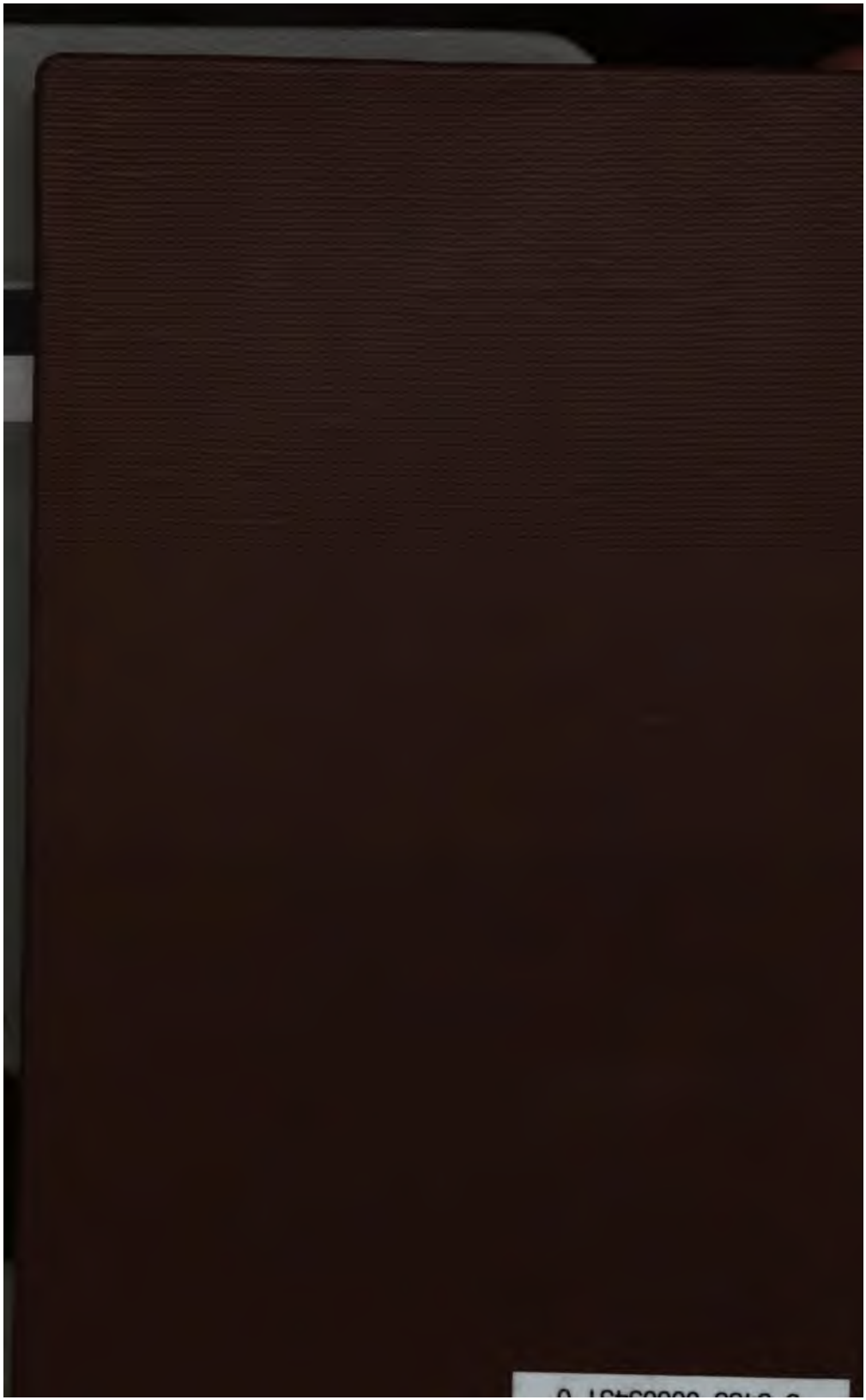
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



George Bancroft

George Bancroft

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE CONDILLAC.

TOME XIV.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE CONDILLAC.

TOME XIV.

A PARIS,

Chez { GRATIOT, cul-de-sac Pecquay, rue des Blancs-Manteaux.
HOUEL, rue du Bacq, N°. 940.
GUILLAUME, rue de l'Eperon, N°. 12.
POUGIN, rue des Pères, N°. 61.
GIDE, place St.-Sulpice.

Et A STRASBOURG,

Chez LEVRAULT, libraire.

ŒUVRES

DE CONDILLAC,

Revues, corrigées par l'Auteur, imprimées sur ses manuscrits autographes, et augmentées de LA LANGUE DES CALCULS, ouvrage posthume.

COURS D'ÉTUDES

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME VI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CH. HOUEL.

AN VI. — 1798. (E. vulg.)

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

INTRODUCTION
A L'ÉTUDE
DE L'HISTOIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Au titre de cet ouvrage, vous jugez, Monseigneur, que mon dessein est uniquement de vous apprendre à étudier l'histoire. Je me borne à des leçons élémentaires, et je n'ai pas, comme un historien, le projet d'entrer dans tous les détails qui méritent d'être connus.

Vous donner une idée des peuples, dont il seroit honteux de n'avoir aucune connoissance; tracer à vos yeux la suite des révolutions; vous montrer les gouvernemens dans leur principe, dans leur progrès, dans leur décadence, et vous accoutumer à voir les effets dans leurs causes, voilà l'objet que je crois devoir me proposer. Vous verrez quelquefois des temps heu-

reux, où les connoissances, les lois et les mœurs feront la prospérité des états : mais vous verrez plus souvent des temps malheureux, où l'ignorance, les préjugés, les erreurs et les vices prépareront les calamités des peuples, et ruineront les empires les plus florissans.

Nés du sein de la barbarie, les arts et les sciences ont successivement éclairé un petit nombre de nations privilégiées. C'est une lumière qui se cache aux unes, à mesure qu'elle se montre aux autres, et qui n'éclaire jamais qu'un horison très-borné. Capable d'un certain accroissement, elle s'affoiblit aussitôt qu'elle ne peut plus croître, elle s'éteint par degrés, et elle ne se reproduit, que pour éprouver encore les mêmes révolutions.

Il y a donc deux sortes de barbaries, l'une qui succède aux siècles éclairés, l'autre qui les précède; et elles ne se ressemblent point. Toutes deux supposent une grande ignorance : mais un peuple qui a toujours été barbare, n'a pas autant de vices, qu'un peuple qui le devient après avoir connu les arts de luxe.

Or on entend par les mœurs d'une nation, ses habitudes, ses coutumes et ses usages, considérés par rapport au bien et au mal qui en naissent.

Vous voyez donc que les mœurs sont sujettes à toutes les révolutions de l'esprit humain : elles ne sont pas les mêmes chez les peuples qui ont toujours été barbares, chez ceux qui s'éclairent, et chez ceux qui retombent dans la barbarie. Il doit y avoir entre les habitudes, les coutumes et les usages, d'après lesquels chacun d'eux se conduit, autant de différence, qu'entre les circonstances où ils se trouvent.

Mais comme les révolutions de l'esprit humain en produisent de pareilles dans les mœurs, les révolutions des mœurs en produisent de pareilles dans le gouvernement; ainsi le gouvernement dépend des mœurs, comme les mœurs dépendent de la manière d'envisager les actions humaines.

Ces trois choses s'étant produites dans cet ordre, réagissent les unes sur les autres dans un ordre contraire : je veux dire, que le gouvernement influe sur les mœurs, et les mœurs, sur la façon de penser.

Plus vous observerez les peuples, plus, Monseigneur, vous remarquerez l'influence réciproque de ces trois choses. Vous vous convaincrez qu'elle est le principe de toutes les révolutions qui sont arrivées; qu'elle le sera encore de toutes celles qui arriveront, et que, par conséquent, elle peut faire le bonheur ou le malheur de votre règne.

Il est donc de la plus grande importance pour vous, de savoir comment, jusqu'à quel point, et avec quelles précautions vous pouvez vous rendre maître de cette influence; et je dois vous dire que vous ne serez digne de commander, qu'autant que vous serez capable d'arrêter, de retarder, de précipiter ou de changer à propos le cours des choses. Voilà ce que l'expérience des siècles passés peut vous apprendre, et c'est dans cet esprit que vous devez étudier l'histoire.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des temps antérieurs au déluge.
Première période de 1656 *ans.*

Moyse ne nous a transmis qu'un petit nombre des événemens, arrivés depuis la création jusqu'au déluge.

LA lecture de l'abrégé de la bible vous a appris, Monseigneur, tout ce qu'on sait des temps qui se sont écoulés depuis la création jusqu'au déluge, et vous jugez au peu qu'en dit Moyse, qu'il n'a pas eu dessein d'en écrire l'histoire. Voulant rappeler aux Hébreux ce qu'ils ont été, et les préparer à ce qu'ils doivent être, il se borne à les faire remonter, par une succession non interrompue, jusqu'au premier père du genre humain, et à leur montrer dans la suite des générations, la présence continuelle du Dieu qui a tout créé, et qui les a choisis. Il s'étoit sans doute passé bien

des événemens, qu'il eût été curieux de conserver : mais ils n'entroient pas dans le plan de Moyse. Il les a donc négligés, et préférant les choses qu'il importe le plus de connoître aux choses de pure curiosité, il a fait de la religion son unique objet.

Cet intervalle est de 1656 ans.

La durée de cet intervalle souffre des difficultés, parce que les copies, qui restent des écrits de Moyse, ne s'accordent pas entre elles. Le texte hébreu fait cette période de 1656 ans, le Samaritain de 1307, et la version grecque des Septante de 2242. Mais, sans nous arrêter à des discussions, dont vous ne devez pas vous occuper, il suffit de remarquer que le texte hébreu est le texte original ; et que le concile de Trente, qui déclare la vulgate authentique, doit faire préférer ce texte, auquel la vulgate est elle-même conforme. Nous compterons donc 1656 ans de la création au déluge.

Il a donné lieu à bien des conjectures.

L'état physique de la terre dans cette période, la population, les arts cultivés, la longue vie des hommes, les races de géans, les causes du déluge, et les changemens qu'il a produits, ont donné lieu à

bien des conjectures. Vous prévoyez sans doute qu'elles ont peu de fondement ; et vous jugez que je pourrois les passer sous silence. Mais il n'est pas absolument inutile d'observer les efforts des savans lorsqu'ils veulent deviner. Si nous n'y trouvons pas l'histoire de ce qui est arrivé, nous y trouverons au moins une partie de l'histoire de l'esprit humain ; et nous apprendrons nous-mêmes à être plus circonspects dans nos recherches. Je ne vous rapporterai pas cependant toutes les conjectures qu'on a faites : il me suffira de vous donner pour exemple ce qu'on a dit sur la population, parce que c'est un des sujets sur lesquels on a plus mal raisonné.

On a imaginé que la terre étoit alors vingt fois plus peuplée.

De ce que la vie des hommes étoit dix fois plus longue, on a conclu qu'ils avoient dix fois plus d'enfans, et comparant les générations, alors contemporaines, à celles qui se succèdent aujourd'hui, on a jugé que la terre étoit vingt fois plus peuplée.

En suivant ce raisonnement, il faudroit ajouter qu'elle avoit aussi vingt fois plus d'animaux de toute espèce : car les mêmes

causes physiques, qui ont donné une longue vie à quelques-uns, ont dû dans la même proportion faire aussi vivre les autres plus long-temps. Il est difficile de comprendre que la terre eût suffi à cette multitude.

Et vingt fois plus fertile.

Cette première conjecture, qu'on croit établir sur des calculs, conduit à une autre : c'est que la terre, ayant à nourrir tous les animaux qu'elle contient, à dû être infiniment plus fertile qu'elle ne l'est de nos jours. Mais il ne suffisoit pas de donner cette seconde assertion, comme une conséquence de la première : il la falloit prouver elle-même.

Ces opinions sont sans fondement.

Naturellement féconde, la terre, sans être cultivée, produit indifféremment des plantes de toute espèce ; et elle devient fertile, c'est-à-dire, capable de produire en grande quantité des fruits à nos usages, lorsqu'en la cultivant, nous en dirigeons nous-mêmes la fécondité. Ce sont là deux choses qu'il ne faut pas confondre.

Si on veut donc s'assurer qu'avant le déluge, elle étoit assez fertile pour fournir suffisamment à la subsistance d'une grande

population, il ne suffit pas de savoir qu'elle étoit alors plus féconde qu'elle ne l'est aujourd'hui, il faut encore être fondé à croire qu'elle étoit fort cultivée. Abandonnée à elle-même, elle se seroit couverte de forêts ; et les hommes n'auroient pu se multiplier, qu'autant qu'ils auroient défriché.

Il est vrai que Caïn et ses descendans ont été cultivateurs. Aussi l'écriture les représente-t-elle comme les inventeurs des arts. Elle attribue l'architecture à Caïn, qui a bâti la première ville, et à Tubalcaïn l'art de travailler les métaux, si nécessaire à l'Agriculture.

Mais elle nous apprend que Jubal, un des descendans de Caïn, fut le père de ceux qui habitèrent sous des tentes, et qui furent pasteurs. Abel, si agréable à Dieu, fut pasteur lui-même. Seth le fut encore, et ses enfans le furent également. Il paroît même que la vie pastorale étoit regardée comme la plus innocente, et que la postérité de Seth l'a préférée, tant qu'elle a résisté à la dépravation. Voilà donc une partie des hommes, qui, bien loin de cultiver la terre, se bornent à

vivre des fruits qu'elle produit naturellement.

Il y a des interprètes qui pensent, qu'avant le déluge, l'usage de la viande n'étoit pas permis. Ils se fondent sur ce qu'au premier chapitre de la Genèse, Dieu dit à l'homme qu'il lui a donné les végétaux, pour lui servir de nourriture; et que ce n'est qu'au neuvième qu'il accorde à Noé la permission de manger de tout ce qui a vie et mouvement.

Si cette opinion étoit le vrai sens de l'écriture, elle mettroit un nouvel obstacle à la population; parce que plus on retranchera de nourriture aux hommes, moins certainement ils multiplieront. Mais auroit-on pris la peine d'élever des troupeaux, si on n'avoit pas voulu s'en nourrir? et si Dieu n'avoit pas permis l'usage de la viande, auroit-il approuvé la vie pastorale d'Abel et de Seth? On dira sans doute qu'on ne se nourrissoit alors que du lait des animaux, et j'en conclurai que de grands troupeaux faisoient subsister peu de pasteurs. Quoi qu'il en soit, il suffit que la terre ait été peu cultivée, pour que la

population n'ait pas été aussi grande qu'on le suppose. Ceux qui la peuplent avec des calculs, n'ont pas songé qu'il falloit pourvoir à la nourriture des habitans.

Si avant le déluge on vivoit plusieurs siècles, on commençoit aussi plus tard à être père: c'étoit le plus communément après cent ans; et lorsque Moyse parle des enfans des Patriarches, il ne dit rien qui puisse faire soupçonner que le nombre en fût dix fois plus grand, parce que la vie des hommes étoit dix fois plus longue.

CHAPITRE II.

Des commencemens des premières monarchies dans la seconde période, ou dans l'intervalle qui s'écoule depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham : espace de 427 ans.

Après le déluge, les arts se conservent dans les plaines de Sennaar.

LA famille de Noé s'établit dans les plaines de Sennaar, où elle jeta les fondemens de Babylone. Elle conserva donc au moins une partie des arts connus avant le déluge; et puisqu'elle bâtit une ville, on peut conjecturer qu'elle cultiva l'agriculture. C'est de cette contrée que les arts se sont répandus sur le reste de la terre. On les y trouve, aussi haut qu'on puisse remonter; et s'ils y ont eu un commencement, la tradition n'en a conservé aucun vestige.

Lors de la dispersion, tous les hommes ne portèrent pas les arts avec eux.

Mais lorsqu'après la confusion des langues, le hommes furent forcés à se disperser, tous ne portèrent pas les arts avec eux, parce que tous ne sentirent pas également

le besoin de les conserver. Tels furent ceux qui, renonçant à l'agriculture, se bornèrent à élever des troupeaux: tels furent encore, et à plus forte raison, ceux qui, errant de climats en climats, résolurent de vivre uniquement de chasse et de pêche. Voilà pourquoi, peu de siècles après le déluge, on voit des nations tout-à-fait barbares. C'est uniquement dans les contrées où les hommes se sont fixés de bonne heure, que les arts remontent à la plus haute antiquité.

Ce qu'on sait des commencemens de Babylone.

Environ 150 ans après le déluge, Nemrod jetta les fondemens de Babylone; et quelque temps après, Assur bâtit Ninive, qui deviendra la capitale de l'empire d'Assyrie.

Voilà tout ce que Moyse nous apprend sur ces commencemens. Il ne parle plus de Nemrod ni d'Assur: il ne dit rien de leurs successeurs, il ne les nomme seulement pas.

Ce que les historiens profanes disent de ces commencemens, doit être rapporté à des siècles bien postérieurs.

Les historiens profanes attribuent à Bélus la fondation de Babylone, et lui donnent pour successeur, Ninus son fils, conquérant qui, avec des armées de 1,900,000 hommes, pousse ses conquêtes depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde et à la Bactriane qu'il

soumet. Après lui, Sémiramis sa femme, a la même ambition, de pareilles armées, ou de plus grandes encore, et fait de nouvelles conquêtes. Mais à Ninias, son fils, les guerres finissent, et l'histoire semble finir elle-même. Elle ne nous transmet plus aucune des révolutions arrivées dans cet empire; et jusqu'à Sardanapale, on sait à peine les noms des monarques qui se sont succédés.

Voilà donc, suivant les historiens profanes, une vaste monarchie, qui se forme des débris de plusieurs autres. Cependant la grandeur et la magnificence de Babylone et de Ninive ajoutent encore à l'idée qu'ils nous donnent de la puissance de Ninus et de Sémiramis. A juger de ces deux villes par les descriptions qu'ils en font, on ne trouve rien, dans les temps postérieurs, qui puisse leur être comparé.

Il n'est pas possible que Babylone, sous le fils de son fondateur, ait été la capitale d'un pareil empire. Cependant, parce que la fondation de cette ville est attribuée à Nemrod et à Bélus, on a dit que le Nemrod de l'écriture est le Bélus des historiens profanes. Il faut donc ou rejeter comme

faux tout ce qu'on rapporte des règnes de Ninus et de Sémiramis, ou supposer que des royaumes puissans ont pu s'être formés dans des temps voisins du déluge.

Quelques-uns pensent que jusqu'à l'an 590 après le déluge, Ninive et Babylone ont été deux monarchies séparées ; que Ninus, qui régnoit alors à Ninive, fit la conquête de Babylone, et que c'est seulement à la réunion de ces deux royaumes, que commence l'empire des Assyriens. Nous n'entrerons pas dans ces discussions ; parce qu'il importe peu de faire des conjectures, lorsqu'il n'en peut résulter aucune instruction utile.

Nous savons peu de chose sur les premiers royaumes d'Egypte.

Suivant les historiens profanes, Ménès est le premier roi d'Egypte ; et parce que Cham, second fils de Noé, est le premier qui ait habité cette contrée, on juge que son fils Mesraïm est Ménès même, que plusieurs confondent encore avec Osiris. C'est à ce premier souverain que la tradition attribue l'invention des arts, et elle le représente comme un grand roi. Non content de faire le bonheur des Egyptiens, Osiris voulut encore répandre ses bienfaits

sur toute la terre. Dans cette vue, il leva une armée; il ramassa des musiciens et des satyres, et avec ce cortège il parcourut l'Ethiopie, l'Arabie, pénétra jusqu'aux Indes, se montra à toutes les nations de l'Asie, traversa l'Hellespont, et aborda en Europe. Il répandit les arts, il bâtit des villes, et les peuples le reçurent comme un Dieu. De retour en Egypte, il fut assassiné par son frère Typhon. Isis, qui étoit tout-à-la-fois sa sœur et sa femme, vengea sa mort, et lui fit rendre les honneurs divins. Ces traditions qui remontent jusqu'aux siècles les plus reculés, prouvent au moins l'antiquité des peuples de l'Egypte. C'est chez eux que tout paroît commencer, les lois, les arts, les sciences et les fables.

Je ne parlerai pas des dieux et des demi-dieux, qu'ils font régner avant Ménès. Il semble que cette nation, vaine de son antiquité, n'ait songé qu'à reculer l'époque de ses connoissances, et qu'elle doive en partie ses fables à l'avantage qu'elle a eu d'être éclairée avant d'autres.

Après Ménès, l'Egypte fut partagée en

quatre dinasties ou principautés, Thèbes, Thin, Memphis et Tanis. Elle eut bientôt de grandes villes, de vastes édifices ornés de sculpture et de peinture, des armées de quatre cent mille hommes, et ce qui est plus singulier encore, une bibliothèque. Cependant des étrangers qu'on a nommés *rois pasteurs*, s'emparèrent de la basse Egypte, et y régnèrent pendant deux cent soixante ans, ou environ. Vous voyez, Monseigneur, que nous ne connoissons pas mieux l'histoire des premiers rois d'Egypte, que celle des premiers rois de Babylone et de Ninive.

Sans doute ils ont commencé à être puissans sur la fin de cette période. Pharaon, chez qui Abraham se retira au commencement de la suivante, en est la preuve. Mais les Egyptiens auront transporté dans les premiers siècles, toute la puissance et toute la magnificence des siècles suivans : ils auront eu la vanité de reculer les temps florissans de leur monarchie, comme ils ont eu la vanité d'en reculer l'origine.

L'Egypte n'a pu se peupler que bien difficilement.

En effet, il est difficile de comprendre que les premières peuplades arrivées en Egypte, aient pu y faire de grands établissemens sans de grands obstacles. Les lacs, les canaux et les terrasses, sur lesquels les villes ont été bâties, sont des monumens des efforts qu'on a faits pour s'établir dans cette contrée. La population ne se sera donc accrue qu'à mesure qu'on aura avancé ses travaux, et par conséquent elle aura été lente. Plus d'une fois, sans doute, les inondations du Nil auront englouti une partie des habitans, et forcé l'autre à abandonner les terres. La tradition a même conservé quelque souvenir de ces révolutions.

Avantage de l'histoire du peuple de Dieu sur l'histoire des autres peuples de l'antiquité.

Les premières monarchies sont pleines de confusion. Mais s'il y avoit une histoire qui fût certaine, et qui, remontant à l'origine du monde, conduisît jusqu'aux temps où les nations commencent à être connues, elle dissiperoit en partie l'obscurité que les fables ont répandue, et elle nous garantiroit au moins de bien des erreurs. Cet avantage appartient unique-

quatre dinasties ou principautés, Thèbes, Thin, Memphis et Tanis. Elle eut bientôt de grandes villes, de vastes édifices ornés de sculpture et de peinture, des armées de quatre cent mille hommes, et ce qui est plus singulier encore, une bibliothèque. Cependant des étrangers qu'on a nommés *rois pasteurs*, s'emparèrent de la basse Egypte, et y régnèrent pendant deux cent soixante ans, ou environ. Vous voyez, Monseigneur, que nous ne connoissons pas mieux l'histoire des premiers rois d'Egypte, que celle des premiers rois de Babylone et de Ninive.

Sans doute ils ont commencé à être puissans sur la fin de cette période. Pharaon, chez qui Abraham se retira au commencement de la suivante, en est la preuve. Mais les Egyptiens auront transporté dans les premiers siècles, toute la puissance et toute la magnificence des siècles suivans : ils auront eu la vanité de reculer les temps florissans de leur monarchie, comme ils ont eu la vanité d'en reculer l'origine.

CHAPITRE III.

Des conjectures dans l'étude de l'histoire.

Utilité des conjectures, lorsqu'on en sait faire usage.

Au défaut des monumens, nous pouvons quelquefois nous permettre des conjectures. Mais si elles peuvent éclairer l'histoire, elles peuvent aussi l'obscurcir. Il s'agit donc de savoir avec quelles précautions nous en devons faire usage. C'est ce que je vais rechercher. L'art de conjecturer a ses règles : lorsque nous les connoîtrons, nous suppléerons quelquefois au silence des historiens, et nous éviterons souvent des erreurs où ils nous auroient fait tomber.

On juge des effets par les causes, et des causes par les effets.

Quiconque sait réfléchir, est conduit par la connoissance des causes à celle des effets, et par la connoissance des effets à celle des causes. Il jugera donc des temps antérieurs, lorsqu'il connoîtra les effets ; et lorsqu'il connoîtra les causes, il jugera des temps postérieurs. Les causes et les effets sont des données d'après lesquelles il pourra corriger les erreurs mêmes des historiens.

Tous les hommes se ressemblent par l'organisation, par la manière de sentir, et par les besoins de première nécessité. De-là résulte un caractère général, qui influe sur tout ce qui leur arrive. Ce caractère est le même par-tout; et, par conséquent, il tend à produire par-tout les mêmes effets. C'est la première cause des événemens.

Caractère général, première cause des événemens.

Les circonstances modifient différemment ce caractère général; et, par les circonstances, j'entends le climat, la nature du gouvernement, le progrès des arts et des sciences. On ne peut plus déterminer les différens caractères qui doivent se former. Ces caractères sont cependant la seconde cause des événemens; et, comme ils sont différens de peuple en peuple et de siècle en siècle, ils causent des révolutions différentes, suivant les temps et suivant les lieux.

Circonstances qui modifient ce caractère; autre cause des événemens.

Enfin la troisième cause comprend tous les hasards; c'est-à-dire, tout ce qui, étant une suite d'un ordre général que nous ne pénétrons pas, ne peut être deviné, et n'est connu qu'autant que nous voyons,

Les hasards, troisième cause des événemens.

CHAPITRE III.

Des conjectures dans l'étude de l'histoire.

Utilité de ces conjectures, lorsqu'on en sait faire usage.

Au défaut des monumens, nous pouvons quelquefois nous permettre des conjectures. Mais si elles peuvent éclairer l'histoire, elles peuvent aussi l'obscurcir. Il s'agit donc de savoir avec quelles précautions nous en devons faire usage. C'est ce que je vais rechercher. L'art de conjecturer a ses règles : lorsque nous les connoîtrons, nous suppléerons quelquefois au silence des historiens, et nous éviterons souvent des erreurs où ils nous auroient fait tomber.

Quiconque sait réfléchir, est conduit par la connoissance des causes à celle des effets, et par la connoissance des effets à celle des causes. Il jugera donc des temps antérieurs, lorsqu'il connoîtra les effets ; et lorsqu'il connoîtra les causes, il jugera des temps postérieurs. Les causes et les effets sont des données d'après lesquelles il pourra corriger les erreurs mêmes des historiens.

Tous les hommes se ressemblent par l'organisation, par la manière de sentir, et par les besoins de première nécessité. De-là résulte un caractère général, qui influe sur tout ce qui leur arrive. Ce caractère est le même par-tout; et, par conséquent, il tend à produire par-tout les mêmes effets. C'est la première cause des événemens.

Caractère général, première cause des événemens.

Les circonstances modifient différemment ce caractère général; et, par les circonstances, j'entends le climat, la nature du gouvernement, le progrès des arts et des sciences. On ne peut plus déterminer les différens caractères qui doivent se former. Ces caractères sont cependant la seconde cause des événemens; et, comme ils sont différens de peuple en peuple et de siècle en siècle, ils causent des révolutions différentes, suivant les temps et suivant les lieux.

Circonstances qui modifient ce caractère; autre cause des événemens.

Enfin la troisième cause comprend tous les hasards; c'est-à-dire, tout ce qui, étant une suite d'un ordre général que nous ne pénétrons pas, ne peut être deviné, et n'est connu qu'autant que nous voyons,

Les hasards, troisième cause des événemens.

ou que nous l'apprenons de ceux qui en ont été témoins.

Si les historiens avoient développé toutes les causes, nous serions en état de juger de la vérité des faits qu'ils rapportent. Mais cela n'étoit pas toujours possible. Souvent ils ne l'ont pas su faire, lorsqu'ils l'ont pu; et souvent même ils n'y ont pas pensé. Ceux qui les premiers ont essayé d'écrire l'histoire des temps antérieurs à leur âge, étoient venus trop tard, pour s'assurer des hasards et des circonstances qui avoient fait des révolutions dans des siècles où ils ne vivoient pas. Ils n'avoient pas assez de philosophie pour démêler ce caractère général, que je regarde comme la première cause des événemens: ils n'avoient pas encore assez observé, pour démêler toutes les circonstances qui le peuvent modifier. Ils n'étoient donc pas capables d'appercevoir toutes les variations dont il est susceptible. Enfin ils n'avoient pas assez de critique pour juger des faits dont la tradition conservoit le souvenir.

Influence des

Dans les commencemens, le caractère

général a dû avoir la principale influence, et produire à-peu-près par-tout des effets semblables. Mais, à mesure que les hommes se sont répandus sur la terre, il s'est formé des nations séparées, qui, se conformant aux lieux qu'elles habitoient, se sont accoutumées à différentes manières de vivre, et dont les caractères ont été d'autant plus différens qu'il y a eu moins de communication entre elles. Cependant le commerce qui s'établit ensuite, porte chez plusieurs les mêmes arts, les mêmes usages, les mêmes mœurs : elles se rapprochent, elles s'imitent, et elles diffèrent tous les jours moins. C'est ainsi qu'après plusieurs révolutions, les choses finissent, à certains égards, comme elles ont commencé.

Ces considérations vous font sentir combien il est difficile de porter la lumière dans l'histoire ; et vous verrez souvent que la critique ne fera que répandre des doutes : elle sera plus propre à détruire l'erreur qu'à découvrir la vérité.

Il faut se tenir en garde contre les hypothèses

Pour vous bien conduire dans ces recherches, il faut vous tenir en garde contre

qui ont peu de fondement.

les hypothèses des écrivains, sur-tout lorsque vous remarquez qu'ils les imaginent dans la vue d'appuyer des systêmes qu'ils ont adoptés trop légèrement. Les hypothèses sont de peu de poids, quand elles portent sur la ressemblance de quelques noms, sur de petites circonstances qu'on borne à un seul lieu et à un seul temps, quoiqu'elles aient pu se répéter bien de fois, sur des calculs qui laissent échapper plusieurs considérations essentielles, sur des traditions vagues ou sur des faits dont on n'a qu'une connoissance imparfaite.

Précautions nécessaires pour donner de la force aux conjectures.

Après avoir pris ces précautions qui vous garantiront de bien des erreurs, vous observerez le peuple dont vous lisez l'histoire; vous observerez ses besoins, sa manière de vivre, ses mœurs, les lieux qu'il a habités et les temps où il s'est fait connoître. Ce sont-là les choses dont il est le plus facile de s'assurer: il en reste des traces jusques dans les traditions les plus confuses: elles se conservent dans les poëtes mêmes, qui se permettent d'ailleurs de tout altérer: et elles suffisent souvent

pour faire juger de la vérité ou de la fausseté d'une narration.

Enfin vous remarquerez les faits qui sont hors de doute ; et vous rejetterez tous ceux avec lesquels il ne sera pas possible de les concilier. Quelquefois il ne faudra observer qu'un fait pour détruire bien des erreurs, et vous le pourrez trouver dans l'historien même, qui se trompe ou qui veut vous tromper. Alors vous pourrez vous permettre des conjectures, parce qu'elles seront indiquées par les circonstances de temps et de lieu, par le caractère des peuples, et par des faits dont vous serez assuré.

CHAPITRE IV.

Conjectures sur la puissance des premières monarchies et sur les progrès de la population.

Pourquoi on a été porté à exagérer la puissance des anciens peuples.

Vous avez été étonné, Monseigneur, la première fois qu'on vous a parlé de l'origine de Rome. Il y avoit trop loin pour vous d'un petit nombre de cabanes à la capitale d'un grand empire; et vous avez supposé que Rome a toujours été une ville puissante. Quoique vous commenciez, vous avez de la peine à comprendre que chaque chose a commencé : ou plutôt, parce que vous commencez vous-même, vous n'avez pas encore assez d'expérience pour juger que tout a fait des progrès, et que par conséquent tout a eu un commencement.

Or, Monseigneur, la première fois que les Grecs ont entendu parler des anciennes monarchies, ils n'avoient, comme vous, que l'expérience de leur âge : ils commen-

çoient. Ne connoissant donc les anciens peuples que par des traditions confuses, qui n'en montroient pas l'origine, ils n'en voyoient que les temps florissans ; et ces temps ils les étendoient dans tous les siècles. En un mot, ils jugeoient comme vous; et je suis persuadé que si Romulus eût été le contemporain de Ninus ou de Ménès, il passeroit aujourd'hui pour avoir été le souverain d'un vaste empire.

On dirait qu'après la dispersion, les familles deviennent tout-à-coup des nations.

En effet, quoique les chefs de famille, en s'éloignant des plaines de Sennaar, n'aient pu s'établir que dans des déserts; cependant, par-tout où ils arrivent, ils sont rois, ils ont un peuple nombreux, et tout-à-coup les familles se transforment en nations. C'est ainsi que l'Égypte, l'Arabie, l'Inde, l'Assyrie et la Bactriane paroissent déjà de grandes monarchies dès les temps les plus voisins du déluge.

Les mots de *roi* et de *royaume* ont jeté dans l'erreur, parce qu'ils n'ont pas toujours signifié ce qu'ils signifient aujourd'hui.

Mais, dit-on, il y a eu de bonne heure des rois. Il faut donc que les familles se soient multipliées au point de former de bonne heure des corps de nations : car il ne sauroit y avoir de royauté dans des pays où il n'y auroit pas d'habitans. Le

mot de *roi* est donc toute la preuve qu'on a de la grande population de ces temps. Il me semble cependant qu'il faudroit s'assurer de cette population, avant de supposer des royaumes.

Les pères ont été les chefs de leurs familles comme les rois sont les chefs de leurs peuples. Or, si nous supposons que dans les anciennes langues, le mot que nous traduisons par *roi*, n'ait été originairement que l'équivalent de ce que nous entendons par *chef*, il sera naturel de penser qu'à mesure que les familles se seront étendues, la signification de ce mot se sera étendue elle-même, et qu'enfin il aura signifié ce que nous entendons aujourd'hui par *roi*, lorsque les familles seront devenues des nations. C'est en effet de la sorte que les mots passent par extension d'une acception à une autre.

Mais lorsqu'on a commencé a étudier l'histoire, on ne remontoit pas jusqu'aux premiers chefs des familles. On voyoit des peuples, dont les chefs avoient le nom de *rois*, et étoient rois en effet; et on voyoit encore, à travers une tradition aussi

confuse qu'ancienne, que ce mot avoit toujours été en usage. Mais, parce qu'on n'imaginoit pas qu'il eût pu avoir différentes significations, on supposa qu'il avoit toujours eu la même; et on crut voir des monarchies dans des temps où il n'y avoit encore que des familles. Je conjecture donc avec quelque fondement, que ce mot mal entendu a pu tromper les premiers historiens (1).

Est-on bien sûr, par exemple, que Nemrod ait été roi, parce que Moyse dit qu'il est le premier qui ait été puissant sur terre? Puissant! ce mot a-t-il donc une signification absolue, invariable et la même dans tous les temps? L'écrivain sacré veut donc dire que Nemrod étoit puissant pour le siècle où il vivoit, qu'il étoit puissant dans l'opinion de ses contempo-

Il en est de même du mot puissance.

(1) Nous sommes dans l'usage de nommer *rois* les chefs des peuples barbares qui ont pillé et ensuite envahi les provinces de l'empire romain. Cependant ils n'étoient pas rois proprement: c'étoient d'ordinaire des chefs qui marchoient à une entreprise à la tête d'une peuplade qui les avoit choisis, ou qui les suivoit librement.

rains. Il faut connoître, par conséquent, cette opinion, pour nous faire une idée exacte de ce qu'on entendoit alors par *puissance*.

Or, Moyse ajoute que Nemrod étoit un chasseur très-habile et très-renommé. Ce n'est donc pas sur des sujets, c'est sur des animaux qu'il exerçoit sa puissance. En effet, voilà vraisemblablement ce que signifioit ce mot dans un siècle où, la terre étant couverte de forêts, les hommes avoient à se défendre contre les bêtes féroces. Forcés à se réunir contre ces ennemis communs, ils ne songeoient pas encore à dominer les uns sur les autres; et, s'ils suivoient un chef, c'est qu'il étoit naturel qu'ils se laissassent conduire par celui qu'ils jugeoient le plus habile. Nous ne voyons donc pas un roi dans Nemrod, nous n'y voyons qu'un chef de chasseurs; et, lorsqu'il bâtit Babylone, ce n'est pas qu'il veuille assurer sa royauté, c'est qu'il cherche un asyle contre les animaux qui lui font la guerre.

Je conviens qu'étant souvent à la tête des habitans de Sennaar, il a pu s'ac-

coutumer à en être le chef, qu'on a pu s'accoutumer à lui obéir, qu'il aura insensiblement acquis de l'autorité, et qu'on ne la lui aura pas même contestée. De la sorte, il aura eu une sorte de domination, sans en avoir formé le projet, sans que les autres s'apperçussent qu'il dominoit, et peut-être sans qu'il le sût lui-même. En un mot, il ne se sera pas regardé comme un roi qui commande à des sujets, mais comme un chef qui conduit ses égaux.

Il ne faut pas croire, Monseigneur, que l'ambition de dominer ait été la première passion des hommes. Leurs vues, quelque ambitieuses qu'on les suppose, se bornent ou s'étendent suivant les circonstances. Lorsque vous étudierez l'histoire romaine, vous verrez un temps où il falloit un maître à la république, où il étoit facile de le devenir, et où personne ne pensoit encore à l'être. Je conjecture donc que dans les circonstances où vivoit Nemrod, toute son ambition se bornoit à être reconnu pour le plus grand chasseur de son temps. Comme alors

un des besoins les plus pressans étoit de détruire les animaux que les hommes redoutoient; celui qui se distinguoit en ce genre, étoit assuré d'une grande considération, et vraisemblablement les plus ambitieux ne pensoient qu'à s'y distinguer.

La population a été lente dans les premiers siècles.

Après avoir vu comment les familles ont été prises, par erreur, pour des nations, examinons si elles ont pu se multiplier assez promptement, pour former de bonne heure de grandes monarchies.

Les forêts, dont la terre fut couverte dans l'intervalle du déluge à la dispersion des hommes, ont été sans doute un obstacle à la population. Elle se sera accrue d'autant plus lentement, qu'à la vue des travaux que l'agriculture exigeoit, bien des familles auront préféré la vie pastorale. C'est en effet ce qui est arrivé: Abraham lui-même étoit un pasteur. Or, dans l'état où nous nous représentons la terre, les troupeaux ne pouvoient subsister que le long des rivières. Le reste étoit d'une foible ressource pour eux: c'étoit des bois où il eût été dangereux de s'engager. La vie pastorale ren-

doit donc inutile une grande partie des terres, et, par conséquent, elle ralentissoit les progrès de la population.

Cependant, quoiqu'au temps d'Abraham, il y eût encore des peuples pasteurs, il y en avoit aussi qui, s'étant fixés auparavant, étoient cultivateurs, et formoient des monarchies. Nous avons remarqué qu'en Égypte les rois étoient déjà puissans : mais il n'en étoit pas de même en Asie, du moins à en juger par ceux dont Moyse a eu occasion de parler.

En effet, quelle idée se fait-on de la puissance de Codorlahomor, roi des Élamites, et de celle de ses trois alliés, lorsqu'on voit qu'Abraham n'a besoin que de trois cent dix-huit hommes pour combattre leurs forces réunies, et qu'il les défait? qu'étoit-ce encore que les rois de la Pentapole, qui portoient le joug de Codorlahomor? nous donnent-ils lieu de penser que la terre de Chanaan, où ils règnoient, fut un pays bien peuplé? Il est vrai qu'on remarque qu'il y avoit alors beaucoup de villes dans cette pro-

vince : mais ces villes étoient peu de chose: Moyse en donne la preuve lui-même.

On peut juger de la population par la consommation. Le luxe, à la vérité, pourroit, d'après cette règle, nous faire croire qu'une ville est plus peuplée qu'elle ne l'est en effet : mais certainement, partout où il y a peu de consommation, il y a peu d'habitans. Il sera donc prouvé que les villes de la Palestine étoient peu peuplées, si elles consommoient peu ; et il sera prouvé qu'elles consommoient peu, si elles cultivoient peu de terres.

Aujourd'hui, Monseigneur, un homme qui arriveroit en Italie avec de grands troupeaux, auroit-il la liberté de les conduire où il voudroit? et les habitans des villes lui permettroient-ils de consommer le produit de leurs champs, s'ils en avoient besoin eux-mêmes pour leur propre subsistance? Cependant Abraham, ne pouvant subsister dans le même pays avec Loth, parce qu'il leur falloit à l'un et à l'autre de grands pâturages, lui dit : *Vous voyez devant vous toute la terre : retirez-vous d'auprès de moi. Si vous*

allez à gauche, j'irai à droite : et si vous choisissez la droite, je prendrai la gauche.

Ce discours ne prouve-t-il pas qu'il y avoit alors quantité de terres qui n'étoient à personne, parce que personne n'avoit eu besoin de se les approprier ? Si les habitans n'en avoient pas abandonné la plus grande partie au premier occupant, comment Abraham et Loth auroient-ils été les maîtres de conduire leurs nombreux troupeaux à droite et à gauche ? Remarquons encore qu'il est dit qu'ils se nuisoient l'un à l'autre, et qu'il n'est pas dit qu'il nuisoient aux villes. Les villes ne faisoient donc pas une grande consommation, et, par conséquent, elles ne renfermoient pas un peuple nombreux. On peut même conjecturer qu'il en étoit des autres provinces de l'Asie, comme de la Palestine : car cette expression, *vous voyez devant vous toute la terre*, fait assez entendre que la terre étoit aux peuples pasteurs plutôt qu'aux peuples cultivateurs. Mais j'en ai assez dit pour détruire les idées fausses qu'on se fait de ces premiers temps.

CHAPITRE V.

Conjectures sur les peuples sauvages.

Il est nécessaire d'observer les peuples sauvages.

Nous avons vu des peuples fixés dans les champs qu'ils cultivoient; et nous en avons vu d'autres qui, forcés à changer de lieu, erroient avec leurs troupeaux le long des fleuves. Il nous reste encore à observer les hommes, qui, n'étant ni cultivateurs ni pasteurs, vécurent dès-lors dans les forêts, et perdirent tout-à-fait la trace des arts. Ces sauvages paroissent avoir été les pères de presque toutes les nations; et ils ont toujours laissé quelque chose de leurs préjugés et de leurs mœurs aux générations qui se sont civilisées. C'est une raison pour les observer.

Nous pouvons juger de l'homme sauvage par les besoins qu'il se fait.

Vous savez, Monseigneur, que nos besoins sont les seules causes qui développent nos facultés; et vous voyez, par conséquent, que nous nous ferons une idée

de l'homme sauvage, si nous considérons quels sont ses besoins.

La nourriture est le premier. Or l'homme sauvage n'est pas difficile sur le choix des alimens. Il n'en est presque pas qui ne lui convienne ; et c'est un avantage qu'il a sur les animaux, qui ne peuvent se nourrir que d'une seule espèce de chose. Le gibier, le poisson, les fruits, les végétaux, tout lui est propre. Or, plus il a de moyens de subsister, moins le besoin de nourriture doit exercer ses facultés.

Effets du besoin de nourriture dans l'homme sauvage.

Il ne desire que la nourriture et le repos : il ne craint que la douleur et la faim. Il est sans curiosité : rien ne l'étonne : il n'observe que les choses dont il peut se nourrir : il ne sent pas le besoin d'en observer d'autres. N'a-t-il plus faim ? Il dort ou il végète : il n'a plus besoin de penser, et il ne pense plus. Il ne porte pas la vue sur l'avenir : il est sans prévoyance. Le sentiment de son existence est, en quelque sorte, borné au moment présent : il meurt sans avoir eu une idée de la mort. Voilà à quoi se réduisent

toutes les facultés qu'il doit à ce premier besoin.

Effets que produit en lui le besoin de se garantir des animaux carnaciers.

Son second besoin est de se garantir des animaux carnaciers, dont il pourroit être la proie; et ce besoin développera sur-tout les facultés de son corps. Un sauvage sera vîte à la course, agile à monter sur un arbre, adroit à jeter une pierre. Il fera toutes ces choses mieux que nous, parce qu'il en sent plus le besoin.

Le danger, qui le menace souvent, l'accoutume à avoir le sommeil léger, la vue étendue, l'ouie et l'odorat d'une grande finesse. Les Hottentots ont la vue si longue, qu'ils découvrent des vaisseaux à une distance où nous ne les appercevons qu'avec des lunettes,

Accoutumé dès l'enfance aux intempéries de l'air et à la rigueur des saisons, exercé à la fatigue, et forcé à défendre, nud et sans armes, sa vie et sa proie contre les bêtes féroces, ou à leur échapper à la course, le sauvage doit se faire un tempérament robuste, et presque inaltérable. Toutes les relations confirment cette conjecture. Les facultés du corps sont

donc aussi supérieures dans les sauvages, que celles de l'ame le sont dans les hommes civilisés.

Un troisième besoin pour les sauvages, c'est de vivre par troupes. L'auteur de la nature n'a pas voulu que les hommes vécussent absolument séparés : il les a liés par le besoin qu'ils ont les uns des autres. La mère est nécessaire à l'enfant, et l'enfant l'est lui-même à la mère. La longueur de l'enfance, pendant laquelle ce besoin se fait sur-tout sentir, leur fait une habitude de vivre ensemble ; et ils continuent d'y vivre, lorsque ce besoin n'est plus le même. Si les petits des animaux se séparent bientôt de leur mère, et la méconnoissent, c'est que leur éducation est courte, et que les mères et les petits sont de bonne heure dans le cas de pouvoir se passer les uns des autres.

Effets produits par le besoin de vivre en troupes.

Quand même les hommes ne seroient pas resserrés par ce premier lien, qui suffit pour former insensiblement des familles, ils se rapprocheroient encore, suivant les circonstances où ils sentiroient qu'ils peuvent se donner des secours mutuels. Les

bêtes féroces, qui habitent les forêts comme eux, doivent les forcer à marcher plusieurs ensemble.

Les sauvages vivent donc par troupes. Ils n'ont point de demeure fixe : ils vont de contrée en contrée : ils ne s'arrêtent dans un lieu, qu'autant qu'il leur fournit de quoi subsister. Ils se nourrissent de fruits ; ils se nourrissent de leur chasse, de leur pêche, de tout ce qu'ils trouvent: car ils sont incapables de faire dans une saison des provisions pour une autre.

Tous ceux qui composent une troupe, sont unis par un intérêt commun; et ils ont peu de dissentions entre eux, parce qu'ayant peu de besoins, ils ont peu d'intérêts contraires. Il n'en est pas de même des troupes. Elles se disputent toutes les contrées où elles se rencontrent : toujours armées les unes contre les autres, elles s'accoutument aux plus grandes cruautés : elles se font un point d'honneur d'en commettre : elles se bravent uniquement pour se braver : et les haines, entretenues par des guerres continuelles, semblent tendre à les exterminer.

Si les climats, où elles errent, fournissent sans efforts à leur subsistance, elles n'imagineront pas de chercher dans le travail un autre genre de vie : elles regarderont comme superflus les besoins des nations policées, et elles ne comprendront pas comment on peut se les faire. Si au contraire il leur est difficile de subsister, alors, forcées à cultiver la terre, elles se fixeront, et commenceront à former des sociétés civiles : mais elles conserveront long-temps leur premier esprit de libertinage.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les lois.

La société est fondée sur une convention.

JE ne veux, Monseigneur, vous donner pour le moment que quelques notions préliminaires sur une matière que je me propose de traiter plus particulièrement, lorsque la connoissance d'une partie de l'histoire vous aura préparé à l'étudier.

Trop foibles pour veiller séparément à leur conservation, les hommes ont été forcés par les circonstances à se donner mutuellement des secours. Plusieurs ont donc consenti à vivre ensemble, et cet accord est le premier fondement des sociétés.

La fin qu'ils se proposent, est que leur union soit avantageuse à chacun en particulier et à tous ensemble; c'est à cette condition qu'ils s'unissent. Il s'agit donc pour eux de concilier les intérêts différens, et de les faire concourir à un seul et même intérêt général.

Ils avoient tous le même droit à une liberté illimitée : mais, avant leur union, dépourvus de tout secours, ils éprouvèrent que ce droit, que tous avoient également, nuisoit également à tous. Ils sentirent donc la nécessité d'abandonner une partie de leur liberté, pour obtenir en échange les secours dont ils avoient besoin : et la société fut formée, lorsque d'un côté, chacun d'eux se fut engagé à ne rien faire qui pût être contraire au bien de tous, et que de l'autre, tous se furent engagés à protéger ensemble chacun d'eux.

Cette convention est tacite.

Je ne veux pas dire, Monseigneur, qu'ils ne se sont réunis qu'après s'être bien expliqués sur les conditions de leur union. Ils n'ont pas été dans la nécessité de faire les raisonnemens que je suppose : mais les circonstances, qui les ont conduits, ont, pour ainsi dire, raisonné pour eux. Les obstacles qu'ils trouvoient à leur conservation, lorsqu'ils étoient séparés, suffisoient seuls pour les réunir. Une fois réunis, ils ont senti la nécessité d'agir de concert : agissant de con-

cert, ils ont tous concouru au bien de tous, et dès-lors, chacun d'eux a limité sa liberté, ou plutôt, aucun n'a eu le temps d'imaginer qu'il avoit droit à une liberté illimitée.

Ainsi, soit qu'ils s'expliquent, soit qu'ils ne s'expliquent pas, la société est toujours fondée sur leur consentement; et ce consentement est donné, puisqu'ils continuent de vivre ensemble. Il faut seulement remarquer que les conditions, au lieu d'être expresses, ne sont que tacites.

Lois naturelles. Si des circonstances ont commencé leur union, d'autres circonstances font peu-à-peu découvrir les moyens de la rendre tous les jours plus avantageuse. Les usages qui paroissent les plus propres à cet effet s'introduisent : ils sont reçus par un nouveau consentement tacite; et ce sont des conventions, qui ont la même force que si elles étoient expresses.

Les conditions, que ces conventions renferment, sont les premières lois des sociétés. On les peut nommer *lois natu-*

elles (1), parce que l'homme n'a pas besoin de méditer pour les découvrir. Tout lui apprend qu'il ne doit pas nuire, s'il ne veut pas qu'on lui nuise; et qu'il doit secourir s'il veut être secouru. L'expérience suffit pour lui enseigner ces maximes, et elle les lui confirme tous les jours.

Lois positives.

Vous jugez cependant que de pareilles lois ne sont en général ni assez claires, ni assez précises pour assurer la tranquillité. Des usages sont exposés à être combattus par ceux qui ont intérêt à les combattre. Ils peuvent devenir tout-à-fait arbitraires, et pour peu qu'ils le soient, il en naîtra des désordres. On sentit donc la nécessité d'établir la société sur des conditions expresses, confirmées par un consentement solemnel, et ces conditions sont ce qu'on nomme *lois positives*.

Lois civiles.

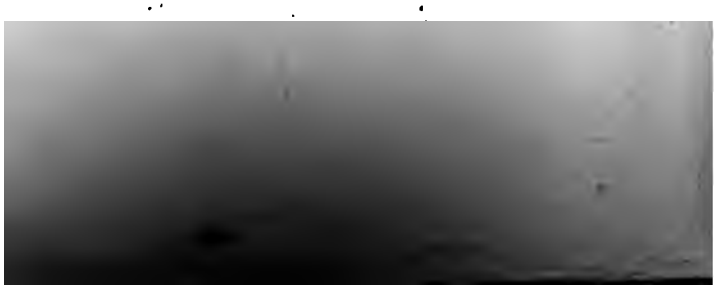
Les lois naturelles suffisent aux sauvages. A la rigueur, elles peuvent suffire encore aux peuples pasteurs : mais il faut aux peuples cultivateurs des lois

(1) Je dirai ailleurs avec plus de précision ce qu'on doit entendre par lois naturelles.

positives, d'autant plus claires et d'autan plus précises, que les besoins, qui s multiplient, multiplient aussi les intérêt contraires. S'ils continuoient dans tou les temps à se conduire uniquement d'aprè des usages, ils tomberoient continuelle ment dans des contradictions, ils seroien exposés à des abus de toute espèce, e les coutumes, qu'ils prendroient pour de lois, autoriseroient les injustices les plu criantes. Vous en verrez plus d'un exempl en étudiant l'histoire.

On nomme *lois civiles* les lois posi tives que se font les peuples cultivateurs comme on nomme *sociétés civiles*, le sociétés que forment ces peuples. Or, s vous considérez ces sociétés dans leur progrès, vous comprendrez que les loi civiles doivent s'y multiplier à mesure qu de nouveaux arts font naître de nouveau besoins.

Il y a plusieurs arts qui sont d'un absolue nécessité aux peuples cultiva teurs. Il faut qu'ils inventent les instru mens propres au labourage, qu'ils ap prennent à travailler les métaux, qu'il



léterminent les saisons, et qu'ils bâtissent les villes.

Ces arts précèdent les progrès de l'agriculture, comme la cause précède son effet; et à l'agriculture perfectionnée, succèdent d'autres arts, comme les effets succèdent à leur cause. Le commerce, qui commence, apporte de nouveaux genres de richesses : d'un jour à l'autre, il devient plus florissant, et d'un jour à l'autre, les nouveaux genres de richesses se multiplient. On ne sait plus se borner aux choses absolument nécessaires : on se fait des besoins superflus : les arts de luxe se multiplient; et les anciennes lois ne peuvent plus suffire. Il en faut de nouvelles, parce que de nouveaux intérêts divisent les citoyens.

Il n'est pas nécessaire que j'entre à ce sujet dans de grands détails. Il me suffit de vous donner pour le moment des notions que je crois préliminaires à l'étude de l'histoire. En observant les peuples, vous verrez naître les lois, vous verrez les gouvernemens se former, et vous achèverez de vous instruire.

CHAPITRE VII.

Conjectures sur les premiers gou nemens.

Les conjectures sur les premiers gouvernemens, quoique fausses, ont leur utilité.

EN continuant d'observer le carac général de l'esprit humain, et les circ tances où les hommes se sont trouvés dant la seconde période, nous pou faire des conjectures assez vraisembla sur la manière dont les premières s tés civiles se sont gouvernées. Si nous trompons, nous aurons au moins l'a tage d'avoir étudié le gouvernement sa forme la plus simple; et cette étu vous préparant à le suivre dans toute formes qu'il pourra prendre, vous nera plus de facilité pour vous fair idée exacte des gouvernemens compl

Le premier gouvernement a été monarchique.

Dans les commencemens, il n'y encore ni rois, ni nations: il n'y que des familles dont le père étoit le

Si, dans la suite, plusieurs fa sont réunies, c'est que dans les c

cemens elles se seront trouvées trop foibles contre les bêtes féroces, ou contre d'autres familles ennemies.

Le motif de cette réunion les aura donc forcées à marcher sous un chef; elles auront choisi celui qu'elles jugeoient plus propre à les conduire.

Le gouvernement d'un seul est donc celui que l'usage aura introduit le premier; et ce gouvernement se sera conservé, tant que les familles réunies auront eu à se défendre contre des ennemis communs. Établi sans violence, l'usage le consacre: on s'y accoutume: on n'imagine pas qu'il puisse y en avoir d'autres.

Les peuples ne pouvoient pas encore penser à former des républiques pour se gouverner eux-mêmes. Il falloit que l'abus du pouvoir monarchique amenât cette révolution. Il étoit même naturel qu'on changeât de maître, plutôt que de gouvernement, parce qu'on étoit prévenu pour la monarchie, à laquelle on étoit accoutumé.

Le monarque étoit général, [illegible] leur

Puissance limitée du monarque.

et juge. Cependant, quelque absolue que paroisse sa puissance, elle n'étoit pas illimitée : les usages y mettoient des bornes. S'il y avoit des coutumes qui lui étoient favorables, il y en avoit qui lui étoient contraires, et qu'il n'auroit pu mépriser sans danger. Il trouvoit même, en quelque sorte, dans les familles, autant de souverains que de chefs : car il n'est pas à présumer que la société, en se formant, ait exigé des pères, qu'ils renonçassent à l'autorité que l'usage leur donnoit sur leurs enfans ; et qui étoit telle, qu'ils avoient sur eux droit de vie et de mort.

Le roi, quoique chef de tout le peuple, avoit donc à ménager d'autres chefs, qui se faisoient redouter. Ce n'est pas l'amour de la liberté, c'est l'ambition ou l'inquiétude des différens partis, qui occasionnoit des révolutions. Un chef détrôné étoit remplacé par un autre ; et le gouvernement républicain ne s'élever sur les ruines d monarchique. L'Asie de peuples libres

La puissance des monarques étoit d'autant plus limitée, que leurs états avoient alors peu d'étendue. Une ville avec son territoire, formoit un royaume. Sous les yeux de tous les sujets, qui au besoin étoient autant de soldats, le roi n'en avoit pas une partie à sa solde, pour gouverner l'autre arbitrairement ; et il se voyoit exposé à un soulèvement général, s'il abusoit de son autorité. Ses fonctions étoient de rendre la justice, de marcher à la tête du peuple : il n'étoit législateur qu'autant que ses lois étoient agréables ; il paroissoit moins les faire que les proposer.

En effet, il y a lieu de penser que les chefs de famille étoient au moins consultés dans toutes les occasions importantes. Ils étoient trop puissans pour qu'on négligeât toujours de prendre leurs avis. L'usage de ne rien entreprendre de considérable sans leur aveu, sera donc devenu une loi.

Pour avoir plus de poids dans le conseil du prince, il sera sans doute arrivé qu'ils auront conduit avec eux ceux de leurs enfans qui commençoient à se faire

quelque réputation. Dans la suite, ils se seront même fait suivre de toute leur famille; et alors l'usage aura donné à tout le peuple assemblé quelque part dans le gouvernement.

Les premières monarchies sont restées long-temps dans leur état de foiblesse.

Les premières monarchies seront restées long-temps dans l'état de foiblesse où nous nous les représentons, parce qu'on a été long-temps avant de penser à faire des conquêtes. Les rois étoient trop foibles pour former de grandes entreprises; et, s'ils en avoient formé, leurs sujets seroient difficilement entrés dans leurs vues: ils avoient d'autres besoins. Le grand nombre de souverains, que les Israélites trouvèrent dans la Palestine, prouve que les circonstances n'avoient pas encore été favorables à l'agrandissement des monarchies.

D'ailleurs, toute l'histoire vous convaincra qu'en général les hommes n'imaginent de faire une chose que lorsqu'ils en ont déjà vu des exemples, et que, par conséquent, il faut, pour qu'on projette de la faire, qu'elle ait déjà été faite sans avoir été projettée. On n'aura donc ambitionné d'être conquérant, que lorsqu'on aura vu de

conquérans, qui l'étoient sans avoir pensé à l'être.

Les premières monarchies étoient même trop séparées pour former des entreprises les unes sur les autres. Il est vraisemblable que les différens peuples, qui s'étoient fixés, avoient laissé entre eux des montagnes et des forêts, parce qu'ils auront choisi, pour s'établir, les lieux les plus faciles à cultiver. Le discours d'Abraham à Loth, *vous voyez devant vous toute la terre*, paroît prouver que les villes étoient en général fort éloignées les unes des autres, et qu'elles abandonnoient aux peuples pasteurs la plus grande partie des terres.

Elles ne pouvoient pas s'agrandir par des conquêtes.

Il est vrai que nous voyons une espèce de conquérant dans Codorlahomor, et c'est le plus ancien dont il soit parlé. Mais il a vécu sur la fin de la période que nous observons, et d'ailleurs son expédition dans la Palestine, est une preuve des grands intervalles que les monarchies laissoient entre elles. Elam, dont il étoit roi, est la Perse même. Or, si toutes les contrées, qui séparoient la Perse de la Palestine, avoient été occupées par des

peuples cultivateurs, ils auroient eu bie des conquêtes à faire pour porter la guer aux rois de la Pentapole.

Les peuples pasteurs ont les premiers imposé des tributs.

Les peuples cultivateurs étoient do peu faits pour être conquérans. Il n'en éto pas de même des peuples pasteurs. N pouvant subsister qu'autant qu'ils cha geoient continuellement de lieu, ils fa soient souvent, sans doute, des incursio dans les pays cultivés. S'ils ne pouvoie pas s'en rendre maîtres, ils pouvoient a moins les piller, et dans les commenc mens, ils n'avoient pas d'autre objet.

Après plusieurs guerres de cette espèc les sociétés civiles, ayant éprouvé qu'ell ne pouvoient pas défendre leur récolte co tre des irruptions subites, consentirent payer un tribut pour n'être plus exposé au pillage; et de la sorte, le chef d'u peuple pasteur put avoir des rois tribut res dans toutes les provinces qu'il parco roit, et par conséquent dans des lieux fo éloignés les uns des autres.

Ces tributs devoient naturellement multiplier. Ce fut assez d'en payer à chef, pour être forcé d'en payer à plusieu

Les sociétés civiles se trouvèrent donc hors d'état de satisfaire à tous leurs engagemens; et les guerres, qu'elles avoient cru éviter, recommencèrent plus vivement que jamais.

Voilà le temps où commencent les conquêtes. Un peuple cultivateur est vaincu, il est exterminé, ou réduit en esclavage; et les vainqueurs s'établissent dans le pays qu'ils ont conquis. Il se pourroit que Codorlahomor fût le chef d'une troupe errante, qui venoit de se fixer. Si, de tous temps, il eût été établi dans la Perse, il seroit difficile de comprendre qu'il eût eu des rois tributaires dans la Palestine.

Ils ont été les premiers conquérans.

Je conjecture donc que les peuples pasteurs ont été les premiers conquérans. Tels en effet paroissent avoir été les peuples, qui ont conquis une partie de l'Égypte dans le cours de cette période. Mais ces conquérans, une fois fixés, se contentoient d'étendre leur domination sur les peuples voisins. Ils n'imaginoient pas de traverser des vastes déserts pour subjuguer des nations éloignées: ou si, comme Codorlahomor, ils voulurent en exiger le tribut qu'ils leur avoient autrefois imposé, ils éprouvè-

rent des obstacles qui durent les dégoûter de pareilles entreprises.

Il n'étoit pas facile de conserver des conquêtes.

Il n'étoit pas même facile dans ces temps de conserver sous sa domination les peuples voisins qu'on avoit subjugués. Toujours prêts à secouer un joug, auquel ils n'étoient pas accoutumés, ils n'attendoient que le moment de pouvoir s'y soustraire et on ne pouvoit pas les assujettir, comme on les pouvoit vaincre. Il auroit fallu avoir toujours sur pied des troupes soudoyées il auroit fallu élever des places fortes; et au défaut de ces moyens, il auroit fallu une politique bien adroite, et bien supérieure à des temps où l'art de gouverner étoit tout-à-fait ignoré. Les grandes monarchies sont l'ouvrage de plusieurs siècles.

On faisoit la guerre pour piller et pour exterminer, plutôt que pour conquérir.

Dans l'impuissance de retenir les peuples sous le joug, il devoit arriver, et il arriva en effet, que les conquérans les plus ambitieux ne portèrent leurs armes au loin que dans la vue de piller et de détruire. Ils dévastoient tout sur leur passage : ils exterminoient les nations : ils ne laissoient la vie que pour donner des fers; et, sans

conquérans, qui l'étoient sans avoir pensé à l'être.

Les premières monarchies étoient même trop séparées pour former des entreprises les unes sur les autres. Il est vraisemblable que les différens peuples, qui s'étoient fixés, avoient laissé entre eux des montagnes et des forêts, parce qu'ils auront choisi, pour s'établir, les lieux les plus faciles à cultiver. Le discours d'Abraham à Loth, *vous voyez devant vous toute la terre*, paroît prouver que les villes étoient en général fort éloignées les unes des autres, et qu'elles abandonnoient aux peuples pasteurs la plus grande partie des terres.

Elles ne pouvoient pas s'agrandir par des conquêtes.

Il est vrai que nous voyons une espèce de conquérant dans Codorlahomor, et c'est le plus ancien dont il soit parlé. Mais il a vécu sur la fin de la période que nous observons, et d'ailleurs son expédition dans la Palestine, est une preuve des grands intervalles que les monarchies laissoient entre elles. Elam, dont il étoit roi, est la Perse même. Or, si toutes les contrées, qui séparoient la Perse de la Palestine, avoient été occupées par des

CHAPITRE VIII.

Conjectures sur le culte religieux des anciens peuples.

Ancienneté de l'idolâtrie.

Le culte d'un seul Dieu, créateur de toutes choses, se conserva tant que les enfans de Noé se souvinrent de l'arche qui les avoit sauvés. Mais, dans la dispersion, la religion s'altéra, et, bientôt après, elle fut tout-à-fait défigurée. Il faut que le polythéisme ait été bien prompt et bien rapide, puisque les ancêtres d'Abraham adoroient les idoles, et que les traditions profanes les plus anciennes nous représentent tous les peuples plongés dans l'idolâtrie.

Nous allons, Monseigneur, observer les hommes dans cet état où ils ont oublié le Dieu qui les a faits. Plus vous réfléchirez sur les erreurs où ils tombent, lorsqu'il les abandonne, plus vous sentirez ce qu'ils lui doivent, lorsqu'il les éclaire. C'en est assez pour vous faire comprendre l'importance de cette recherche.

L'homme semble chercher la divinité dans toutes les choses qui l'avertissent de sa dépendance; et si sa vue, couverte d'un nuage, ne perce pas jusqu'au vrai Dieu, il s'arrête sur ce qu'il voit, et il prend pour autant de dieux tous les objets dont il dépend.

L'homme croit voir la divinité dans tous les objets dont il dépend.

Le soleil, sans doute, a été la première divinité des nations idolâtres. Ses bienfaits paroissoient exiger un culte, et ce culte remonte à la plus haute antiquité. On voit les peuples chercher dans le feu un symbole propre à leur rendre cette divinité toujours présente, conserver ce feu avec superstition, et l'adorer.

Les astres ont été les premières divinités des nations idolâtres.

Du culte du soleil, on passa au culte de la lune, des astres, des cieux, de la terre, de ses parties, de la nature entière; en un mot, le culte ne se dirigea que sur des objets sensibles, parce que ce sont-là des objets que les hommes regardoient avec crainte ou avec amour, et qu'ils ne portoient pas leurs regards au-delà.

L'astronomie a été une des premières études des peuples cultivateurs. Le besoin

Comment le polythéisme devint un système d'erreurs.

fit faire les premières découvertes : la curiosité en fit faire de nouvelles, et on crut bientôt connoître parfaitement les cieux. Alors on fit un mélange des observations astronomiques et des dieux qui étoient adorés : les vérités et les mensonges se confondirent, et le polythéisme parut une science raisonnée.

Les Égyptiens et les Assyriens, qui ont les premiers cultivé l'astronomie, ont aussi les premiers donné naissance aux systêmes d'erreurs que les idolâtres ont adoptés. Ces peuples, de tous temps, peu capables d'apprécier les expressions dont ils se servoient, ont toujours aimé les hyperboles et les allégories; et ce goût, entretenu et augmenté par l'usage de l'écriture hiéroglyphique, a été la source d'une multitude d'opinions absurdes. Les allégories, employées dans les hiéroglyphes, passant dans le langage, perdirent insensiblement leur sens figuré : on s'accoutuma peu-à-peu à les prendre littéralement, et elles furent une occasion de personnifier la nature, ses différentes parties, tout, jusqu'aux êtres moraux. On donna à cha-

cune de ces choses différens caractères; on les fit agir, et on crut expliquer l'origine, la formation et l'ordre de l'univers. Un système de cosmogonie, déjà fort absurde par lui-même, le devint tous les jours davantage par les nouvelles allégories dont on l'enveloppoit. Susceptible de mille interprétations différentes, il prit avec le temps toutes les formes que l'imagination voulut lui donner; et c'est alors que tout devint dieu, le chaos, le jour, la nuit, le sommeil, les songes, les passions, les vertus, les vices, en un mot, tout ce qui pouvoit être regardé comme objet de crainte ou d'amour.

Culte rendu aux animaux.

C'est à ce goût pour les allégories qu'il faut attribuer l'origine du culte rendu aux animaux. Sans doute les animaux ne furent d'abord employés, dans l'écriture hiéroglyphique, que comme des signes propres à faire connoître les différens caractères des dieux : mais vous comprenez que c'en fut assez pour confondre dans la suite le symbole avec la divinité. On crut qu'un dieu avoit pris la figure d'un animal, parce que cet animal avoit été choisi pour

plutôt qu'une profanation ; et je conjecture qu'il en est des apothéoses comme des conquêtes : on n'en a fait avec dessein, qu'après qu'on en a eu fait sans avoir eu dessein d'en faire.

En effet, le culte rendu à la divinité, ayant été imaginé d'après les hommages rendus aux chefs, on ne pouvoit parler d'un roi, dont la mémoire étoit chère, que comme on auroit parlé d'un dieu. Les marques d'amour, de respect, de reconnoissance, les titres, les noms, tout étoit commun. Par-là, tout fut bientôt confondu. Les dieux devinrent des hommes, et les hommes devinrent des dieux. Telle est l'origine de ces fables, qui, d'un côté, font régner les dieux sur la terre, leur donnent nos passions, nos vertus, nos vices, et qui, de l'autre, placent les souverains dans les cieux, et leur confient le gouvernement de l'univers. Il étoit naturel de confondre dans une même personne, les actions d'un roi et les attributs d'une divinité : il seroit même difficile de comprendre que cela ne fût pas arrivé.

Dès qu'une fois ce désordre a été intro-

luit, c'est alors qu'on a fait des apothéoses avec le projet d'en faire: c'est alors qu'il s'est trouvé des monarques qui ont voulu jouir des honneurs divins, et qu'on a vu des peuples empressés à les leur offrir.

Trois sortes de divinités.

D'après les observations que nous venons de faire, on peut distinguer trois sortes de divinités dans le polythéisme des anciens peuples. Les premières habitoient les cieux, et elles se multiplièrent à mesure qu'on remarqua des astres auxquels on crut pouvoir attribuer quelque influence. Les secondes n'étoient que des idées allégoriques, qui, ayant servi à expliquer de mauvais systêmes de cosmogonie, furent prises pour les dieux qui avoient formé le monde. Enfin, les dernières sont des hommes que l'ignorance confondit avec les dieux, parce que le culte religieux ne différoit pas des hommages rendus aux grands de la terre. Tout cela ensemble a fait un chaos qu'il n'est plus possible de débrouiller.

Comment le culte religieux s'établit.

Vous voyez, Monseigneur, que le culte idolâtre s'est formé comme tous les autres établissemens. Il est l'ouvrage des circons-

[illegible] modifié différemment su[illegible] [illegible] que le hasard a fait na[illegible] [illegible] été reçu par un consentemen[illegible] [illegible] consacré par les coutume[illegible] [illegible] généralement adoptées.

[illegible] monarques, parce qu'ils présidoien[illegible] [illegible] présidé à ce culte. Cependan[illegible] [illegible] pas les premiers instituteurs [illegible] seulement coopéré, comme il [illegible] à tous les usages qui s'établis[illegible]

Le sacerdoce étoit donc réuni dans leu[illegible] [illegible] avec le sceptre. Les monumen[illegible] [illegible] nations les plus anciennes le prouvent [illegible] il étoit naturel que, dans les cé[illegible] [illegible] religieuses, ils continuassen[illegible] [illegible] les chefs du peuple.

Il y a eu des guerres, avant qu'il y ait eu une discipline militaire : de même, il y a eu un culte, avant que les cérémonies religieuses aient été réglées. A mesure que la société s'éclaira, on reconnut qu'il importoit d'avoir quelque chose de mieux déterminé sur l'un et l'autre de ces objets; et alors le monarque, en qualité de pontife, fit des réglemens sur le culte; comme,

en qualité de général, il en fit sur la discipline militaire.

Il choisit parmi les cérémonies reçues; il en rejeta quelques-unes, il fit quelques changemens à d'autres, et il parut à la postérité le premier auteur du culte qu'il n'avoit fait que régler. Ses réglemens, s'ils furent faits avec sagesse, affermirent son autorité, donnèrent de la force aux lois et adoucirent les mœurs du peuple.

Tant que sa domination fut bornée au territoire d'une ville, il put exercer lui seul les fonctions de pontife et celles de général. Mais, ne pouvant plus vaquer également aux unes et aux autres, lorsque sa domination fut plus étendue, il partagea le sacerdoce avec des citoyens qu'il choisit à cet effet, et il resta le premier des pontifes. Sur la fin de la seconde période, il y avoit déjà des corps de prêtres en Égypte.

Par cet établissement, les prêtres, se trouvant n'avoir d'autres intérêts que ceux du monarque, eurent beaucoup d'influence dans le gouvernement. Ils furent regardés comme juges souverains de tous les diffé-

rens qui pouvoient naître ; et ils jouirent d'une autorité et d'une considération qu'ils devoient à leur caractère et à l'opinion qu'on avoit de leur savoir.

Utilité des conjectures précédentes.

Si mes conjectures ne sont pas le tableau exact de ce qui est arrivé dans des siècles aussi peu connus, elles vous font voir au moins les effets qu'a dû produire le caractère général de l'esprit humain, dans les circonstances où nous avons supposé les hommes. Vous avez vu le commencement des lois, de l'idolâtrie et des monarchies ; vous avez vu celui de la puissance royale, qui comprenoit alors le pouvoir législatif, le pouvoir sacerdotal, et le commandement des armées : enfin, vous avez vu le commencement de tout ce qui a concouru à former les sociétés civiles. Voilà, Monseigneur, ce que je m'étois proposé de mettre sous vos yeux ; et il me semble que les observations que nous avons faites, doivent vous préparer à étudier l'histoire avec plus d'intelligence.

CHAPITRE IX.

Troisième période de 430 ans, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la loi écrite.

NINUS et Sémiramis n'ont pu régner que dans cette période, et nous pouvons adopter l'opinion qui fait commencer l'empire d'Assyrie à la prise de Babylone par Ninus, sur la fin du sixième siècle, après le déluge. Je dis que *nous pouvons adopter cette opinion*, parce qu'il nous importe peu de savoir si elle est vraie, ou si elle est fausse. Cet empire a fini sous Sardanapale, plus de huit cents ans après la mort de Ninias, et cet intervalle est tout-à-fait inconnu. Les Assyriens.

C'est sur la fin de cette période que paroît avoir régné Sésostris, le plus célèbre des monarques qui ont gouverné l'Égypte. Destiné par son père à la conquête du monde, il fut élevé avec tous les enfans mâles qui naquirent le même jour que lui; L'Égypte sous Sésostris.

et, comme eux, il s'endurcit aux fatigues et aux travaux de toute espèce.

Monté sur le trône, son premier soin fut d'assurer la tranquillité de ses états, et de prévenir les troubles qui auroient pu naître en son absence. Dans cette vue, il divisa l'Égypte en trente-six Nomes ou provinces, dont il donna le gouvernement à autant de personnes de confiance. On ajoute qu'il fit un nouveau partage des terres, et qu'il les distribua aux habitans par égale portion, ce qui auroit dû souffrir de grandes difficultés dans un pays qui pour lors nourrissoit, dit-on, vingt-sept millions d'habitans. Comment les grands propriétaires se seroient-ils laissé enlever leurs possessions? et comment Sésostris, après les avoir mécontentés, auroit-il pu s'éloigner, et ne pas exposer son royaume à de grands troubles ? Mais cette histoire, qui peut être vraie pour le fond, est romanesque dans bien des circonstances.

Il distribua encore, dit-on, ses sujets en autant de classes que de professions; et il ne permit point aux enfans de quitter le métier de leurs pères, quand même ils au-

roient eu plus de talens pour tout autre. Mais cet usage, tout-à-fait contraire aux progrès des arts, paroît avoir été plus ancien que ce monarque, et a été commun à tous les peuples de l'Asie.

Après avoir tout réglé, Sésostris leva des troupes; et il en donna le commandement aux jeunes gens avec lesquels il avoit été élevé. Ils avoient alors quarante ans comme lui, et on prétend qu'il en restoit mille sept cents : ce qui ne peut être, parce qu'il auroit fallu qu'il fût né en Égypte plus de dix mille enfans par jour, et qu'il y eût eu plus de soixante millions d'habitans (1).

On dit que l'armée de Sésostris étoit de six cent mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux, de vingt-sept mille chariots armés en guerre, et qu'il avoit encore sur la mer rouge, une flotte de quatre cents vaisseaux. Après avoir défait les Éthiopiens, et les avoir rendus tributaires, il subjugua les Arabes, il sou-

(1) Voyez le calcul que fait à ce sujet M. Goguet, Orig. des lois, 2 part. liv. 1, ch. 3.

mit toutes les parties occidentales de l'Asie; et, ayant passé l'Hellespont, il termina ses conquêtes dans la Thrace, où le défaut de vivres manqua faire périr son armée. Selon quelques-uns, il passa le Gange, il traversa les Indes, et il pénétra jusqu'à l'Océan oriental.

Il n'employa que neuf ans à cette expédition. De retour, il éleva un mur depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, pour fermer l'Égypte aux peuples mêmes qu'il avoit vaincus, et il ne parut occupé qu'à mettre ses états à l'abri d'une irruption semblable à celle qu'il venoit de faire.

Il n'imagina donc pas de reculer les bornes de sa monarchie. Il avoit dévasté des provinces, il avoit pillé des peuples, il avoit fait des captifs : ce fut-là tout le fruit de son entreprise, et c'est aussi, comme nous l'avons remarqué, tout ce qu'on entendoit par *faire des conquêtes*, dans ces temps où, par la même raison qu'il étoit facile de s'ouvrir un pays, il étoit difficile de le conserver.

Pendant la paix, il bâtit des temples, il éleva des obélisques; et, coupant l'Égypte

par de nouveaux canaux, il favorisa le commerce intérieur, facilita l'arrosement des terres, et opposa une nouvelle barrière aux invasions des ennemis.

Avant lui, on n'avoit mis les villes à l'abri des inondations du Nil, qu'en contenant ce fleuve par des digues, qui, pouvant se rompre, exposoient les habitans à être submergés. Il fit construire des chaussées, sur lesquelles les villes, qu'on bâtit, parurent, dans le temps des débordemens, comme des îles au milieu des eaux: on remarque, au reste, qu'il n'employa à ces ouvrages aucun Égyptien, et qu'il n'y fit travailler que les captifs qu'il avoit faits dans ses expéditions.

On assure qu'il atteloit à son char les souverains des nations vaincues, lorsqu'ils lui apportoient les tributs qu'il leur avoit imposés. Cette idée de grandeur, toute fausse qu'elle est, paroît s'associer avec celle qu'on se faisoit alors d'un conquérant. Il étoit naturel de traiter en captifs les rois mêmes, puisqu'on ne prenoit les armes que pour faire des captifs. Cependant il y a lieu de croire que les rois,

qui étoient trop voisins pour ne pas re
ter Sésostris, étoient aussi les seuls
s'exposoient à cette humiliation.

Il paroît que les révoltes avoient
fréquentes sous les prédécesseurs de S
tris. C'est qu'ils avoient formé leur
narchie des débris de plusieurs royau
et que, par conséquent, ils ont eu long-te
à combattre des partis, qui devoient
jours se relever, tant qu'ils n'étoient
tout-à-fait détruits. Pour prévenir de
reils soulèvemens, qui n'étoient plu
craindre, Sésostris amollit les Égypti
Mais, Monseigneur, il est, pour un so
rain, un moyen plus sûr de maintenir
autorité: c'est de la faire aimer. S'il rè
plus despotiquement après avoir énervé
sujets, il ne règne pas plus sûrement, pa
qu'il manque de soldats pour défendre
provinces contre l'étranger. Aussi l'Égy
sera-t-elle conquise, toutes les fois qu'
sera attaquée. D'autres monarchies v
prouveront combien cette politique, at
bnée à Sésostris, est condamnable.

On voit que l'Égypte a été florissa
sous les successeurs de ce conquérant. Ma

jusqu'à Bocchoris, nous connoissons peu les événemens de leur règne. Celui-ci régnoit environ neuf cents ans après Sésostris.

Les Phéniciens, si célèbres dans l'antiquité, ont commencé, dans le cours de cette période, à se rendre puissans par le commerce; et Sidon, leur capitale, pouvoit être dès-lors une ville florissante. Situés sur les côtes de la Palestine, dans un pays ingrat et stérile, ils ont été de bonne heure industrieux, parce qu'ils ont eu besoin de l'être. Des ports commodes sembloient leur ouvrir la mer: le mont Liban et d'autres montagnes leur offroient des bois de construction. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans la nécessité d'aller chercher au loin des ressources qu'ils n'avoient pas chez eux, ils se sont appliqués à la navigation. Pour se rendre puissans sur terre, il eût fallu livrer des combats: il ne falloit que de l'industrie pour le devenir sur mer, où ils n'avoient point de concurrens.

Les Phéniciens puissans par le commerce.

Maîtres de la méditerranée, ils s'enrichirent par le commerce. Ils pourvurent

d'abord aux besoins d'absolue nécessité: ils s'en firent bientôt après de superflus: ils créèrent de nouveaux arts, et il paroît qu'ils firent à cet égard des progrès rapides.

On a remarqué que les Phéniciens ont eu les premiers des villes fortifiées. Ils en avoient dans le temps des guerres qu'ils ont soutenues contre les Israélites, ce qui prouve qu'ils en avoient sur la fin de cette période. En effet, c'étoit à eux, plutôt qu'aux autres peuples, à se mettre à l'abri des invasions auxquelles on étoit alors exposé: car ils avoient plus à perdre, et cependant le commerce, auquel ils s'adonnoient uniquement, les rendoit moins propres au métier des armes. Voilà à-peu-près, pour ces siècles, tout ce que nous savons des Phéniciens.

La Grèce lors des Titans.

Avec cette période commencent les temps fabuleux de la Grèce, jusqu'alors tout-à-fait inconnue.

De toutes les colonies venues d'Orient dans cette contrée, la plus ancienne dont l'histoire profane ait conservé quelque souvenir, c'est celle des Titans, qui passèrent le Bosphore au commencement de cette

iode, ou à la fin de la précédente. Alors
peuples de la Grèce étoient les Pélasges,
Aones, les Hiantes, les Lélèges, et d'au-
dont on ne connoît que les noms.
bares au point d'errer sans chefs et sans
ipline, ils n'avoient d'autres retraites
les antres et les cavernes; ils ne fai-
nt point usage du feu ni des alimens
enables à l'homme, et ils étoient fé-
s jusqu'à se manger les uns les autres.
n représente Ourane, père des Titans,
me un conquérant qui étend son em-
sur la Thrace, la Grèce, l'Italie, les
les et l'Espagne. On veut dire, sans
e, que, dans toutes les parties de l'Eu-
qu'il parcouroit, il faisoit fuir devant
les troupes de sauvages, ou qu'il en
oit quelques-unes à le suivre. En effet,
ie peut conquérir que des peuples cul-
teurs. Ils sont dans la nécessité de su-
le joug, parce qu'ils tiennent aux champs
ls cultivent. Quant aux sauvages, pour
tous les lieux sont égaux, ils fuient
qu'ils ne sont pas les plus forts; et,
me on ne sauroit les chasser à-la-fois
outes leurs retraites, on leur en laisse

plusieurs pour une qu'on leur enlève. Cor
ment les Titans auroient-ils étendu le
domination sur plusieurs provinces de l'E
rope? ils n'ont point bâti de villes, ils
voient sous des tentes, ils n'étoient eu
mêmes qu'une troupe errante. Ils ne dom
noient donc que dans les cantons qu'ils h
bitoient; et, pour se soustraire à eux,
suffisoit de s'éloigner.

La Grèce alors n'avoit point de culte p
blic; et, en effet, il ne pouvoit pas y
avoir parmi des sauvages, qui n'avoient
chefs ni discipline. On ne peut pas mêm
dire quelle idée ils se formoient des dieu
et on voit qu'ils ne les distinguoient p
encore par des noms différens. Ce sont l
Titans qui, les premiers, leur apportèr
le culte de Saturne, de Jupiter, de C
rès, etc. Ce qui a fait conjecturer que ce
colonie venoit d'Égypte, où ces dieux étoi
honorés de temps immémorial.

Dans la suite les Grecs confondirent l
dieux avec les Titans, qui les leur avoie
apportés; et, en conséquence, ils regar
rent comme des guerres que les dieux s
toient faites, celles qui s'étoient élev

parmi les Titans, et dont il restoit une tradition confuse. Telle a été la première origine des fables de la Grèce.

La colonie errante des Titans se détruisit elle-même par les guerres que se firent les chefs. Il ne resta de toute cette race qu'Inachus, qui s'établit dans le Péloponèse, et qu'on regarde comme le fondateur du royaume d'Argos. Cependant il paroît que ce prince n'a fait aucun établissement fixe, et qu'il vivoit sous des tentes. Il eut deux fils, Phoronée et Egialée: le premier bâtit Argos, et le second fonda le royaume de Sicyone.

Ogygès, contemporain d'Inachus, régnoit dans l'Attique. Il eut de son mariage avec Thébé, fille de Jupiter, un fils nommé Eleusinus, qui bâtit la ville d'Eleusis. C'est pendant son règne que l'Attique a été ravagée par une inondation, dont le souvenir s'est conservé sous le nom de *déluge d'Ogygès.* Déluge d'Ogygès.

Il n'y avoit donc encore dans toute la Grèce que deux villes, Argos et Eleusis; mais elles sont l'époque de la révolution qui va tirer les Grecs de la barbarie. La Grèce retombe dans la première barbarie.

Ce commencement de police est d
connoissances que les Titans avoien
portées : c'est tout l'effet qu'a produi
irruption. D'ailleurs la Grèce ret
bientôt dans son premier état ; et
n'en fut retirée que plus de deux s
après, lorsque de nouvelles colonies vi
d'Égypte et de Phénicie.

Cecrops règne dans l'Attique.

1582 ans avant l'ère vulgaire, Céc
originaire d'Égypte, aborda dans l'Att
où Actée, qui régnoit alors, lui d
sa fille en mariage. Ayant succé
ce prince dans un temps où des pira
des brigands infestoient l'Attique, i
sentir à ses sujets combien il leur im
toit de se mettre à l'abri de pareille
cursions. Il leur apprit l'art de bâtir,
fonda une ville qu'il nomma Cécro

Cependant les Grecs n'avoient au
idée de l'union conjugale : ils n'en av
que de fort confuses de la divinit
des hommages qui lui sont dûs.
Cecrops qui, le premier, institua le
riage : il régla le culte : enfin il é
plusieurs tribunaux, et entre autr
fameux areopage.

Après un règne de cinquante ans, il mou- Règne de Cranaüs. Déluge de Deucalion.
ut sans laisser de postérité; et Cranaüs, Athénien, lui succéda. Deux événemens nt rendu ce dernier règne mémorable. Le remier est le jugement rendu par l'aréo- age, lorsque Mars et Neptune, deux prin- es qui régnoient dans la Thessalie, soumi- ent leur différend à la décision de ce ribunal. Le second est le déluge de Deu- alion, fils de Prométhée, qui régnoit sur e mont Parnasse et dans la basse Thessalie.

Après neuf ans de règne, Cranaüs fut Conseil des Amphictyons.
hassé par Amphictyon, dont on ignore origine. Alors régnoit aux Thermopyles n autre Amphictyon, fils de Deucalion. 'est celui-ci qui forma une confédéra- ion de douze villes grecques, dont les éputés devoient se rendre deux fois l'an- ée aux Thermopyles. Cette assemblée, ui deviendra célèbre, fut nommée *le onseil des Amphictyons* (1).

C'est pendant le règne d'Amphictyon, Cadmus apporte aux Grecs l'écriture alphabétique.
oi d'Athènes, soixante-trois ans après

(1) M. Freret croit que ce conseil n'a été créé e 60 ou 80 ans après la guerre de Troie : mais i suivi l'opinion la plus commune.

Cécrops et 1519 avant J. C., que Cadmus apporta aux Grecs l'écriture alphabétique et plusieurs arts. Maître de la Béotie après plusieurs combats, il bâtit la Cadmée ; et, pour repeupler le pays, dont il avoit chassé les premiers habitans, il offrit un asyle à tous ceux qui se réfugieroient auprès de lui. Il est le premier qui ait introduit cet usage en Grèce. L'histoire de sa postérité a été une suite de malheurs et de catastrophes tragiques.

Arrivée de Danaüs.

Enfin, huit ans après l'arrivée de Cadmus, Danaüs vint d'Égypte dans l'Argolide, et enleva la couronne à Gélanor, le dernier des descendans d'Inachus.

Vers le temps où ces dernières colonies s'établissoient, Sésostris montroit les arts au nord de la Grèce.

Voilà les colonies qui ont le plus contribué à policer les Grecs. C'est vers le temps qu'elles s'établirent, que Sésostris, autant qu'on le peut conjecturer, pénétra dans la Thrace, et montra les arts aux peuples de l'Asie mineure, et à ceux du nord de la Grèce. A cette époque les Grecs commencèrent à sentir la nécessité de se réunir, soit pour résister aux entreprises des étrangers, soit pour jouir des arts qui leur avoient été apportés.

CHAPITRE X.

Qu'il étoit difficile aux Grecs de se policer.

L'HISTOIRE de la Grèce est, en quelque sorte, un abrégé de toutes les révolutions possibles. Après nous avoir représenté les Grecs dans l'état le plus grossier et le plus barbare, elle nous montre le commencement des arts et des sociétés; et, nous faisant observer ces choses depuis leur origine jusqu'à leur perfectionnement, et depuis leur perfectionnement jusqu'à leur décadence, elle nous fera remarquer dans tous les genres d'études, les progrès et les erreurs de l'esprit humain. Les Grecs perfectionneront les arts qui leur ont été apportés : ils en créeront de nouveaux; ils feront une étude particulière de la législation : ils imagineront de nouvelles formes de gouvernement; et ils cultiveront avec passion toutes les sciences. Vous jugez donc,

L'histoire de la Grèce est une des plus instructives.

Monseigneur, combien leur histoire doit être instructive. Mais pour vous préparer à l'étudier avec fruit, il faut nous arrêter quelque temps sur les premiers siècles; il faut tâcher de démêler dans ces commencemens, les circonstances, dont l'influence s'étendra jusques dans les siècles suivans.

La disposition des différentes provinces de la Grèce paroissoit interdire tout commerce aux Grecs, et devoit faire durer la barbarie.

La Grèce est coupée par une chaîne de montagnes, qui, formant plusieurs sinuosités, et jetant des branches de côté et d'autre, la divise en plusieurs vallées, et élève autour de chacune, des enceintes qui les ferment presque de toutes parts.

Cette disposition ne permettoit pas aux étrangers de pénétrer facilement dans l'intérieur: elle étoit même un obstacle à la communication des sauvages; et les troupes, passant rarement d'un canton à un autre, erroient sur les montagnes et dans les vallées où chacun se trouvoit.

En considérant cette position des différentes parties de la Grèce, on voit que les sauvages qui l'habitoient, ne pouvoient se policer que bien lentement. En effet il y a deux choses également certaines: l'une

ue les hommes ne font des découvertes, u'autant qu'ils ont des besoins ; l'autre u'ils ne conservent leurs découvertes, u'autant qu'ils peuvent se les communiuer. Si on les tenoit tout-à-fait séparés, i on leur ôtoit tout moyen de communiation, chacun, borné à sa propre expéience, seroit condamné à recommencer s mêmes études : les découvertes des pères eroient perdues pour les enfans, et les emières générations seroient aussi ignoantes que les premières. Ajoutons encore ue dans cette supposition les besoins seient en petit nombre, et que, par conéquent, ils conduiroient chaque individu u peu de connoissances. Besoins, société, ommunication d'idées : voilà les machies qui ont élevé l'édifice des arts et des iences.

Je ne veux pas dire que les sauvages de Grèce, absolument isolés, fussent dans impuissance de vivre plusieurs ensemble. ais d'un canton à l'autre, la communiation étoit difficile. Il n'y avoit donc e ceux d'un même canton, qui vivoient semble ; et les troupes qu'ils formoient,

devoient être fort petites, parce que des montagnes et des vallées couvertes de bois, ne pouvoient nourrir que peu d'habitans.

Voilà pourquoi, jusqu'aux Titans, les Grecs ont vécu dans un abrutissement qu'on a peine à comprendre, se nourrissant de fruits, de plantes, de racines, telles qu'ils les trouvoient dans les bois, et n'imaginant seulement pas de s'attrouper sous un chef.

Dans de pareilles circonstances, il n'y avoit que les enfans singulièrement bien constitués, qui pussent vivre âge d'homme. La population ne pouvoit donc pas croître facilement, et cependant elle pouvoit facilement diminuer par les inondations, auxquelles les vallées étoient exposées.

En effet, la Béotie est un bassin formé par des montagnes, et dans lequel les rivières n'ont leur écoulement que par des conduits souterrains. On voit encore des puits qui ont été taillés dans le roc pour descendre dans ces conduits et les nettoyer, ce qui prouve qu'ils n'ont pas toujours laissé un libre passage aux eaux.

La Thessalie est également un bassin; et le fleuve Pénée se jette dans la mer par une embouchure si étroite, qu'il n'est pas difficile de comprendre qu'elle a pu se combler.

Par conséquent, quoique les déluges d'Ogygès, et de Deucalion soient les seuls dont la tradition ait conservé le souvenir, on peut conjecturer qu'il y en avoit déjà eu plusieurs autres. Or, plus la Grèce aura été exposée à de pareilles inondations, moins elle se sera peuplée. Tout paroît donc confirmer la tradition, qui représente les Grecs épars de côté et d'autre, et n'ayant presque pas de commerce ensemble.

Peut-être que de la conformité qu'on a remarquée dans leur langage, on croiroit pouvoir conclure qu'ils communiquoient beaucoup entre eux. Mais cette conformité prouve seulement qu'ils avoient tous la même origine. Si d'un canton à l'autre, la langue primitive a été des siècles sans éprouver de grands changemens, c'est que pendant des siècles, l'ignorance a été la même par-tout, et que par conséquent

on n'a pas senti le besoin d'enrichir le langage de nouveaux mots et de nouveaux tours. Il y auroit eu dans la Grèce autant de langues que de provinces, si les peuples s'étoient éclairés séparément, et sans avoir aucun commerce entre eux: mais c'est ce qui n'est pas arrivé.

Pourquoi les Titans n'ont pas pu tirer les Grecs de la barbarie.

Quoique les Titans n'aient point fait d'établissemens fixes, on conjecture avec raison qu'ils ont enseigné l'agriculture aux Grecs, puisqu'ils leur ont apporté le culte de Cérès. On ne peut pas douter qu'ils ne la connussent eux-mêmes, et qu'ils n'aient été dans la nécessité de la cultiver. Leur peuplade paroît avoir été trop nombreuse, pour avoir pu se passer de ce secours dans un pays qui nourrissoit à peine les premiers habitans. Mais les guerres qu'ils se firent, ne permirent pas à l'agriculture de faire de grands progrès: ils se ruinèrent mutuellement, et ils disparurent bientôt; ou du moins ceux qui restèrent, se dispersèrent dans les bois, et se confondirent avec les anciens sauvages. Cette colonie, qui ne fit que passer, ne put donc pas tirer les Grecs de la barbarie. Pour

une pareille révolution, il falloit qu'il en arrivât de nouvelles ; et cependant de nouvelles colonies ne pouvoient pas s'établir sans de grands obstacles.

Combien les autres colonies ont eu de peine à policer les Grecs.

Les étrangers, qui ont contribué à policer les Grecs, s'établirent d'abord sur les côtes, soit parce que c'étoit la position la plus avantageuse pour le commerce, soit parce qu'il étoit difficile de s'engager dans des bois et dans des montagnes. Les sauvages n'eurent rien de plus pressé que de s'éloigner. Ils voyoient la perte de leur liberté à rester, et ils ne prévoyoient pas ce qu'ils perdoient à fuir. Pouvoient-ils imaginer qu'il pût leur être avantageux de se faire des besoins, qu'ils ne connoissoient pas ? Sentoient-ils la nécessité de ces choses dont les Égyptiens et les Phéniciens ne pouvoient pas se passer ? Enfin une vie fixe et laborieuse pouvoit-elle avoir quelque attrait pour eux ?

Les premiers royaumes de la Grèce étoient donc bien peu de chose. Un petit nombre de cabanes formoit une ville et un royaume. Lors de Cécrops, il n'y avoit que vingt mille ames dans toute l'Attique.

Il n'étoit pas même toujours nécessaire de commander dans une ville, pour être ce qu'on appeloit alors un roi. Il suffisoit d'être le chef d'une troupe, et de chasser toutes les autres d'un canton dont on se rendoit maître. Tels ont été Inachus et Ogygès ; et tels vraisemblablement ont été encore Neptune et Mars dans des temps postérieurs.

De pareils rois ne contribuoient pas à policer les Grecs. Ils dévastoient la Grèce: ils étoient le fléau des peuples fixés dans les villes : ce n'étoient dans le vrai que des chefs de brigands, dont il faudra purger la Grèce. Ils retarderont d'autant plus les progrès de la société, que le brigandage sera long-temps en honneur, et qu'il faudra des héros pour le détruire.

Comment les Grecs commenceront à se policer.

A mesure que les étrangers, établis sur les côtes, pénétreront plus avant, les sauvages, vaincus par la force, ou gagnés par les manières avec lesquelles on les traitera, commenceront à connoître un nouveau genre de vie, et desireront d'avoir part aux avantages qui leur seront offerts. Quelquefois, chassés des

lieux qu'ils habitoient, ils seront forcés de chercher un asyle dans les villes, qui s'ouvriront à eux. D'autres fois ils y seront attirés par des combats, dont on leur donnera le spectacle. C'est un artifice que les colonies ont employé avec succès, et c'est de cet usage que naîtront dans la suite les jeux célèbres de la Grèce.

Cependant la disposition des différentes contrées de la Grèce, en faisoit autant de petits royaumes indépendans; et cette indépendance rendoit les Grecs peu propres à subir le joug des lois. Autant les peuples sont portés à l'esclavage dans les grands empires, autant, dans les petits états, ils ont de peine à se soumettre à une autorité légitime. Les Grecs n'oublieront point qu'ils ont été libres : ils voudront toujours concilier une liberté sans bornes avec les avantages de la société; et cet esprit sera une source de désordres et de révolutions.

Combien les Grecs étoient peu disposés à subir le joug des lois.

On devoit donc trouver bien des obstacles à policer la Grèce, et cependant, pour les vaincre promptement, il eût fallu être plus habile que les étrangers qui abor-

Les étrangers, qui vinrent dans la Grèce n'étoient pas assez habiles pour vaincre promptement les obstacles que les Grecs trou-

voient à se polir. dèrent dans cette contrée. Quoique la tradition fasse de Cadmus un fils du roi de Sidon, et de Danaüs un frère d'Égyptus, qu'on dit être Sésostris même, on ne les connoît, dans le vrai, ni l'un ni l'autre, non plus que Cécrops; et cette origine, qu'on leur donne, doit être mise au nombre des fables imaginées pour embellir l'histoire de leur établissement.

D'un côté, rien n'étoit plus opposé à l'esprit des Égyptiens, que de songer à porter les arts chez d'autres peuples; et de l'autre, il est vraisemblable que, lorsque les Phéniciens ont envoyé des colonies quelque part, ils n'ont eu d'autre objet que d'étendre leur commerce. Delà, je conjecture que ces étrangers, qui abordèrent dans la Grèce, étoient des aventuriers qui, n'ayant aucune considération dans leur patrie, cherchèrent des établissemens dans les pays les moins fréquentés. Ils n'avoient sans doute que des connoissances bien imparfaites : car ils n'auroient pas quitté l'Égypte ou la Phénicie, pour aller exercer leurs talens parmi des sauvages.

Dans la période suivante, un grand nombre de colonies sortirent de Sidon. Ce fut une suite des conquêtes de Josué. Cette ville, ne pouvant fournir à la subsistance de tous les Phéniciens pour qui elle fut un asyle, leur donna des vaisseaux; et elle les répandit en Afrique, en Espagne et dans plusieurs îles. On ne voit pas néanmoins qu'elle ait alors envoyé des colonies dans la Grèce, et c'est cependant dans ces circonstances qu'elle auroit dû y former des établissemens: mais ce pays étoit trop pauvre pour attirer l'attention d'une ville commerçante.

Au reste, quoique nous ayons lieu de conjecturer que Cécrops, Cadmus et Danaüs n'ont été que des aventuriers; il est certain qu'ils durent paroître comme des prodiges à des hommes dépourvus de toutes lumières; et la Grèce leur doit ses premières connoissances.

CHAPITRE XI.

De l'origine de la Mythologie.

Les Grecs ont altéré le culte qui leur a été apporté.

CEUX qui apportèrent en Grèce des dieux étrangers, n'en donnèrent sans doute que des idées imparfaites, et le culte Égyptien ou Phénicien fut altéré dès son établissement. Les sauvages contribuèrent encore à le dénaturer : il est vraisemblable qu'ils ne le conçurent pas tel qu'on le leur présentoit ; ils y mêlèrent leurs préjugés, ils le modifièrent de bien des manières.

Ils ont cru que les dieux adorés en Égypte ou en Phénicie, étoient nés en Grèce.

Les dieux eurent différentes époques, soit parce que les colonies arrivèrent dans des temps différens, soit parce que les peuples de la Grèce ne se policèrent que les uns après les autres.

Le temps, où leur culte s'établit, fut pris dans la suite pour celui de leur naissance, et parce que, pour les faire connoître, on leur avoit donné des noms

grecs, ils passèrent bientôt pour Grecs eux-mêmes, et on les crut nés dans le pays.

Cette méprise changea la généalogie des dieux : ceux qui étoient les plus anciens en Égypte furent les plus modernes en Grèce, et réciproquement. En effet, les Grecs ayant confondu l'époque de leur établissement avec celle de leur naissance, les généalogies qu'ils imaginèrent, ne purent pas être toujours d'accord avec celles des Égyptiens.

Les divinités ne s'établirent pas toujours sans obstacles : les ministres d'un culte déjà ancien, craignirent de le voir aboli par un nouveau culte. Les prêtres eurent donc des intérêts contraires : ils se livrèrent des combats, ils usurpèrent les uns sur les autres, et la religion essuya bien des changemens. Or, l'histoire de ces changemens, présentée sous des allégories, et chargée de circonstances, prendra insensiblement la forme d'une histoire des dieux mêmes, considérés comme autant de personnages, qui se seroient enlevé tour-à-tour l'empire de l'univers.

Ils ont pris pour des combats des dieux, les combats mêmes que les prêtres se sont livrés.

Toutes ces fables seront long-temps

Ils n'ont pu se faire des mêmes

dieux une idée uniforme et permanente.

confiées à la tradition seule. Les prêtres ne feront point un corps : ils ne se concerteront point. Chacun formera un culte, suivant l'essor que prendra son imagination. Ainsi il y aura autant de dieux et de pratiques religieuses, que de territoires : chaque divinité, en changeant de lieux, changera de noms, d'attributs, de fonctions; et les notions que s'en feront les Grecs, ne seront ni uniformes ni permanentes.

C'est d'après toutes ces méprises que s'est formée la mythologie.

Cependant à mesure que les peuples se mêleront, ils se communiqueront leurs idées; et leurs idées se mêlant comme eux, l'histoire des dieux ne sera plus qu'un chaos. C'est cette histoire qu'on nomme *mythologie*.

La mythologie n'offre donc rien de déterminé : elle laisse une libre carrière à l'imagination. Par conséquent, il suffira d'être poëte pour être théologien; et chaque âge verra naître de nouvelles fables. Mais elles seront ingénieuses, et vous verrez que si tous les peuples ont eu des préjugés, les Grecs seuls ont su faire de l'erreur un art agréable.

Il me suffit, Monseigneur, de vous montrer ces choses dans leur origine. Vous apprendrez la mythologie en lisant les poëtes, et, au besoin, un dictionnaire de la fable vous instruira (1).

(1) Voyez sur ce sujet une dissertation de M. Fréret. J'en ai tiré, à-peu-près, tout ce que je dis dans ce chapitre.

CHAPITRE XII.

Des cérémonies religieuses et e effets qu'elles produiront.

Les forêts ont été les premiers temples.

LES forêts ont été les premiers te ples des dieux de la Grèce, comme e ont été les premières habitations des Gr En effet, les dieux n'ont pu se fixer d des édifices, que lorsque les hommes sont fixés dans les villes. C'est vraise blablement cette première habitation dieux, qui a introduit l'usage des b sacrés qu'on élevoit auprès des templ

Sacrifices faits aux dieux.

On ne se contenta pas d'adresser a dieux ses prières et ses vœux : on crut voir leur offrir les choses qu'on imagi leur être agréables. Ces sacrifices eur pour objet de les remercier, d'en obte de nouveaux bienfaits ou d'appaiser l colère ; et ces motifs firent offrir, suiva les circonstances, des fruits, des anima et des hommes.

Les cérémonies, qui accompagnoient les sacrifices, firent accourir aux pieds des autels : mais rien ne contribua plus à ce concours, que l'usage où étoient les Grecs, de ne point former d'entreprises sans avoir interrogé les dieux sur l'événement.

Les Grecs consultoient les dieux sur toutes leurs entreprises.

Les astres sont les premières divinités : aussi furent-ils interrogés les premiers, et l'astrologie est la plus ancienne espèce de divination. L'influence de ces corps parut sensible : on crut qu'il n'y avoit qu'à les observer pour juger de l'avenir. On étudia donc les cieux, et aussitôt rien n'y parut arriver naturellement. Les comètes, les éclipses, les nuages, les vents, le tonnerre, tout fut prodige et présage ; et pour mieux observer ces choses, on plaça les temples sur des lieux élevés.

Différentes espèces de divination.

Mais sans doute les sacrifices sont agréables aux dieux. Pourquoi donc ne saisissoient-ils pas cette occasion de manifester leur volonté ? Pourquoi ne liroit-on pas l'avenir dans les entrailles des victimes ? On ouvrit donc les victimes.

Mais encore pourquoi des paroles échappées au hasard, un mouvement involon-

taire, un tintement d'oreille, un éter
ment fait à droite ou à gauche, une cl
imprévue, un songe, etc., ne seroien
pas autant d'avertissemens que nous
nent les dieux? ne peuvent-ils pas se s
de ces moyens? Ils le peuvent; ils le
donc.

Au pied du mont Parnasse, il y a
une crevasse dont on ne pouvoit appro
sans entrer dans une espèce de fureu
en sortoit une exhalaison qui faisoit e
vaguer. On prit cette exhalaison pour
inspiration, et on crut qu'un dieu vo
se communiquer. Aussi-tôt une Pythie
te sur le trépied, des prophètes l'entour
ils recueillent les mots qui lui échapp
les interprètent, les mettent en vers
on a des oracles. Ainsi s'est établi l'or
de Delphes, le plus célèbre de la Grè

Celui de Dodone commença et s'ac
dita avec la même facilité. Une prêtr
de Thèbes, enlevée par un marchand
nicien, et vendue en Grèce, se retira
la forêt de Dodone, bâtit une chap
à Jupiter, promit des oracles: on accou
et le dieu parla.

Quelque grossières que soient ces superstitions, elles auront leur utilité, parce qu'elles pourront seules faire franchir aux peuples les obstacles qui les séparoient. En se réunissant à Delphes, à Dodone, etc., leurs mœurs commenceront à s'adoucir. Ils réfléchiront sur leur situation, ils se communiqueront leurs idées, et ils deviendront tous les jours plus sociables. C'est ce concours qui a fait créer le conseil des Amphictyons, formé des députés de plusieurs peuples; et ce conseil, par son institution, devoit contribuer à policer les Grecs.

Ces superstitions ont contribué à policer les Grecs.

Ce n'est pas qu'on doive, avec Denis d'Halicarnasse, regarder ce conseil comme une assemblée politique, où les Grecs traitoient des affaires d'état, et des moyens de se rendre formidables aux Barbares, en réunissant toutes leurs forces. Il est difficile de comprendre qu'ils eussent déjà des vues si étendues; et on ne voit pas pourquoi ils auroient pensé dès-lors à se réunir contre les Barbares qui ne les attaquoient pas encore. Ce seroit leur supposer trop de prévoyance.

Il est vrai que les villes, qui jouissoient du droit d'amphictyonat, avoient toutes un intérêt commun ; et que cette considération, qui les unissoit, les mettoit dans une situation à se donner mutuellement tous les secours dont chacune pouvoit avoir besoin. Mais ce n'est pas dans le conseil des Amphictyons qu'elles traitoient leurs affaires purement politiques. Ce corps n'étoit encore que le gardien du temple, et le juge des différends que le concours pouvoit faire naître ; s'occupant de la police, réglant les cérémonies religieuses, faisant respecter le culte, et ne s'armant que pour venger la divinité. Si dans la suite il se mêle des querelles des Grecs, il prendra la religion pour prétexte ; et cela seul fera connoître l'esprit de sa première institution.

Les jeux qui se mêlerent aux cérémonies religieuses, contribuerent à polir les Grecs.

Le concours aux lieux où il y avoit des oracles, rendra plus fréquens les jeux où les Grecs aimoient à montrer leur force et leur adresse ; et ces jeux rendront eux-mêmes le concours plus grand. Dans ces siècles, où l'adresse et la force étoient au rang des premières vertus, on ne pou-

voit pas imaginer des spectacles plus intéressans pour les peuples. C'est pourquoi ces jeux se mêleront aux cérémonies religieuses ; ils en deviendront une partie essentielle : on en donnera pour célébrer la mémoire des grands hommes : les héros se feront une gloire de s'y distinguer ; et la passion, avec laquelle on y accourra de toutes parts, déterminera à les donner régulièrement dans des temps marqués. Les premiers de cette espèce sont ceux qu'institua Lycaon, qui régnoit en Arcadie sur la fin de la troisième période. Quelque temps après, les jeux Panathéniens commencèrent à Athènes sous Erichthonius.

Dans ces assemblées de la Grèce, on s'entretenoit d'actions héroïques, de merveilles, de fables. Tout ce qu'on voyoit, tout ce qu'on entendoit, entretenoit le courage, portoit à l'héroïsme, et faisoit durer les préjugés utiles. La curiosité avoit toute la vivacité que donne un commencement de connoissances; et la crédulité étoit grande, parce que l'ignorance rendoit tout possible. Ainsi les mœurs s'adou-

cissoient, sans s'amollir : on se portoit aux grandes choses, parce qu'on en croyoit de plus grandes : les prodiges fabuleux préparoient à de vrais prodiges; et ces peuples, qui, auparavant épars, se connoissoient à peine, commençoient à se regarder comme une seule et même nation, et à mépriser toutes les autres.

Les Grecs conserveront toujours quelque chose du caractère qu'ils prenoient alors.

Voilà les temps où il faut d'abord observer les Grecs, parce qu'alors les circonstances leur faisoient prendre un caractère dont ils conserveront toujours quelque chose. Crédules et superstitieux dans ces commencemens, ils continueront de l'être dans les siècles où ils seront plus éclairés. Mais ils auront aussi le même courage, la même activité, la même curiosité, la même passion pour le merveilleux, le même mépris pour les autres nations. Ils semblent, dès ces temps, se former pour les plus grandes vertus et pour les plus grands vices, pour les plus grandes lumières et pour les plus grandes erreurs, en un mot, pour tout ce qui est grand.

CHAPITRE XIII.

Quatrième période, depuis la loi écrite jusqu'à l'établissement de la royauté chez les Hébreux, l'an 1079 avant J. C., ou jusqu'à l'établissement de l'Archontat chez les Athéniens en 1088 : espace de quatre cents et quelques années.

Les Grecs se policent dans les trois siècles qui précèdent la guerre de Troye, et qui sont des temps fabuleux.

DEPUIS l'arrivée des colonies Égyptiennes ou Phéniciennes, jusqu'à la guerre de Troye, il y a plus de trois cents ans. Un grand nombre de royaumes commencent dans cet intervalle : les peuples semblent se policer à l'envi; et il y a aussi tous les jours plus de communication entre eux. Mais c'est dans la fable qu'il faut étudier ces temps, plutôt que dans l'histoire.

On ne sait rien de la plupart des souverains qui ont régné dans la Grèce pendant ces trois siècles; et ce qu'on sait des autres, si on le dépouille du merveilleux, se réduit

à peu de chose. Les Grecs ont, à la vérité, sur les autres peuples, l'avantage d'avoir rendu intéressans les prodiges qu'ils ont crus, comme ceux qu'ils ont faits, et il seroit honteux d'ignorer tout-à-fait leurs fables : mais j'ai déjà remarqué que vous pourrez vous en instruire dans les poëtes.

Érecthée établit l'agriculture dans l'Attique, et a de grands obstacles à vaincre.

L'agriculture n'avoit fait encore que peu de progrès dans le premier siècle de cette période, lorsqu'Érecthée, parti d'Égypte avec des vaisseaux chargés de bleds, aborda dans l'Attique, délivra ce pays d'une famine qui le pressoit, et devint, par ce bienfait, roi des Athéniens. On comptoit alors plus de cent cinquante ans depuis l'établissement de Cécrops, et on a remarqué que, jusqu'à cette époque, l'Attique tiroit les bleds de la Sicile ou de la Libye. On n'y connoissoit encore que la culture de l'olivier : Cécrops, qui l'avoit apportée avec le culte de Minerve, trouva le terroir trop sec et trop aride pour toute autre production.

Érecthée, jugeant que les plaines d'Éleusis seroient propres au labourage, les fit défricher et ensemencer; et cette entreprise

ayant eu tout le succès qu'il s'étoit promis, il institua à Éleusis les mystères de Cérès, à l'imitation de ceux que les Égyptiens célébroient en l'honneur d'Isis.

Il n'est pas douteux que les Grecs n'aient connu l'agriculture long-temps auparavant. Nous avons vu que les Titans leur en avoient au moins donné une idée grossière; et, si après l'extinction de ces étrangers, cet art se perdit, Cadmus et Danaüs le renouvelèrent dans la suite. Mais il étoit fort peu répandu, et vraisemblablement fort négligé, même dans les cantons où on le conservoit encore. Pour le rendre plus commun, il fallut vaincre bien des obstacles : c'est ce qu'on apperçoit dans le merveilleux, qui a défiguré cette révolution. On a dit que sous Érecthée, Cérès étoit venue elle-même enseigner l'agriculture aux Grecs; et on a fait faire des prodiges à cette déesse, pour garantir les jours de Triptolème, lorsque ces peuples, encore barbares, qu'il vouloit forcer à cultiver la terre, se soulevoient contre lui.

Le règne d'Érecthée, qui commence l'an 1423 avant J. C., est donc l'époque où l'agriculture change les mœurs des Grecs; et

Le règne d'Érecthée est l'époque, où les Grecs changent de mœurs.

c'est dans le siècle suivant qu'elle fait de nouveaux progrès, et se répand. Alors de nouveaux royaumes se forment de toutes parts : la Grèce sent croître ses forces : les peuples contractent des alliances ; et les chefs arment pour différentes entreprises. Telles sont l'expédition des Argonautes, sous la conduite de Jason ; la guerre de Thèbes, où sept rois se réunissent contre Étéocle; et la guerre de Troye, où toute la Grèce prend part.

Pourquoi les jeux deviennent plus fréquens que jamais.

On n'avoit pas encore vu autant de mouvement. Mais si les Grecs sont mieux qu'ils n'ont jamais été, les arts qu'ils connoissent ne leur suffisent pas ; et c'est-là le principe de l'inquiétude qui les agite, et qui les agitera encore long-temps.

Il falloit un aliment à cette inquiétude. C'est pourquoi les jeux devinrent plus fréquens que jamais. Ils continuèrent de faire partie du culte et des honneurs qu'on rendoit à la mémoire des héros. Les rois en donnèrent à leur avénement : Thésée rétablit les Panathénées : il institua les jeux Isthmiques à Corinthe : Hercule renouvela ceux qu'un siècle aupa-

ravant on avoit institués à Olympie en l'honneur de Jupiter. En un mot, on ne parut occupé qu'à multiplier ces sortes de spectacles. Les noms de ceux qui les instituoient, les grands hommes dont ils rappeloient les actions, les dieux auxquels on les consacroit, les rois et les héros qui entroient en lice, les couronnes qu'on distribuoit aux vainqueurs, l'affluence de tous les peuples de la Grèce, voilà les circonstances qui entretenoient la passion pour ces jeux, et qui préparoient les Grecs à de grandes choses.

Thésée jette les fondemens d'Athènes.

Tel étoit l'esprit de ces peuples dans le siècle que termina la guerre de Troye. Mais ils étoient encore bien ignorans dans l'art de se gouverner. Les usages, qui leur tenoient lieu de lois, étoient pour eux une source d'abus; et on pouvoit prévoir dès-lors que les désordres ruineroient la Grèce, ou qu'ils amèneroient une révolution, qui la rendroit plus florissante que jamais. C'est dans ces circonstances, que Thésée jeta les fondemens de la grandeur d'Athènes.

Jusqu'alors l'Attique avoit été divisée

en douze bourgs, qui, ayant chacun leurs magistrats et leurs assemblées particulières, se gouvernoient séparément d'après leurs usages, et qui, bien loin de se réunir pour l'intérêt commun, se faisoient ordinairement la guerre.

Thésée cassa ces magistrats, ces assemblées, et fit des douze bourgades un seul peuple, qui s'assembloit à Athènes. Là, les habitans de la campagne eurent droit de suffrage, comme les habitans de la ville, et toute l'Attique fut soumise à la jurisdiction de cette capitale. Par cette réforme, Athènes s'agrandit, et devint tous les jours plus puissante.

Érecthée avoit distribué les citoyens en quatre classes : Thésée n'en fit que trois ; les nobles, les laboureurs et les artisans. Les deux dernières, étant plus nombreuses, étoient aussi plus puissantes. Il voulut donc en balancer l'autorité ; et il se flatta d'y réussir, en réservant, pour la première seule, tout ce qui concerne le ministère de la religion, celui de la justice et celui de la police. Mais ses précautions n'assurèrent pas l'équili-

bre qu'il vouloit établir. Les laboureurs et les artisans, plus puissans par le nombre, devoient se rendre maîtres de la république, toutes les fois qu'il se trouveroit parmi les nobles des citoyens, qui, jaloux du commandement, se détacheroient de leur corps pour s'attacher au peuple. Ce gouvernement renfermoit donc un germe de factions : il tendoit à l'anarchie, et l'autorité devoit passer continuellement d'une main dans une autre. En effet, Thésée lui-même, victime d'un parti qui s'éleva contre lui, fut banni d'une ville dont il avoit été le second fondateur.

Pourquoi le siècle de Thésée est celui du merveilleux.

C'est principalement sur le siècle de Thésée que les Grecs se sont plu à répandre un merveilleux, qui fait connoître leur esprit et leur caractère. Sans entrer néanmoins à ce sujet dans aucun détail, je me contenterai d'observer les circonstances, qui ont pu donner lieu à tant de fables.

Si les Titans furent pris pour les dieux qu'ils avoient apportés, ce ne fut qu'une méprise involontaire. Cécrops, Cadmus et

Danaüs, malgré les services qu'ils avoient rendus, ne passèrent jamais que pour des rois. Pourquoi donc, dans des temps postérieurs, tous les grands hommes sont-ils autant de demi-dieux? Pourquoi semble-t-il que les Grecs veuillent absolument s'y méprendre ?

Dans l'établissement des colonies et longtemps après, il n'y avoit, comme nous l'avons remarqué, aucune communication entre les provinces de la Grèce. Les troupes sauvages, répandues de côté et d'autre, ignoroient chacune ce qui se passoit hors de leur canton.

Les choses étant ainsi, la réputation de Cécrops, de Cadmus et de Danaüs ne pouvoit pas encore s'étendre. Elle s'arrêtoit, pour ainsi dire, aux bornes de leurs petits états. On conçoit donc que n'étant connus que de leurs sujets, ils ne pouvoient passer que pour des rois. Or, ce titre étant le seul qui leur avoit été donné, la postérité ne leur en donna pas d'autres. Il arriva seulement que les événemens les plus simples, transmis avec des expressions équivoques ou figurées, furent une occasion d'ima-

giner des prodiges, dont on embellit leur règne.

Dans la suite, la face de la Grèce changea. Comme il y eut plus de peuples policés, il y eut aussi plus de communication entre les provinces. Les hommes, qui se distinguèrent, eurent donc un plus grand théâtre : leurs noms furent portés d'un peuple chez l'autre ; et leurs faits, plus racontés, furent plus embellis.

Dans le système de la théologie payenne, les dieux étoient sujets à toutes les passions humaines. Ils pouvoient donc aimer des mortelles, et par conséquent un homme pouvoit avoir un dieu pour père. Rien n'étoit plus conforme au préjugé introduit par la méprise qui avoit confondu l'histoire des dieux avec celle des Titans.

Cependant je ne présume pas que la première erreur de cette espèce ait été l'effet d'un mensonge prémédité : je croirois plutôt qu'elle est venue de quelque expression figurée, qui, passant de bouche en bouche, aura été mal interprétée. En effet, quoique les Grecs parlassent tous la même langue, chaque peuple avoit cependant son idiome ;

et, par conséquent, les mêmes expressions n'étoient pas entendues par-tout de la même manière. Par exemple, lorsque pour faire entendre qu'un homme étoit arrivé par mer, on a dit qu'il étoit fils de Neptune n'a-t-on pas dû faire tomber les Grecs dans l'erreur de croire qu'il étoit réellement le fils de ce dieu ?

Voilà donc un demi-dieu. Or, si on croit à un, on pourra croire à beaucoup d'autres. Il sera donc facile alors d'abuser de la crédulité des peuples. On en abusera par conséquent, et l'Olympe peuplera la terre de demi-dieux. Aussi la Grèce en offre un grand nombre dans le même siècle.

Il est naturel que le fils d'un dieu fasse des choses extraordinaires. C'est même ce qu'on attend de lui : et, si toutes ses actions étoient dans l'ordre commun, il les faudroit raconter avec des circonstances fabuleuses pour les rendre vraisemblables. Il ne s'agit plus que d'imaginer comment des faits fort simples ont pu se défigurer, et devenir des prodiges dans la bouche de ceux-mêmes qui n'avoient pas dessein de tromper. . . . . .

Dans ce siècle, pendant qu'une partie de la Grèce travailloit à se policer, une autre partie résistoit encore au joug des lois. Les sociétés civiles avoient donc à se défendre contre des chefs de troupes errantes, qui vivoient de brigandages : et elles avoient encore à combattre les bêtes féroces, qui infestoient les campagnes. Or, ayant toutes le même intérêt à détruire ces ennemis communs, elles ne pouvoient manquer d'accorder la plus grande considération aux citoyens qui les alloient chercher pour les vaincre, et qui revenoient avec la victoire. Tous les héros se sont signalés dans ces sortes de combats ; et leur célébrité est un monument de l'état où étoit alors la Grèce.

Ils auroient été moins célèbres, si, dans le récit de leurs exploits, un brigand n'eût été qu'un brigand, et une bête féroce n'eût été qu'une bête féroce. Mais plus on redoutoit ces ennemis, plus l'imagination s'appliquoit à les peindre redoutables. Elle ne trouvoit point de termes assez forts : elle employoit les expressions les plus exagérées : elle les accumuloit les unes sur les autres, et le merveilleux s'établissoit.

merveilleux commence, il rapides. Chaque instant le nouvelles formes : l'igno- la curiosité en devient avide, lui donne toute la réalité qui

héros n'avoient garde de détruire leurs, qui contribuoient à leur gloire. naissance demandoit d'eux des ex- extraordinaires ; la renommée, qui oublioit leurs victoires, ne permettoit pas de les mettre au nombre des choses communes ; et le merveilleux devenoit vraisemblable.

La prise de Troye est l'époque où la Grèce cesse tout-à-coup de produire des demi-dieux. Ce n'est pas qu'elle fut moins crédule : mais, en considérant les circonstances où elle se trouvoit, nous concevrons que de pareilles fables ne pouvoient plus avoir cours.

Les Grecs n'avoient pris les armes que pour venger l'affront fait à Ménélas. Ils n'avoient pas projeté de faire des établissemens en Asie. Ils ne vouloient pas conquérir Troye : ils ne vouloient que la dé

truire. Cependant l'absence des principaux chefs de la Grèce ramena la licence et les désordres. Les villes furent troublées par des dissentions : elles perdirent les citoyens, que chassoient les factions puissantes : et les peuples recommencèrent à errer de contrée en contrée, et à vivre, comme autrefois, de brigandage.

La prise de Troye a donc été funeste aux Grecs, comme aux Troyens. Les vainqueurs, divisés et victimes de leurs dissentions, ne retirèrent de leur entreprise qu'un butin, qui fut bientôt dissipé. Les uns périssent par la tempête : les autres sont jetés sur des rivages étrangers : et s'il en est qui reviennent dans leurs états, ils sont, pour la plupart, assassinés ou chassés. Tel fut le sort de ces héros : les malheurs, qui les suivent, ne fournissent pas matière au merveilleux.

Cependant les soldats, accoutumés au pillage, ne sont plus capables de redevenir citoyens. Les pirates infestent les mers : les brigands infestent les campagnes : toute communication est interceptée : les jeux cessent, et la Grèce épuisée paroît sans

mouvement. Les circonstances, qui sui
la guerre de Troye, sont donc tout-à
différentes de celles qui l'ont préc
Mais une nouvelle guerre va rendr
mouvement à la Grèce. Pour en expli
la cause, il faut prendre les choses de
haut.

Guerre des Héraclides. Effets qu'elle produit.

Persée, fondateur de Mycènes, a
laissé la couronne à Électrion son
Amphitryon, petit-fils de Persée par A
avoit épousé Alcmène, fille d'Électr
et auroit dû succéder à son beau-père. M
ayant eu le malheur de le tuer involonta
ment, il fut obligé de se retirer, et d'a
donner la couronne à son oncle Sthén
frère d'Électrion. Par cette usurpati
Hercule, fils d'Amphitryon et d'Alcm
fut exclus du trône de Mycènes.

Vous verrez dans la fable les dangers
quels Eurysthée, fils et successeur de S
nélus, exposa ce héros. Il en poursuivi
enfans, et déclara la guerre aux Athén
qui leur avoient donné asyle : mais il pe
la bataille et la vie.

Cette mort ouvrit le Péloponèse
Héraclides; mais lorsqu'ils s'étoient rer

maîtres de presque toutes les villes, l'oracle, consulté sur une peste survenue, répondit que ce fléau ne cesseroit qu'après qu'ils se seroient retirés.

Ils se retirèrent : cependant, trompé par les expressions ambiguës de l'oracle, Hyllus, fils d'Hercule, revint au bout de trois ans, et fut tué dans un combat singulier, qu'il proposa pour épargner le sang des deux partis. On étoit convenu, que, s'il étoit vaincu, les Héraclides ne reviendroient dans le Péloponèse qu'après cent ans.

Ce terme étant expiré, Téménès, Cresphonte et Aristodème, descendans d'Hercule par Hyllus, revinrent dans le Péloponèse, quatre-vingts ans après la guerre de Troye, lorsque Tésamène, fils d'Oreste, régnoit sur Argos, Mycènes et Lacédémone. Vainqueurs de ce prince, ils partagèrent leurs conquêtes. Cresphonte régna à Mycènes, Téménès à Argos, et Aristodème étant mort pendant la guerre, Sparte fut le partage de ses deux fils.

Les troupes des Héraclides étoient, en grande partie, composées des Doriens de Thessalie, peuple grossier qui, ne connois-

sant d'autre métier que la guerre, ramena la barbarie, et mit toute la Grèce dans la nécessité de prendre les armes. D'anciennes villes furent détruites, de nouvelles furent fondées : les peuples refluèrent les uns sur les autres ; et plusieurs, forcés d'abandonner leur ancienne patrie, en cherchèrent une nouvelle dans les îles ou sur les côtes de l'Asie mineure.

Dans ce mouvement général, tous les peuples se trouvoient séparément trop foibles, pour qu'aucun d'eux pût s'établir solidement. Les dissentions étoient au dedans des villes ; des ennemis étoient au dehors ; et on gémissoit sous la tyrannie des rois, qui, étant montés sur le trône dans des temps de troubles, croyoient ne pouvoir se maintenir que par la violence.

La royauté devient odieuse aux Grecs.

Cependant les guerres continuoient : les rois eux-mêmes les faisoient durer, parce qu'elles les rendoient nécessaires. Mais enfin les désordres devoient avoir un terme, et ce terme devoit être funeste aux rois. Ils devinrent presque tout-à-coup l'objet de la haine des peuples, qui, les regardant comme les auteurs des malheurs publics, se las-

sèrent d'être les victimes de leur ambition, et secouèrent le joug. Thèbes en avoit donné le premier exemple après la mort de Xantus, et quelque temps après les Athéniens déclarèrent qu'ils ne reconnoissoient d'autre roi que Jupiter. La circonstance, où ils abolirent la royauté, fait voir combien elle étoit devenue odieuse.

Les Héraclides leur ayant déclaré la guerre, l'oracle qu'ils avoient consulté, suivant l'usage, les assura du succès de leur entreprise, s'ils ne tuoient pas Codrus, alors roi d'Athènes. En conséquence ils ordonnèrent de respecter les jours de ce prince : mais Codrus, qui veut se dévouer pour sa patrie, se déguise en paysan : il échappe à la vigilance de ses sujets, qui l'aimoient et qui veilloient sur lui : il passe dans le camp des ennemis, et il insulte un soldat qui lui ôte la vie. Les Héraclides alors, n'osant hasarder un combat, se retirèrent.

Les deux fils de Codrus, Médon et Nilée, se disputent la couronne : mais, quoique les Athéniens pleurent le père, ils ne veulent pour roi ni l'un ni l'autre. S'ils sentent ce qu'ils ont perdu, ils sentent aussi ce qu'ils

ont à craindre; et, considérant l'oppressi
où ils voient tous les peuples, ils prosc
vent la royauté. Seulement, en mémoire
Codrus, à qui ils déférent les honneurs
roïques, ils confient à Médon la premi
magistrature sous le titre d'Archonte.

Voilà l'époque où commence la répu
que d'Athènes. On ne sauroit dire quel é
précisément le pouvoir du premier ma
trat. Il paroît avoir été trop foible pour
primer les excès de la démocratie. Jal
de la liberté, et trop peu éclairés pou
concilier avec la soumission aux lois,
Athéniens n'ont pensé qu'à prendre
précautions contre l'abus de l'autorité,
ils en ont pris de si grandes, qu'ils ser
long-temps exposés à tous les désordres
l'anarchie.

CHAPITRE XIV.

Cinquième période. Depuis l'établissement de l'Archontat perpétuel chez les Athéniens, l'an 1088 *avant J. C., jusqu'à l'Archontat rendu annuel l'an* 684 : *espace de* 404 *années.*

Cause de l'inquiétude des Grecs.

LORSQU'ON voit les peuplades, qui erroient, commencer à se fixer, ce changement doit être moins regardé comme les premiers temps des sociétés civiles, que comme les derniers de la vie errante. Elles ont encore la même inquiétude, qui auparavant les portoit à changer continuellement de lieu. Elles s'attachent donc foiblement aux cantons où elles s'établissent : elles ne s'y fixent qu'autant qu'elles y sont forcées ; et à la plus légère occasion elles sont prêtes à les abandonner, parce qu'ayant peu de besoins, tous les pays leur paroissent égaux. Voilà la cause des émigrations con-

tinuelles, qui se font dans le cours des périodes précédentes.

Nous observons sur-tout cette inquiétude dans les révolutions de la Grèce. Les temps de barbarie ont été longs : ceux qui se sont écoulés depuis la première ville bâtie jusqu'aux sociétés civiles répandues de toutes parts, ont été longs encore : et si, dans le siècle des héros, les Grecs paroissent se policer à l'envi, on les voit toujours également inquiets, chercher dans des entreprises au loin, un aliment à leur inquiétude. Il est vrai qu'après la guerre de Troye, la Grèce est quelque temps plus tranquille : mais cette tranquillité est l'effet de son épuisement, et c'est un état violent pour elle.

Transmigrations occasionnées par la guerre des Héraclides.

La guerre des Héraclides, qui la tire de cet état, force à faire au dehors des émigrations, qui auparavant ne se faisoient que dans l'intérieur. Les peuples, qui tombent les uns sur les autres, et qui ne sauroient tous subsister dans des pays dévastés, cherchent de nouveaux établissemens dans l'Asie mineure, que la guerre de Troye a fait connoître, et qui offre un asyle aux plus foibles et aux plus inquiets.

Les Éoliens, chassés du Péloponèse par les Doriens, y abordèrent les premiers; ils y fondèrent douze villes, dont Smyrne fut la plus considérable; et ils donnèrent le nom d'Éolide à la contrée où ils s'établirent.

Quelque temps après, Nilée, fils de Codrus, mécontent de n'avoir point d'autorité parmi les Athéniens, rassembla les Ioniens, qui, ayant aussi été chassés du Péloponèse, s'étoient réfugiés dans l'Attique; et, les ayant conduits sur les côtes de l'Asie mineure, il y fonda encore douze villes, Éphèse, Colophon, Clasomène; etc.; et ce pays prit le nom d'Ionie.

Enfin vers le même temps, c'est-à-dire, immédiatement après la guerre des Héraclides contre les Athéniens, les Doriens, qui eux-mêmes avoient chassé les autres, furent en partie obligés de sortir aussi de la Grèce. Les Héraclides, en reconnoissance des secours qu'ils en avoient reçus, leur avoient donné la Mégaride, qu'ils avoient enlevée aux Athéniens: mais, cette province ne suffisant pas à leur subsistance, ils se répandirent dans les îles de Crète, de Rhodes, de Cos; et ayant passé dans l'Asie

mineure, ils bâtirent Halicarnasse, C
et plusieurs autres villes. Cette contré
nommée Doride. Il est à remarquer que
trois peuples sont ceux qui jusqu'a
avoient paru les plus inquiets : ils s'éto
répandus à diverses reprises dans différe
partie de la Grèce.

Vous voyez que ces colonies sont
suite des circonstances qui favorisoien
nouveaux établissemens, et qui dé
toient des anciens; et vous jugez que, s
premières réussissent, il s'en formera ne
sairement beaucoup d'autres. Cet u
caractérisera particulièrement les Gr
parce que les circonstances, où ils se t
veront, rendront pour eux les colonies
nécessaires que pour les autres peu
Mais il est plus ancien qu'eux : ce n'est,
considérer dans son principe, qu'un r
de l'inquiétude des peuplades errantes.

Époque où l'amour de la liberté devient le caractère dominant des Grecs.

Ces premières transmigrations, qu
firent dans le temps que la royauté deve
odieuse, portèrent avec elles l'amour d
liberté, et elles établirent sans obstacle
gouvernement républicain par-tout où e
se fixèrent. Ces pleuplades furent d

bres, aussitôt qu'elles se furent éloignées, t cet avantage, qu'elles avoient sur les illes de la Grèce, devoit porter les peuples e cette contrée à former encore de nouelles colonies, ou à faire de nouveaux fforts pour secouer tout-à-fait le joug des yrans. C'est en effet ce qui arriva, et c'est 'époque d'une façon de penser, qui changera peu-à-peu la face de la Grèce. Dès-lors outes les villes conspirèrent contre les tyrans : toutes voulurent se gouverner, et l'amour de la liberté devint le caractère dominant des Grecs.

Dans cette conjoncture, il étoit naturel qu'aucun peuple n'imaginât de dominer sur ses voisins. L'ennemi, que les villes avoient au dedans, ne permettoit pas de porter la guerre au dehors. Ainsi les républiques se formoient de tous côtés, et en même temps l'amour de la liberté écartoit toute idée de conquête. Quoique indépendantes, elles sembloient ne former qu'un corps animé d'un même esprit. Unies contre les tyrans, toutes vouloient être libres : toutes vouloient que chacune le fût : aucune ne prévoyoit qu'elles auroient un jour des

intérêts contraires; et quelquefois un peuple prenoit les armes, pour briser les fers d'un peuple voisin. C'est ainsi que commença la république d'Achaïe, formée de plusieurs villes confédérées, qui se gouvernoient chacune par ses lois et par ses magistrats; et c'est aussi dans ces sortes de guerres que se signala Corinthe, située d'ailleurs si avantageusement pour étendre sa domination.

Les meilleurs esprits s'appliquent à l'étude de la législation, et les peuples demandent des lois.

Cette fermentation des esprits ouvrit une nouvelle carrière à l'ambition. Si on ne pouvoit pas devenir le tyran de sa patrie, on en pouvoit devenir le législateur. La morale et le gouvernement devinrent donc l'étude des meilleurs esprits. Ils observèrent les abus de la démocratie, et ils cherchèrent les moyens de les réprimer: mais il y avoit long-temps qu'on ne faisoit que pallier les maux, lorsque les désordres, portés à leur comble, firent sentir le besoin d'une réforme générale; et c'est alors qu'on vit des peuples demander des lois, et de simples citoyens exercer une puissance, qu'ils devoient à leurs vertus ainsi qu'à leurs lumières.

Cette révolution étoit nécessaire. Il falloit qu'après avoir été jaloux d'une liberté

ans bornes, les peuples reconnussent enfin ue, pour être véritablement libres, il faut voir des lois. La démocratie, qui sembloit raindre jusqu'à l'ombre de l'autorité, n'étoit pas un gouvernement : c'étoit une anarchie, où les factions armoient les citoyens es uns contre les autres, et finissoient par donner un maître à la république épuisée.

Il n'est pas possible de suivre toutes les révolutions qui naissoient de ce désordre : elles sont peu connues : on voit seulement qu'elles étoient à-peu-près les mêmes partout, parce que par-tout le même esprit dominoit. Toutes les républiques de la Grèce étoient déchirées par des factions, et l'amour de la liberté luttoit continuellement avec l'ambition des citoyens qui aspiroient à la tyrannie.

Il suffit d'étudier Sparte et Athènes.

D'ailleurs, l'histoire de toutes ces villes n'est pas également intéressante. Celle de Lacédémone et celle d'Athènes sont les plus instructives, et il suffira d'observer ces deux républiques, pour juger de ce qui se passoit dans les autres.

État de Sparte au temps de Lycurgue.

Nous avons vu que le retour des Héraclides donna deux rois aux Lacédémoniens.

Euristhène et Proclès, fils d'Aristodème régnèrent conjointement; et cette forme d gouvernement ayant subsisté après eux, sceptre se conserva dans deux branche pendant neuf cents ans ou environ.

Cependant Euristhène et Proclès, jalou l'un de l'autre, n'avoient jamais pu ni s'a mer, ni s'accorder; et la même mésintell gence passa à leurs descendans. Ainsi Spar eut dans ses deux rois deux chefs de parti qui, cherchant à l'envi la faveur du peupl firent mépriser leur autorité et leur per sonne. C'est dans ces temps d'anarchie et d licence que parut Lycurgue. Appelé au trône après la mort de son frère aîné, qui n'avoit point laissé d'enfans mâles, il régna mais la reine, sa belle-sœur, ayant au bout de trois mois accouché d'un fils, remit la couronne à cet enfant. Libre alors il voyagea en Crète, en Asie et en Égypte afin d'observer les gouvernemens, et de se préparer à réformer celui de Lacédémone. Il jugea encore à propos de s'éloigner, pour ôter tout fondement à la crainte qu'on avoit de son ambition, et que ses ennemis sur-tout affectoient de montrer.

En effet, son absence dissipa les soupçons : elle fit même sentir le besoin qu'on avoit de ses vertus et de ses lumières. Il fut donc desiré, et il se rendit aux vœux de ses concitoyens.

Législation de Lycurgue.

Dans le dessein de remédier aux désordres qui déchiroient sa patrie, il jugea qu'il falloit remonter à la source des maux : en conséquence, il se proposa une réforme entière du gouvernement. Une pareille entreprise demandoit de grandes précautions : il importoit sur-tout d'avoir l'aveu des dieux, et l'oracle de Delphes fut consulté. La Pythie appela Lycurgue l'ami des dieux, presque dieu; et l'assura que le gouvernement qu'il établiroit, seroit le plus parfait qu'on eût jamais vu. C'est alors qu'assuré des principaux citoyens, il se rendit en armes dans la place publique et fit la réforme telle qu'il l'avoit projetée.

Il créa un sénat composé de vingt-huit membres électifs. Ce corps, placé entre les rois et le peuple, étoit tout-à-la-fois une barrière à la tyrannie et à l'anarchie; s'unissant aux rois, lorsqu'il falloit réprimer la licence du peuple; s'unissant au

peuple, lorsqu'il falloit réprimer le despotisme des rois.

La souveraineté résidoit proprement dans le peuple. C'est dans ses assemblées que se faisoit l'élection des sénateurs, et qu'on prenoit les dernières résolutions. Le sénat n'avoit que le droit de délibérer sur les affaires : il en rendoit compte, et ses avis pouvoient être rejetés comme approuvés.

Quant aux deux rois, ils présidoient au sénat, ils avoient double suffrage, ils étoient les généraux de la république. Mais d'ailleurs leur pouvoir étoit très-limité, jusques-là qu'à la tête des troupes, ils ne pouvoient rien entreprendre sans l'avis d'un certain nombre de citoyens, qu'on choisissoit pour veiller sur eux. En un mot, on ne paroissoit avoir conservé le trône aux deux branches des Héraclides, que pour ne pas le laisser vacant, et pour ôter aux autres citoyens l'espérance d'y monter. D'ailleurs l'autorité que la loi donnoit également aux deux rois étoit dans le fait inégale, parce que l'un des deux avoit toujours plus que l'autre le talent de l'attirer à lui. Elle devenoit donc pour eux une source de jalousie, et par-là deve-

rois étoient moins redoutables qu'un seul.

Pour établir une parfaite égalité parmi les citoyens, Lycurgue fit un nouveau partage des terres ; et, banissant les richesses, les arts et le luxe, il substitua une monnoie de fer aux monnoies d'or et d'argent.

Il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble : les rois mêmes furent soumis à cette loi. Par-là l'égalité devenoit plus sensible : les nœuds, qui unissoient les citoyens, se resserroient : tous s'accoutumoient à la même frugalité, et les richesses devenoient tous les jours plus inutiles.

Enfin Lycurgue, jugeant que les enfans appartenoient à l'état, jugea aussi que c'étoit à l'état à les élever. Tous eurent donc la même éducation : tous se formèrent de bonne heure aux mêmes mœurs ; et les lois, qui se gravoient dans les ames, n'eurent pas besoin d'être écrites. Aussi ce législateur ne les écrivit pas.

En formant ce gouvernement, l'objet de Lycurgue avoit été de partager en quelque sorte l'autorité, et de balancer les pouvoirs des uns par les autres.

Le sénat, établi pour maintenir l'équi-

libre entre les rois et le peuple, étoit da
l'impossibilité d'usurper la tyrannie. L
deux autres puissances, réunies par un i
térêt commun, auroient facilement répri
ce corps dont les membres étoient électif
Il ne pouvoit avoir d'autorité, qu'autant q
toutes ses vues se dirigeoient au bien publi
Il falloit qu'il devînt l'ame de la républiqu
et pour cela, il falloit qu'il en méritât la co
fiance : l'abus de la puissance n'eût pas é
respecté en lui, non plus que dans les roi

Le peuple tout seul ne pouvoit rien : par
que tout le peuple est foible, lorsqu'il e
sans chef. D'ailleurs il n'étoit point de so
intérêt de s'unir au sénat pour abaisser l
rois, ni aux rois pour abaisser le sénat.
lui importoit que ces deux puissances fu
sent redoutables l'une à l'autre, et qu'au
cune ne prévalût : sa liberté en dépendoit.

Les rois enfin, encore plus foibles
n'avoient d'autorité, que comme ch
de la république ; et, en cette qualité, i
avoient également à ménager et le peuple
le sénat.

Aucune de ces puissances ne pouvo
donc usurper l'une sur l'autre. C'est ain

que Lycurgue, en combinant la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, forma un gouvernement qui avoit les avantages des trois, sans avoir les inconvéniens d'aucun. Mais ce qui contribua sur-tout à maintenir l'équilibre, c'est la pauvreté, c'est qu'à Sparte les ames ne pouvoient être vénales.

Changement fait au gouvernement de Lycurgue.

Il est vraisemblable que le sénat ayant gagné la confiance par sa conduite, ses décrets étoient d'ordinaire confirmés dans l'assemblée du peuple; et c'est alors que le roi Théopompe, jaloux de l'influence de ce corps, et desirant d'y mettre des bornes, au hasard même d'affoiblir sa propre autorité, imagina de donner des chefs au peuple, et créa de nouveaux magistrats qu'on nomma éphores. Cette innovation est d'environ cent trente ans après Lycurgue.

Les éphores furent au nombre de cinq. On les changeoit tous les ans. Élus par le peuple, ils en étoient les protecteurs. A ce titre, ils devinrent les juges des magistrats, des sénateurs et des rois. Ils se faisoient rendre compte de l'administration; ils cassoient les sénateurs: ils condamnoient les rois à l'amende: ils les pouvoient faire

arrêter. Tous les mois, les rois juroient solemnellement de se conduire suivant les lois, et les éphores promettoient de les maintenir, tant qu'ils seroient fidèles à leur serment. Il est évident que, dans une république où l'on auroit connu les richesses, de pareils magistrats auroient pu causer de grands désordres.

Mais Sparte étoit pauvre. C'est pourquoi les éphores n'étoient puissans, qu'autant qu'ils se bornoient à être les protecteurs du peuple; et le peuple, content d'être protégé, n'ambitionnoit rien au-delà. Un éphore, qui eût montré de l'ambition, eût été perdu. On respectoit les droits du sénat, on respectoit ceux des rois. L'opinion ne permettoit d'attenter ni aux uns ni aux autres; et ces droits restoient, lorsque les éphores en réprimoient les abus.

Lycurgue n'a pas voulu que les Sparteurs fussent conquérans.

Sparte étoit proprement un camp, où les citoyens, abandonnant aux esclaves la culture des terres, s'exerçoient uniquement au métier des armes. Accoutumés, pendant la paix, à une discipline dure et sévère, la guerre étoit pour eux un temps de repos. Mais Lycurgue ne les avoit armés que pour

eur défense. Il leur avoit interdit toute conquête : il leur en avoit ôté les moyens : il ne eur avoit laissé que la gloire d'être libres et le donner la liberté. Tant qu'ils conserèrent cet esprit, ils jouirent de la plus grande considération ; et ils auroient obtenu ne sorte d'empire sur la Grèce, s'ils s'étoient oujours bornés à se regarder comme les protecteurs des peuples opprimés.

Je n'entrerai pas pour le moment dans de plus grands détails sur le gouvernement de Lacédémone : nous aurons occasion d'y revenir. Je remarquerai seulement que Lycurgue paroît l'avoir formé d'après les circonstances où se trouvoit alors la Grèce : circonstances, qui paroissoient interdire oute conquête aux peuples, et qui bornoient eur ambition à être libres. La législation de Lycurgue est de 872 avant J. C.

Sparte a eu plusieurs guerres dans cette période. La première, sous Agis fils d'Euristhène, réduisit les Ilotes en esclavage. Lycurgue ne brisa pas leurs fers. Il semble néanmoins qu'il eût été plus avantageux à la république de les avoir pour citoyens, que pour ennemis. Les autres guerres sont

Guerres des Spartiates dans le cours de cette période.

postérieures à ce législateur, et il y en a quatre.

Dans la première, les Spartiates, s'étant flatés, sur la foi d'un oracle équivoque, de mesurer au cordeau le territoire des Tégéens, allèrent au combat avec une provision de cordes, qui servirent à garrotter les prisonniers qu'on fit sur eux. Ils terminèrent, par la ruine entière d'Ithome, la seconde qui fut contre les Messéniens, et qui dura vingt ans. Elle se passa sous Théopompe. Une troisième se fit sous le même roi, au sujet d'un champ sur lequel les Argiens et les Lacédémoniens formoient également des prétentions. Les deux armées étant en présence, convinrent, pour épargner le sang, de vider leur querelle, en n'exposant de part et d'autre que trois cents champions; et le choix ayant été fait, elles se retirèrent. Le combat entre ces deux troupes fut si violent, qu'il ne resta qu'un seul Lacédémonien et deux Argiens, qui, se croyant vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos. Mais le Lacédémonien, s'étant saisi des dépouilles des ennemis, resta sur le champ de bataille, et par cette raison, prétendit

aussi avoir eu la victoire. Il fallut donc en venir à une action générale: elle fut à l'avantage des Lacédémoniens.

La dernière guerre, dont il me reste à parler, commença la dernière année de cette période, et dura quatorze ans. Elle fut encore contre les Messéniens. C'est dans cette occasion que l'oracle de Delphes, consulté par les Spartiates, leur ayant ordonné de prendre un Athénien pour chef, Athènes leur offrit le poëte Tyrthée, ne voulant pas leur donner un bon général, et n'osant pas non plus désobéir à l'oracle. Ce poëte, plus utile qu'on n'avoit cru, rendit le courage aux Lacédémoniens; et les Messéniens, chassés de toutes leurs places, allèrent s'établir en Sicile, où ils donnèrent à la ville de Zancles le nom de Messène, aujourd'hui Messine.

Athènes dans le cours de cette période.

Dans cette période, Athènes n'offre qu'une suite de factions et de dissentions. L'archontat perpétuel et héréditaire pendant 331 ans, devint électif, et sa durée fut réduite à dix. Cependant on se fit une loi de continuer de prendre les archontes dans la famille de Médon: la mémoire de Co-

drus vivoit encore, et faisoit aimer sa postérité. Enfin, il y avoit quatre cents et quelques années que les Médontides gouvernoient, lorsque les Athéniens, toujours plus jaloux de leur liberté, partagèrent entre neuf archontes, la puissance qu'ils avoient jusqu'alors confiée à un seul, et bornèrent cette magistrature à une seule année d'exercice.

CHAPITRE XV.

Observations sur la cinquième période.

La démocratie n'a pas dans les petits états les mêmes inconvéniens que dans les grands.

DANS le cours de cette période, la guerre la plus considérable est celle que les Spartiates ont faite aux Messéniens. D'ailleurs les républiques, occupées à se former, et à se donner des secours contre les tyrans, ont rarement fait des entreprises les unes sur les autres. Pendant cette paix, la Grèce se peuploit, et prenoit des forces.

Il est vrai que les villes étoient troublées par des dissentions continuelles. Sans lois, gouvernées par des usages, elles ne pouvoient prendre une forme assurée, et les révolutions se succédoient, comme les factions qui ne cessoient de se reproduire.

Mais quelque vicieuse que soit la démocratie, elle n'a pas dans de petites républiques, les mêmes inconvéniens que dans de grands états. Elle y produit des dissentions, plutôt que des guerres civiles; et

c'est par des brigues, plutôt que par les armes, qu'on usurpe de l'autorité. Comme le parti qui succombe, est bientôt sans ressource, le parti supérieur, s'il a pris les armes, les quitte bientôt. Il ne lui faut qu'un combat, il ne lui faut que se montrer pour dissiper ses ennemis. Il a même intérêt à les ménager; et sa vengeance ne tombe que sur les chefs, qui lui échappent facilement par un exil volontaire.

Maître de la république, le tyran n'ignore pas qu'il commande à des citoyens: il sait que, jaloux de leur liberté, ils portent impatiemment le joug; et il voit qu'on peut lui enlever le sceptre avec la même facilité qu'il s'en est saisi. Il lui importe, par conséquent, de faire aimer son administration, et il met tout son art à persuader aux citoyens qu'ils sont libres encore, et qu'ils se gouvernent eux-mêmes. Il paroît donc que, dans le cours de cette période, les peuples de la Grèce n'ont pas été exposés à de grandes vexations.

La Grèce, qui se peuple, envoie en colonie le superflu de ses habitans.

Aussi remarque-t-on que la population des villes s'accrut au point, que leur territoire ne pouvoit plus suffire au nombre de

habitans. Si, dans une pareille conjoncture, elles avoient entrepris de reculer leurs frontières, les peuples auroient encore reflué les uns sur les autres; et on auroit vu une révolution semblable à celle qu'avoit produite le retour des Héraclides.

Mais, toutes également puissantes, ou à-peu-près, chacune étoit trop foible pour une pareille entreprise. Le sol même opposoit des obstacles aux conquêtes : les montagnes étoient des barrières; et si l'on pouvoit les franchir, il étoit difficile de faire au-delà des établissemens solides. Ajoutons à ces raisons que l'idée de conquérir ses voisins ne pouvoit s'offrir à des peuples accoutumés à respecter mutuellement leur liberté.

Il ne restoit donc aux villes de la Grèce d'autre ressource que de former des colonies. Elles y étoient invitées par l'état florissant des peuplades, qui avoient été forcées à s'établir dans l'Asie mineure; et la nécessité de se débarasser du superflu de leurs habitans, leur en faisoit même une loi. Non seulement c'étoit une occasion d'éloigner les esprits inquiets, qui pou-

voient causer des troubles, c'étoit encore un moyen de former des établissemens, qui pouvoient être avantageux.

Les colonies ont pour elle un principal objet de la politique.

Les colonies devinrent donc un des principaux objets de la politique. S'il y avoit de l'inconvénient pour une ville, à se priver d'une partie de ses citoyens, c'étoit un mal nécessaire : il s'agissoit pour elle de ne les pas perdre tout-à-fait, et, par conséquent, de se les tenir attachés par quelques liens.

Dans cette vue, on déterminoit les droits respectifs des métropoles et des colonies. On régloit ce qu'elles se devoient réciproquement les unes aux autres : on en dressoit un acte authentique : et pour rendre ces préliminaires plus solemnels et plus sacrés, on les accompagnoit de sacrifices et d'autres cérémonies religieuses.

La métropole fournissoit à ses colonies les armes et tout ce qui étoit nécessaire à leur établissement. Elle leur donnoit des généraux, des magistrats, des ministres du culte, et elle s'engageoit à leur continuer sa protection. Voilà les titres qui fondoient ses droits.

En conséquence, les colonies étoient ns l'obligation d'aller au secours de leur étropole avec toutes leurs forces, d'ouvrir urs ports à ses flottes, leur territoire à ses mées, et de rompre au besoin toute autre liance.

Sans entrer dans un plus grand détail à sujet, vous prévoyez que les colonies steront attachées à la métropole, tant l'elles seront trop foibles pour ne pas ntir le besoin d'en être protégées. Alors métropole en retirera de grands secours; elle sera d'autant plus puissante, qu'elle ra fondé un plus grand nombre de colonies.

Cet usage, d'abord avantageux aux illes de la Grèce, sera donc tous les urs plus suivi. Elles mettront leur gloire donner naissance à de nouvelles villes: ette fécondité deviendra l'objet de leur mbition: et cet esprit écartera encore loin 'elles toute idée de faire des conquêtes les nes sur les autres.

Cependant, l'utilité qu'elles retirent de urs colonies, ne peut être que passagère. es nouvelles républiques, une fois affer- ies, se feront des intérêts conformes à

Les avantages que la Grèce retiroit de ses colonies, ne pouvoient être que passagers.

leur situation, et oublieront, par co quent, leur métropole. La reconnoiss ne passera donc pas d'une générati l'autre : les dernières générations juge que les premières les ont acquittées elles n'imagineront pas qu'il soit de devoir de se sacrifier, lorsqu'elles retireront aucun avantage.

Il n'y a qu'un intérêt commun, puisse unir plusieurs républiques : et, avoir cet intérêt, il faut qu'elles aien mêmes ennemis. En effet, nous ver que les colonies politiques, qui se établies en Sicile et en Italie, prend peu de part aux guerres que les P feront aux Grecs. Les colonies, au contr de l'Asie mineure, armeront pour la G contre la Perse ; et cependant ce sont peuples que la révolution des Héracli chassés de leur première patrie, et par conséquent, n'ont contracté d'eng ment avec aucune métropole.

Sur la fin de cette période on prévoit que la Grèce va cultiver les beaux-arts.

A la population de la Grèce, et nouveaux établissemens qu'elle fait cette période, vous pouvez juger, seigneur, que les républiques ont

amment pourvu aux besoins les plus né-
ssaires ; et que, par conséquent, nous ne
ommes pas loin des temps, où les Grecs,
faisant des besoins superflus, doivent
ultiver les beaux-arts. Quelques années
vant la législation de Lycurgue, c'est-à-dire,
84 ans avant J. C., Iphitus, descendant
'Hercule, avoit renouvelé à Olympie ces
ux célèbres, où tout concouroit à répandre
émulation et l'amour de la gloire. Com-
ent donc les talens ne prendroient-ils
as l'essor parmi des peuples, qui aiment
s nouveautés, et sur-tout, aiment à ap-
laudir ? Dès-lors, l'Asie mineure avoit
éjà de grands poëtes : Hésiode et Homère
ivoient dans le siècle qui a précédé celui
e Lycurgue : la Grèce, depuis ce législa-
eur, commençoit à les connoître : et avec
uel empressement ne devoit-elle pas re-
hercher des poëmes aussi intéressans pour
lle que ceux d'Homère ? Quand on rap-
roche toutes ces circonstances, on voit
u'elle se prépare elle-même à produire
es poëtes. C'est en effet sur la fin de cette
ériode qu'elle commence à cultiver la
oésie avec quelques succès.

CHAPITRE XVI.

Des lois de Dracon et de la législation de Solon.

Inutilité des lois de Dracon.

EN limitant à plusieurs reprises la puissance des archontes, les Athéniens, sans assurer leur liberté, n'avoient fait que donner des preuves de leur inquiétude. On eût dit que ces magistrats étoient seuls à redouter. Cependant leur foiblesse enhardissoit les factions; et la république, qui craignoit de confier l'autorité, obéissoit aux différens partis qui se l'arrachoient tour-à-tour.

624 avant J. C.

Las des dissentions, les Athéniens demandèrent enfin des lois à Dracon : mais ce citoyen ne répondit pas à l'opinion qu'ils en avoient conçue. En effet, il ne paroît pas avoir rien changé à la forme du gouvernement. Il humilia l'aréopage : il créa un nouveau tribunal, qui ne subsista pas long-temps : il punit de mort les fautes les

plus légères, comme les plus grands forfaits : en un mot, il fit des lois, qui, n'ayant de remarquable que leur cruauté, devinrent tout-à-fait inutiles ; le non-usage les abrogea.

Désordres qui continuent, 600 ans avant J. C.

Les désordres étant toujours les mêmes, Cilon, allié de Théagène, tyran de Mégare, forma le projet d'usurper la tyrannie et se rendit maître de la citadelle. Il échoua à la vérité. Assiégé par les Athéniens, il fut forcé à prendre la fuite ; et ceux qui ne purent pas s'échapper avec lui, cherchèrent un asyle dans le temple de Minerve.

Mégaclès, alors archonte, leur promit la vie, s'ils se livroient à lui ; et, cependant, lorsqu'il les eut en son pouvoir, il les fit massacrer. Les Athéniens eurent horreur de cette trahison, et regardèrent la famille de cet archonte comme une race impie et maudite. Elle est connue sous le nom d'Alcméonide, qu'elle a pris d'Alcméon, fils de Mégaclès. Nous aurons bientôt occasion d'en parler.

L'entreprise de Cilon ouvrit les yeux : mais il étoit difficile d'accorder les factions

sur la forme qu'on donneroit au gouvernement. Les habitans des montagnes se déclaroient pour la démocratie; ceux de la plaine, pour l'oligarchie; ceux de la côte, pour un gouvernement mixte; et les pauvres, vexés pour des dettes qu'ils ne pouvoient acquitter, demandoient un nouveau partage des terres. C'est dans ces circonstances que Solon fut choisi pour donner des lois à sa patrie. Il balança quelque temps à se charger de cette commission; mais, élu archonte d'un consentement unanime, et revêtu de toute l'autorité nécessaire, il entreprit la réforme
594. du gouvernement.

Réforme faite par Solon.

Après avoir cassé toutes les lois de Dracon, excepté celles qui concernoient les meurtriers, il donna un édit par lequel il déclara quittes tous les débiteurs. Cette première démarche rendit la liberté à plusieurs citoyens qui, dans l'impuissance de s'acquitter, avoient été forcés à se réduire en esclavage.

Il réserva les charges, les dignités et les magistratures pour les citoyens riches, qu'il distribua en trois classes. Il mit dans

la première ceux dont le revenu annuel montoit à cinq cents mesures. Ceux qui en avoient trois cents, et qui pouvoient entretenir un cheval en temps de guerre, composoient la seconde. La troisième se forma de ceux qui n'en avoient que deux cents. Enfin, dans une quatrième furent compris les citoyens moins riches, les artisans qui vivoient de leur travail, les journaliers, tous les mercénaires en un mot.

Ceux de cette dernière classe furent dont exclus de toutes les charges. Pour les dédommager, Solon leur accorda le droit de suffrage dans les assemblées publiques, où se décidoient toutes les affaires; telles que la paix, la guerre, les alliances, le culte, les lois, les finances, l'élection des magistrats. Ces assemblées étoient même un tribunal suprême, auquel on pouvoit appeler, et qui cassoit ou confirmoit les sentences rendues par les autres tribunaux.

Vous voyez que le dédommagement, accordé aux citoyens pauvres, étoit trop fort. Étant en plus grand nombre, ils devoient avoir la plus grande influence dans

droit de délibérer, et que celui de décider soit réservé aux fous. On pourroit encore dire qu'un conseil de quatre cents personnes n'est pas un conseil de sages : il est trop nombreux. Quelque bien composé qu'on le suppose, il lui est très-difficile d'user du droit de délibérer : on peut même assurer qu'il en usera mal.

Pour mettre encore un frein à l'inquiétude du peuple, Solon rétablit l'aréopage. Il lui rendit tout son lustre : il le fit dépositaire des lois, et il lui donna l'inspection sur toute la police. Cependant, malgré ces précautions, le peuple restoit le maître du gouvernement ; et Anacharsis avoit raison de dire encore à Solon : *vos lois sont des toiles d'araignées, où les foibles seront pris, et que les forts briseront.* Aussi ce législateur convenoit-il qu'elles n'étoient pas les meilleures possibles, mais les meilleures que les Athéniens fussent capables de recevoir.

Législation de Solon considérée par opposition à celle de Lycurgue.

La démocratie, comme nous l'avons remarqué, n'a pas pour les petits états les mêmes inconvéniens que pour les grands.

Ce qu'il importoit le plus aux Athéniens, c'étoit d'avoir de bonnes lois, des lois qui se fissent respecter, même d'un tyran, s'il arrivoit jamais qu'un citoyen usurpât la tyrannie. Or, c'est en quoi Solon a rendu le plus grand service à sa patrie. Comme mon dessein n'est pas d'entrer à ce sujet dans un grand détail, je ne considérerai sa législation que par opposition à celle de Lycurgue; et nous tâcherons de prévoir les effets différens, qui doivent naître de l'une et de l'autre.

Les exercices militaires étoient, comme nous l'avons dit, l'unique occupation des Spartiates: toute autre leur avoit été interdite. Il ne leur étoit permis de s'appliquer, ni à l'agriculture, ni aux arts méchaniques, ni au commerce: d'ailleurs, ils ne pouvoient avoir aucune affaire domestique, puisque tous les biens étoient en commun; ils n'avoient pas même les soins du ménage.

Ils étoient donc fort désœuvrés. Il est vrai que l'oisiveté a peu d'inconvéniens pour un peuple qui ne connoît pas le luxe: cependant il falloit y pourvoir. C'est pour-

quoi Lycurgue régla jusqu'aux actions les plus indifférentes de la vie privée. La règle fut la même pour tous les citoyens : elle les assujettit tous également ; jusques-là que dans les salles communes, où l'on se rassembloit par désœuvrement, les sujets de la conversation étoient déterminés par la loi.

Accoutumés dès l'enfance à la même règle et la même discipline, les Lacédémoniens seront donc austères, constans dans leurs résolutions, excellens soldats. Toujours conduits par le même esprit, ils auront plus de tenue, et par conséquent des succès plus assurés.

Méprisant les arts, ils mépriseront les peuples qui les cultivent ; et, pour peu qu'ils aient sur eux quelque avantage, ils seront fiers et impérieux avec eux, comme avec leurs Ilotes.

N'étant que soldats, ils ne connoîtront que la force : l'utilité de la république sera leur unique loi. Ils seront donc perfides et cruels. Tel sera leur caractère : l'histoire ne le confirme que trop.

Les inconvéniens de l'oisiveté auroient

été grands dans une république telle qu'
thènes : car les citoyens pauvres, qui n'a
roient subsisté d'aucun travail, n'auroie
trouvé de ressources que dans les troubl
Aussi Solon voulut que tous fussent ég
lement occupés. Le fils, par la loi, étc
dispensé de nourrir un père qui ne lui avc
fait apprendre aucun métier. L'aréopa
avoit été préposé pour prendre connoissan
des moyens dont chaque citoyen subsisto
Cette loi étoit d'autant plus sage, que
terrain aride de l'Attique faisoit une n
cessité de tourner l'industrie, des habita
aux arts et au commerce.

Il falloit donc s'occuper à Athène
mais chacun avoit le choix de ses occ
pations. Ainsi la liberté, le besoin, la l
tout favorisoit les arts. Ils fleuriront
conséquent, et on peut prévoir que
Athéniens excelleront dans tous les gen

Aussi jaloux de leur liberté que les S
tiates, ils ne seront pas moins courage
et ils auront des mœurs plus douces, p
qu'ils s'occuperont des arts utiles et a
bles. Plus justes appréciateurs des ta
ils les estimeront davantage. Ils en s

énéreux, et dès qu'ils seront plus
ux, ils seront aussi plus humains,
enfaisans, plus équitables : ils auront
mot toutes les vertus sociales.

s, parce que la forme de leur gou-
ıent entretiendra leur inquiétude, ils
légers, inconstans, amateurs du
lleux, capricieux, frivoles, empor-
, parce qu'ils ne cesseront pas d'être
ns et généreux, ils seront quelque-
ɔnteux de leurs emportemens. Vous
ɹu'avec ce caractère, ils finiront par
ous les vices du luxe.

t assez vous faire connoître la légis-
de Lycurgue et celle de Solon, que
ıs montrer d'avance les effets qui
ıt de l'une et de l'autre. Vos lectu-
lonseigneur, achèveront de vous ins-
à cet égard, et je dois me borner
observations générales.

derniers siècles que nous avons par- Fins que se sont proposées ces deux legislateurs.
s, seroient peu dignes d'attention,
'avoient pas produit ces deux légis-
s : mais ils les ont produits, et il
que Lycurgue et Solon suffisent
intervalle. Le premier

a donné dans les Spartiates, un mod
subsistant des talens militaires et des ve
tus guerrières : le second a développé da
les Athéniens le germe de toutes les ve
tus sociales et des talens de toute espè
Il est l'époque où la Grèce a commencé
produire de grands hommes en tous genr

Parce que les mœurs assurent seules
durée d'un gouvernement, tous deux o
donné leurs soins à l'éducation des citoyen
quoique avec des vues différentes. A Spart
les enfans, élevés par l'état, ne prenoie
que les habitudes utiles à la patrie. I
république veilloit sur leurs exercices, s
leurs actions, sur leurs discours. Ri
n'étoit indifférent : tout étoit réglé par
loi ; et les citoyens s'accoutumoient d
l'enfance à la même façon de pense
comme à la même façon d'agir.

Une parfaite égalité pouvoit seule mai
tenir une discipline aussi sévère. Il fall
par conséquent que tous les biens fusse
en commun : il falloit ôter aux citoye
tout moyen de s'enrichir ; bannir les art
le commerce, l'or, l'argent. Il falloit, e
un mot, pour fermer Sparte à la corru

ion, la fermer aux richesses. C'est donc a monnoie de fer, qui a donné toute la consistance au gouvernement des Spartiates; et la pauvreté pouvoit seule conserver les mœurs de cette république : ce moyen étoit infaillible, comme il étoit le seul.

Solon ne pouvoit donc pas assurer à son gouvernement la même durée, et il ne se le promettoit pas. Dans une république, où tous les citoyens n'étoient pas pauvres, ce sont les pauvres qui auroient été dangereux. Il falloit que l'éducation fît à tous un besoin de s'occuper, et ce fut-là le principal objet du législateur. Mais il lui suffisoit aussi qu'on s'occupât : car en gênant la liberté, il eût étouffé l'industrie, et dégoûté de toute occupation. Il étoit donc nécessaire que tous les arts fussent estimés; que la considération qui leur étoit attachée, fît un besoin d'avoir des talens; et qu'elle fît même encore un besoin de cultiver les talens dans les autres. Or, voilà l'eprit qui distinguera les Athéniens : parmi eux les grands hommes se feront un honneur de former des élèves.

On a dit que Lycurgue a donné aux

Spartiates des mœurs conformes à ses
et que Solon a donné aux Athéniens
lois conformes à leurs mœurs. L'entre
du premier demandoit plus de cour
et celle du second demandoit plus d
Peut-être la différence de leur carac
a-t-elle eu beaucoup de part à la différ
des plans qu'ils se sont faits. Lycu
étoit dur et austère, Solon étoit dou
même voluptueux.

Quoi qu'il en soit, tous deux ont ré
Lycurgue a voulu faire des soldats, et
a fait : Solon a voulu réunir tous les ta
aux vertus militaires, et il a fait des h
mes dans tous les genres.

L'événement, favorable à l'un
l'autre, est peut-être le seul moyen d
juger : car nous sommes bien éloigné
pouvoir raisonner sur toutes les circ
tances où ils se sont trouvés. Lacédén
conservera plus long-temps ses mœurs
lois. Mais Athènes survivra à sa lib
Toute la Grèce sera assujettie, et
Athéniens auront sur leurs vainque
l'empire que donne la supériorité
talens.

ces talens auroient été perdus, si
oit fait à Athènes ce que Lycurgue
it à Sparte. Mais le pouvoit-il ?
été sage de le tenter ? Pour en
nnoissons-nous assez le siècle où il
Admirons le courage de Lycurgue,
sons la mémoire de Solon.

CHAPITRE XVII.

Depuis la législation de Solon ju qu'au commencement de la guer avec les Perses.

Pourquoi les Grecs ne pourront jamais s'agrandir par des conquêtes.

LE gouvernement de Lacédémone étc établi sur de solides fondemens, lorsqı chaque ville de la Grèce, troublée ; dedans par ses propres dissentions, étc trop foible pour former des entreprises ; dehors. Toutes auroient même succoml sous la puissance des Spartiates, si (peuple eût eu l'ambition des conquêtes, (un gouvernement favorable à son agrar dissement. Il semble en effet qu'il n'avo qu'à entretenir ces dissentions, pour éte dre insensiblement sa domination sur tou les Grecs.

Cette politique, trop adroite pour d soldats, étoit trop contraire à l'esprit d leur législation. Ils laissèrent donc au autres peuples le temps de s'affermir : i leur en fournirent même les moyens; et i

leur donnèrent de si grandes preuves de leur justice et de leur modération, que les villes eurent plus d'une fois recours à eux, pour terminer les différends qui s'élevoient entre elles. Mais ils n'ont pas long-temps mérité cet éloge.

Cette modération, qu'ils avoient d'abord montrée, les avoit empêchés de former des projets d'agrandissement. Ils la perdirent, et ils ne s'agrandirent pas davantage. Il suffit d'observer leur conduite avec les Messéniens, pour prévoir qu'ils ne feront jamais de grandes conquêtes.

Les Messéniens, chassés d'Ithome, l'unique place qu'ils avoient conservée, s'étoient retirés chez les peuples voisins, et Ithome avoit été rasée. Invités cependant par les Spartiates, et comptant sur les conditions dont on étoit convenu, ils revinrent dans leurs villes; et ils furent en effet traités avec douceur, tant qu'on crut devoir les ménager. Mais insensiblement le joug s'appesantit. Les Lacédémoniens, infidelles à leurs engagemens, parurent méditer la ruine entière de ce peuple; et ils employèrent à cet effet les injustices et

les vexations les plus criantes. Enfin avoit trente-neuf ans que les Messér gémissoient dans cette servitude, lorsq reprirent les armes, et la fortune leu tout-à-fait contraire : le vainqueur, de plus fier et plus inhumain, ne leur l pour ressource que l'esclavage ou la fu

Les Spartiates ne mettoient donc de différence entre conquérir et réduir servitude. Or, cette façon de penser d'abord l'inconvénient de rendre les quêtes d'autant plus difficiles, que tou peuples de la Grèce étoient également ja de leur liberté. En second lieu elle rendoit inutiles, ou même contrair l'accroissement de la puissance de Spa parce qu'une république s'affoiblit, qu'elle augmente le nombre de ses e ves, sans augmenter celui de ses citoy Les Lacédémoniens sentoient eux-m qu'ils n'en étoient pas plus puissans, avoir des esclaves ; et c'est leur foib qui a été le principe de leur inhum envers les Ilotes : ils les massacroient, la crainte qu'ils ne devinssent redouta par leur nombre. Ces précautions per

et cruelles annonçoient aux autres peuples le sort qui les attendoit, et les invitoient à périr plutôt qu'à se soumettre.

Si les Spartiates eussent été dans l'usage d'accorder les droits de citoyen aux peuples vaincus, les forces de la république se seroient accrues avec les victoires, et chaque conquête eût pu conduire à une autre. Mais, jaloux de ces droits, ils ne les vouloient pas communiquer, et ce préjugé leur ôtoit le pouvoir de s'agrandir.

Ce préjugé n'étoit pas particulier aux Spartiates. Commun à toutes les villes de la Grèce, il étoit cher, sur-tout aux Athéniens. Athènes sera donc toujours foible, ainsi que Sparte; et les conquêtes seront impossibles aux Grecs, dans les temps mêmes qu'il sera impossible de les vaincre.

Lors de Cécrops, il n'y avoit que vingt mille habitans dans l'Attique; et de deux dénombremens, qui ont été faits depuis Solon, l'un sous Périclès, l'autre sous Démétrius de Phalère, le plus fort porte le nombre des citoyens à vingt et un mille. Il est donc prouvé qu'il étoit à-peu-près le même dans tous les temps.

Lycurgue trouva neuf mille citoy dans Sparte, et trente mille dans la Laco Par conséquent, si nous jugeons de L démone par Athènes, cette républi n'aura jamais eu qu'environ quarante n citoyens. Voilà cependant les deux grai puissances de la Grèce.

Semence de jalousie entre les républiques de la Grèce.

Telle étoit donc la situation des peu de cette contrée : aucun n'étoit assez p sant pour commander, et aucun n'é assez foible pour recevoir la loi. Cepend parce que toutes les villes commençoie s'affermir au dedans, elles commenço chacune à regarder autour d'elles ; et lors sans doute, elles auroient eu l'ambi de reculer leurs frontières, si elles avoient eu les moyens. Ce fut donc p qu'elles sentirent leur impuissance, qu' n'entreprirent pas de faire des conqu les unes sur les autres : mais elles n'en pas été plus tranquilles, parce que les foibles avantages, que quelques-unes r portoient, suffisoient pour semer la jalo parmi elles.

Ainsi, toujours jalouses les unes des tres, elles le seront sur-tout de l'ascen

qu'Athènes et Sparte prendront tour-à-tour. Elles feront des ligues pour tenir ces deux puissances en équilibre ; et, parce que la balance penchera alternativement, elles seront dans la nécessité de faire continuellement de nouvelles combinaisons de leurs forces. Cependant elles ne seront pas assez éclairées pour se décider sur le choix des alliances, chacune d'après leurs vrais intérêts. La jalousie leur fera faire de fausses démarches : les vues particulières des hommes qui les conduiront, leur en feront faire de plus fausses encore : le système politique de la Grèce sera sujet à des révolutions continuelles ; et, après bien des guerres, que l'inquiétude, plutôt que l'ambition, aura suscitées, il ne restera aux peuples qu'un épuisement général et une haine qui les divisera de plus en plus. C'est alors qu'affoiblis, et incapables de se réunir contre un ennemi commun, ils finiront par être la proie d'une puissance étrangère.

C'est vers les temps de Solon, que commence cette jalousie, qui est le présage de la ruine des Grecs. Les effets en seront suspendus pendant la guerre contre la

Perse : aussitôt après, elle éclatera d'autant plus qu'ils auront eu de plus grands succès. Elle croîtra de jour en jour parmi les dissentions qu'elle fera naître, et elle sera la principale cause des révolutions.

Il y avoit déja long-temps que les Spartiates donnoient de la jalousie aux peuples du Péloponèse, lorsque les Athéniens ne faisoient encore ombrage à aucun de leurs voisins. C'est qu'Athènes, toujours troublée, n'avoit jamais été dans une situation à former de grandes entreprises. Depuis même que Solon lui avoit donné des lois, elle n'en étoit pas plus redoutable: car ce législateur n'avoit pas, comme Lycurgue, tari la source des dissentions: En laissant l'autorité entre les mains du peuple, il avoit proprement livré la république aux ambitieux, et il vit lui-même un citoyen usurper la tyrannie, environ trente ans après qu'il eut réformé le gouvernement.

Circonstances où Pisistrate aspire à la tyrannie.

Nous avons remarqué plus haut que les habitans de la montagne, ceux de la côte et ceux de la plaine formoient trois partis, qui se déclaroient chacun pour un gouver-

nement différent, et que les pauvres demandoient un nouveau partage des terres. Or tous ces partis étoient mécontens des lois de Solon, les uns, parce qu'il n'avoit rien fait pour eux, les autres, parce qu'il n'avoit pas assez fait. Ils continuoient donc de remuer; le premier, à qui les pauvres s'étoient joints, ayant pour chef Pisistrate; le second, Mégaclès, de la famille des Alcméonides; et le troisième, Lycurgue.

Pisistrate étoit puissant par la faveur du peuple, qui le regardoit comme le partisan zélé de la liberté et même de l'égalité. Mégaclès l'étoit par ses richesses. Quant à Lycurgue, il pouvoit être de quelque secours à l'un ou à l'autre : mais, tout seul, il n'étoit redoutable à aucun des deux.

Il usurpe le trône.

Solon voyoit le danger où étoit la république. Il pénétroit les vues de Pisistrate, qui s'attachoit les pauvres par sa bienfaisance, et qui gagnoit jusqu'à ses ennemis par sa générosité. Cependant le peuple, séduit, se livroit sans défiance, et le parti de Pisistrate se fortifioit tous les jours. Cet homme, aussi adroit qu'ambitieux, s'assura donc de l'affection du plus grand

nombre des citoyens. Alors s'étant
lui-même une blessure, il se fit porter
la place : il accusa ses ennemis d'a
attenté à ses jours : il demanda des gar
pour sa sûreté : il en obtint cinquan
bientôt il en augmenta le nombre,
ne dissimulant plus, il s'empara de
citadelle.

Tout céda : les chefs des deux aut
partis s'exilèrent. Solon seul résistoit,
prochant au tyran sa perfidie, et
Athéniens leur imprudence et leur lâch
Mais Pisistrate se défendoit par le resp
qu'il montroit pour les lois : il les observ
il les faisoit observer ; et plus le législat
s'élevoit contre lui, plus il affectoit de
donner des marques d'estime et de c
559 ans avant J. C. fiance. Solon mourut l'année suivante.

Cette même année, Pisistrate, contra
de céder aux deux autres factions qui
sont réunies, se retire. Rappelé presc
aussitôt par Mégaclès, qui lui donne
fille en mariage, il recouvre l'autor
Quelques mois après, un différend, s
venu au sujet de ce mariage même, la
enlève, et il reste onze ans en exil. Enfi

revient, il fait bannir les Alcméonides, et il n'éprouve plus de revers. La douceur de son gouvernement parut même faire oublier aux Athéniens la haine qu'ils avoient pour les rois, et en mourant il transmit sa puissance à ses fils Hippias et Hipparque. 528 ans avant J. C.

On ne sait si ces deux princes régnèrent conjointement, ou si l'un des deux régna seul. On sait seulement qu'ils s'appliquèrent, encore plus que Pisistrate, à rendre le joug de la tyrannie moins sensible. Ils protégèrent les lettres, qui commençoient à fleurir; et cette protection sans doute ne contribua pas peu à donner de leur gouvernement l'idée la plus avantageuse. Les éloges, vrais ou flatteurs des gens de lettres, font souvent la réputation des souverains. Le peuple, qui goûte leurs écrits, juge d'après eux; et plus il s'occupe des ouvrages qui l'amusent, moins il fait attention à la manière dont on le gouverne. Ce fut donc vraisemblablement autant par politique que par goût, que les fils de Pisistrate protégèrent les lettres. Le peuple les en louoit : il ne voyoit pas que cette protection lui forgeoit des chaînes. Gouvernement d'Hippias et d'Hipparque.

Conjuration, qui coûte la vie à Hipparque.

Il y avoit treize ans qu'ils régnoient; lors qu'Harmodius et Aristogiton formèrent une conspiration, pour se venger d'un affront qu'Hipparque avoit fait à la sœur d'Harmodius. Hipparque périt par leurs mains le jour des Panathénées : mais il périt seul. Ayant eux-mêmes été arrêtés, ils perdirent la vie; et Hippias, de ce jour, livré à tous les soupçons, devint cruel, sanguinaire, et se rendit odieux.

Les Lacédémoniens chassent Hippias.

Cependant les Alcméonides, qui ne cherchoient que l'occasion de revenir dans leur patrie, s'étoient fait charger par les Amphictyons de la construction du nouveau temple de Delphes. Ils s'en acquittèrent avec une générosité où la politique eut plus de part que la religion; et bientôt la Pythie ne rendit plus que les oracles qu'ils lui dictoient. Les Lacédémoniens, à qui elle ne cessa de répéter qu'ils ne réussiroient point dans leurs entreprises, s'ils ne commençoient par délivrer Athènes de la tyrannie, déclarèrent la guerre aux Pisistratides, et Hippias, forcé de s'exiler, se retira à Lampsaque.

Athènes, libre, éleva dans la place

ublique des statues à Harmodius et à ristogiton : honneur qui n'avoit point ncore été accordé, mais très-propre à animer l'amour de la liberté et la haine les tyrans.

Les troubles cependant recommencent. Nouveaux troubles. Clisthène, de la famille des Alcméonides, aspire à la tyrannie, et la faveur du peuple paroît la lui assurer, lorsqu'Isagoras, son concurrent, demande des secours aux Spartiates. Cléomène, leur roi, arrive à Athènes. Il force Clisthène à se retirer : il fait bannir sept cents familles, qui lui étoient attachées : il tente d'abolir le sénat : il veut confier le gouvernement aux seuls partisans d'Isagoras. Alors le peuple se soulève, chasse les Lacédémoniens, rappelle les exilés ; et Clisthène, effrayé du danger qu'il a couru, abandonne ses premiers projets, et rétablit la démocratie. C'est lui qui distribua le peuple d'Athènes en dix tribus.

Fiers de leur liberté, les Lacédémoniens se croyoient, en quelque sorte, seuls nés pour être libres, et ne pardonnoient pas aux Athéniens de vouloir l'être. Honteux Les Lacédémoniens projettent inutilement le rétablissement d'Hippias.

d'ailleurs d'avoir eu la simplicité de p
les armes sur la foi d'un oracle, d
avoit reconnu l'imposture, ils se
choient d'avoir chassé les Pisistratic
projetèrent donc de les rétablir.

Trop foibles par eux-mêmes poı
cuter cette entreprise, ils la propos
leurs alliés. Mais tous s'y refusèr
l'exemple des Corinthiens, qui
gnèrent combien elle leur étoit odieu

Corinthe, alors libre, avoit été
domination des tyrans. Florissante
commerce, elle l'étoit sans rivale:
n'avoit donc d'autre intérêt que de con
cet avantage qu'aucune ville ne lui
toit. D'ailleurs plus faite, parce qu'ell
commerçante, pour connoître le pri
liberté, elle vouloit être libre; (
vouloit aussi que chaque peuple l
parce qu'elle n'aspiroit point à domi
lui importoit même qu'Athènes pût to
balancer la puissance de Sparte.
pourquoi, dans cette occasion, on
encore en elle l'esprit de ce siècle, où
les villes conspiroient ensemble cont
tyrans.

Hippias, ne pouvant donc compter sur s secours d'aucun peuple de la Grèce, nta d'engager Artapherne, gouverneur e Sardes, à travailler à son rétablisse- nent, et le fit entrer dans ses vues. Sur ces ntrefaites, les Ioniens s'étant révoltés, es Athéniens se joignirent à eux, méprisant les menaces d'Artapherne, et consultant leur passion plutôt que leurs forces. C'est alors que la Grèce se vit menacée des armes du roi de Perse.

Hippias demande des secours aux Perses.

504 ans avant J. C.

CHAPITRE XVIII.

Des révolutions de l'Asie avant la guerre que les Perses ont faite aux Grecs.

Fin du premier empire des Assyriens.

LE premier empire des Assyriens finit sous Sardanapale, lorsqu'Arbace, gouverneur des Mèdes, et Bélésis, gouverneur de Babylone, se soulevèrent contre ce prince efféminé. Des débris de cet empire se formèrent trois monarchies, celle de Ninive, ou le second empire des Assyriens, celle de Babylone et celle des Mèdes.

770.

747 ans avant J. C.

Monarchie de Babylone.

A Bélésis succéda Nabonassar, dont l'avénement au trône est le commencement d'une ère astronomique, appelée de son nom, *ère de Nabonassar*. D'ailleurs l'histoire des rois de Babylone est tout-à-fait inconnue.

Monarchie de Ninive, au second empire des Assyriens.

Nous ne connoîtrions pas mieux celle des rois de Ninive, sans les ravages qu'ils ont faits dans la Palestine. Vous avez vu dans

écriture sainte les conquêtes de Théglath-halasar, que l'impie Achaz, roi de Juda, voit appelé à son secours ; celles de son ls Salmanasar, qui emmena Osée et les ix tribus en captivité ; celles de Senna-hérib, fils de Salmanasar, dont l'armée it exterminée au siége de Jérusalem, qui it assassiné par ses deux fils aînés, et ont la couronne passa à son troisième, ssaradon. Sous ce dernier règne, le yaume de Babylone fut réuni à celui de inive.

Il paroît que la monarchie des Mèdes a ommencé plus tard que les deux autres. 'avénement de Déjocès, son premier roi, st de la même année que celui d'Assaradon.

Monarchie des Mèdes.

710 ans avant J. C.

Arbace ne régna pas, ou régna peu ; et es Mèdes, sans aucune forme de gouver-ement, apprirent, par leur expérience, ombien les peuples ont besoin d'une auto-ité capable de réprimer les violences et les injustices. Les funestes effets de la licence devoient donc tôt ou tard rétablir la monar-hie, que la crainte de la servitude avoit roscrite.

Temps d'anarchie parmi les Mèdes.

Il n'est pas possible de terminer toujours

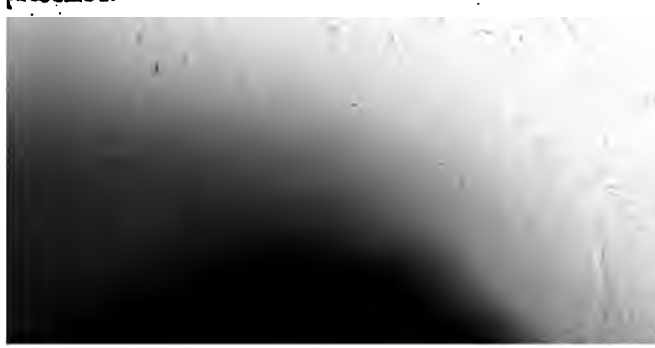
les différends par les armes. Le droit du plus fort, quoiqu'on soit porté à le reconnoître, n'assure rien. Il se détruit par les abus qui en naissent ; et il expose à des révolutions continuelles, non seulement les foibles, mais encore les plus puissans. C'est pourquoi dans les temps mêmes où la licence paroît bannir toutes les lois, les hommes, forcés par les circonstances, s'en font comme à leur insu, et adoptent tacitement des usages qui leur en tiennent lieu.

Cependant de pareilles lois sont équivoques et variables ; et, quand elles seroient claires, elles seroient sans force, parce qu'elles ne sont pas protégées par une puissance capable de les faire respecter. Alors au défaut de cette puissance, on est souvent forcé à prendre des arbitres, et à se soumettre à leurs décisions. Voilà où en étoient les Mèdes, lorsque Déjocès devint l'arbitre de la contrée où il vivoit. Il y rétablit l'ordre par sa sagesse ; et bientôt on vint à lui de toutes parts, comme au juge le plus éclairé et le plus équitable.

Déjocès est élu roi.

Il s'étoit rendu nécessaire à tous les peuples de la Médie, lorsque, sous prétexte

vaquer à ses affaires, il se refusa à celles
autres. Aussitôt l'anarchie renouvela
anciens désordres ou en produisit de
grands encore. Déjocès, qui l'avoit
u, avoit jugé qu'on seroit dans la
ssité d'élire un roi; et il s'étoit flatté
le choix tomberoit sur lui. Il ne se
npa pas. Personne n'avoit plus de droits
royauté, puisque personne n'étoit plus
ible de maintenir l'ordre et la paix:
s ses titres auroient été plus beaux
ore, s'il les eût fait valoir sans artifice.
usqu'alors les Mèdes avoient vécu dis- Gouvernement de Déjocès.
és dans une multitude de villages. Dé-
s, qui voulut en rassembler une partie,
t Ecbatane. Il leur fit sentir le besoin
e réunir: il leur donna des lois: il les
outuma à la discipline: il adoucit leurs
urs. Il s'appliqua sur-tout à leur inspirer
rainte et le respect, se rendant invisible,
e montrant que par l'éclat qui environ-
t le trône, et gouvernant du fond de
palais. Ceux qui avoient le privilége de
procher, ne pouvoient, dit-on, ni le
arder en face, ni rire, ni cracher en
présence.



On prétend que la férocité des Mèdes rendoit ces précautions nécessaires. Mais, quelque féroces qu'ils fussent, ils avoient senti la nécessité de se soumettre à un roi; ils n'avoient choisi Déjocès, que parce qu'ils avoient la plus haute idée de ses lumières et de sa justice, et ils l'avoient choisi librement. Il me semble donc que, pour diminuer la férocité de ce peuple, ce prince n'avoit qu'à se montrer : un libre accès auprès de Déjocès, encore particulier, avoit commencé cet ouvrage : un libre accès auprès de Déjocès, devenu roi, l'auroit achevé. Aux précautions qu'il prend, on pourroit donc conjecturer qu'il a usurpé le trône. Hérodote, de qui nous tenons l'histoire de cette révolution, peut n'en avoir pas connu les circonstances, ou s'être plu à les embellir. Car, Monseigneur, on a écrit des romans, avant d'écrire l'histoire.

Du fond de son palais, Déjocès, dit Hérodote, instruit de tout ce qui se passoit, faisoit rendre une exacte justice dans toute l'étendue de ses états. Comment donc ce monarque, qui ne voyoit rien par lui-même, pouvoit-il toujours trouver, che-

un peuple ignorant et féroce, des hommes assez éclairés pour bien voir, et assez justes pour lui rendre un compte fidelle de ce qu'ils voyoient ? Il est bien étrange qu'on se ferme les yeux, au moment qu'on se charge de conduire les autres.

Les fautes sont contagieuses, sur-tout pour les souverains ; c'est ce que l'histoire ne prouve que trop. L'exemple de Déjocès, qui s'enferme dans son palais, sera suivi par les monarques d'Orient. Prisonniers sur le trône, ils seront environnés de gardes, qu'ils croiront avoir armés contre le peuple, et qu'ils auront armés contre eux-mêmes. La royauté sera respectée comme une puissance invisible. Mais on ne prendra aucun intérêt à la personne des souverains. Ils seront égorgés, et le peuple verra avec indifférence les révolutions, qui ne passeront pas l'enceinte du palais.

Déjocès régna cinquante-trois ans. Ce long règne, qui ne fut troublé par aucune guerre, affermit son autorité, et il la laissa à son fils Phraorte, qu'on croit l'Arphaxad de l'écriture.

Phraorte assujettit les Perses, conquit

Règne de Phraorte.

une partie de la haute Asie, et i
contre le roi d'Assyrie, Saosdu
Nabucodonosor I, fils d'Assara
prince, l'ayant vaincu et fait prisor
fit périr à coups de javelot.

Nabucodonosor, après sa victc
songea qu'à se venger des peuples
avoient refusé leur secours contre le
et ce fut alors qu'Holopherne porte
vante dans le royaume d'Israël,
Béthulie, et périt par le courage de
L'armée des Assyriens fut enti
défaite.

Règne de Cyaxare, pendant lequel les Scythes font une irruption en Asie.

Le règne de Phraorte avoit été c
deux ans : celui de Cyaxare, son
de quarante. Ce prince, s'étant réte
dant que les Assyriens s'occup
d'autres guerres, tourna ses arme
eux, les défit, et assiégea Ninive.
entrefaites, les Scythes, sortis des
des palus Méotides, sous la con
Madiès, leur roi ou leur chef, f
irruption dans la Médie, pendant
Cimmériens, qu'ils avoient chass
rope, dévastent l'Asie mineure. C
forcé à lever le siége de devant

qui l'avoient secouru : il contracta des alliances avec les Grecs, et il leur ouvrit l'Égypte, jusqu'alors fermée aux étrangers.

Assuré sur le trône, il fit la guerre à Nabucodonosor I, au sujet de la Palestine, qui séparoit les deux royaumes. Le siége de la ville d'Azoth, le plus long dont il soit parlé, l'arrêtoit depuis vingt-neuf ans, lorsque les Scythes, qui menacèrent ses états, ne lui permirent pas de poursuivre ses conquêtes. Il se crut trop heureux de les pouvoir éloigner à force de présens, et ces barbares s'établirent dans la haute Asie, où ils régnèrent vingt-huit ans. Leurs ravages et leurs conquêtes nous font voir quelle étoit la foiblesse des anciennes monarchies. Psammétichus mourut après un règne de cinquante-quatre ans.

Pendant que les Scythes régnoient en Asie, Sarac, qui avoit succédé à Nabucodonosor I, perdit, par sa lâcheté, le royaume de Babylone, que Nabopolassar, un de ses généraux, lui enleva. C'étoit une occasion favorable pour assiéger Ninive une seconde fois. Cyaxare la saisit : Nabopolassar se joignit à lui : Ninive fut rasée:

ces deux rois partagèrent la moitié
ils venoient de conquérir.
Quelque temps après, les Scythes sur
bérent enfin dans une contrée des
s ; et ceux qui purent échapper,
réfugiés dans les états d'Alyate.
ydie, Cyaxare déclara la guerre

Remarques de l'Asie mineure.

aut qu'on peut remonter, on
les peuples de l'Asie mineure
même langue que ceux de
aient donc la même ori-
aient encore de commun
d'avoir été sans aucune
ement. On en voit la
dont Gordius

en mémoire de cet événement, il consac
sa charrette à ce dieu. Le nœud, qui att
choit le joug au timon, est le fame
nœud gordien, qui, selon l'oracle, pr
mettoit l'empire de l'Asie à celui qui
pourroit délier.

1418 ans avant J. C. Midas, fils de Gordius, lui succéda.
commença à policer les Phrygiens, enco
ignorans et barbares ; et il régla le cul
public conformément aux cérémonies re
gieuses, qu'il avoit lui-même appris
d'Orphée. On a remarqué que les régl
mens, qu'il fit à ce sujet, contribuèrent
l'affermissement de son autorité.

Vers ce temps, c'est-à-dire, aux enviro
de la sortie d'Égypte, commencèrent vr
semblablement dans l'Asie mineure u
multitude de petits royaumes, dont il
reste aucun souvenir. Mais les Phrygie
les Lydiens et les Troyens sont des peup
fort connus, et la monarchie des derni
paroît avoir été assez considérable.

Dans le temps de la guerre de Troye,
environ, Argon, arrière-petit fils d'Alc
dont Hercule étoit père, régna sur l
Lydiens. Ses descendans, dont on n'a p

la suite, conservèrent cette couronne pendant plus de cinq cents ans. Gygès l'usurpa, après avoir ôté la vie à Candaule, le dernier des Héraclides, et la transmit à ses enfans. Alyate étoit son arrière-petit fils. 718 ans avant J. C.

La guerre, que Cyaxare fit à ce prince, duroit depuis six ans, lorsqu'une éclipse de soleil, prédite par Thalès de Milet, effraya les deux armées, et fit faire la paix. Alyate chassa les Cimmériens. Il se rendit maître de Smyrne; et il fit pendant onze ans la guerre aux Milésiens, uniquement pour leur enlever leurs moissons, ne leur faisant d'ailleurs aucun autre dommage: vraisemblablement il les vouloit punir de quelque injure qu'il en avoit reçue.

Conquêtes de Nabucodonosor II.

Vers ce temps commencent les conquêtes de Nabucodonosor II, fils de Nabopolassar. Inquiet de l'agrandissement des Babyloniens, Néchao avoit armé contre eux, et leur avoit enlevé la Palestine et la Syrie, après avoir défait Josias, roi de Juda, qui lui refusoit un passage par la Judée. Nabucodonosor recouvra ces provinces, et en conquit de nouvelles. Vous savez, Monseigneur, la captivité des Juifs, la prise

de Jérusalem, celle de Tyr après un siége de treize ans, et les dévastations que ce conquérant fit dans l'Égypte. Il laissa le gouvernement de ce royaume à Amasis, qui s'étoit soulevé contre Apriès ou Aphrée, petit fils de Néchao.

Nabucodonosor mourut après un règne de quarante-trois ans, laissant une monarchie plus vaste que puissante, et qui fut la conquête des Perses, lorsque Cyrus, leur roi, se fut joint à Astyages, fils et successeur de Cyaxare.

Cyrus. Son histoire est peu connue.

Les commencemens de Cyrus et de l'empire des Perses sont très-obscurs. Nous savons que Cyrus, ayant vaincu les Babyloniens, marcha contre leur allié, Crésus, fils et successeur d'Alyate; qu'il le défit à Thymbrée, prit Sardes, capitale de Lydie, soumit l'Asie mineure, subjugua la Syrie et l'Arabie, et se rendit maître de Babylone. D'ailleurs, nous savons mal les circonstances de tous ces événemens : c'est pourquoi je me bornerai à faire quelques observations sur la manière dont se faisoient alors les conquêtes.

Politique des conquérans dans ces siècles.

Nous avons vu, Monseigneur, un temps

où les conquérans ne prenoient les armes que pour dévaster des provinces, qu'ils ne se proposoient pas de conserver, et ils revenoient couverts de gloire, lorsque chargés des dépouilles des nations vaincues, ils traînoient après eux un grand nombre de captifs. Par cette conduite, ils firent plus qu'ils n'avoient projeté : ils reculèrent leurs frontières, moins parce qu'ils avoient eu l'ambition de dominer sur les peuples voisins, que parce que ces peuples, continuellement épouvantés, s'empressèrent à leur donner toutes sortes de marques de soumission. C'est ainsi vraisemblablement que se forma la première monarchie des Assyriens.

Les dévastations ayant subjugué les provinces, il étoit naturel que ces conquérans féroces imaginassent que les dévastations étoient encore le meilleur moyen de les conserver. Ils voyoient qu'un peuple épuisé ne pourroit briser ses fers, qu'il n'oseroit le tenter, et que, par conséquent, son épuisement assuroit sa servitude. Ils bornèrent donc toute la politique à ruiner les pays qu'ils vouloient retenir sous leur

même facilité qu'elles s'élèvent. L'empire appartenoit alors aux peuples qui étoient plus endurcis à la fatigue. C'est par cette raison que les Perses l'obtinrent, et j'ai peine à croire que Cyrus fût un grand général.

En effet, Monseigneur, l'art militaire peut se perfectionner dans des républiques, telles qu'Athènes et Lacédémone, parce qu'elles font la guerre avec de petites armées, et que l'amour de la liberté attache une grande considération au métier des armes. Voilà les seules causes qui peuvent concourir aux progrès de cet art. Il n'en pouvoit donc pas faire dans des monarchies telles que celles des Assyriens ou des Babyloniens, et j'ajoute qu'il ne pouvoit pas en avoir fait davantage parmi les Perses, puisqu'avant Cyrus, ce peuple ne s'étoit fait aucun nom par les armes, et qu'il avoit même été conquis par les Mèdes. Il est vrai que ce conquérant est représenté, dans la Cyropédie, comme un grand général : mais c'est une des raisons qui me fait croire que Xénophon n'a voulu faire qu'un roman. En effet, il n'est pas vrai

emblable qu'un grand capitaine se soit ormé, tout seul et tout-à-coup, parmi des euples aussi peu expérimentés que les erses : cela est d'autant moins vraisem-lable, que ce conquérant n'avoit pas besoin le talens supérieurs, pour vaincre des nnemis tout-à-fait ignorans dans l'art ilitaire; et, ce qui ne l'est pas encore, 'est l'humanité et la générosité que montre, près la victoire, le Cyrus de la Cyropédie. Il contient ses soldats, il empêche le sac des villes: il respecte la valeur dans l'ennemi qui se défend; et il semble occupé à épargner le sang des vaincus.

Voilà un caractère bien différent de celui des monarques de l'Asie. Mais, ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que le héros de Xénophon joint les lumières aux vertus. Grand homme d'état, il connoît l'art de manier les esprits : affable et d'un accès facile, il sait descendre jusqu'au dernier de ses sujets, sans s'abaisser: il sait récompenser avec un seul mot: il sait faire un refus, sans déplaire: il a des amis, et il vit familièrement avec eux, sans en être moins respecté. En un mot, il ne se croit sur le trône que pour

même facilité qu'elles s'élèvent. L'em
appartenoit alors aux peuples qui éto
plus endurcis à la fatigue. C'est par c
raison que les Perses l'obtinrent, et
peine à croire que Cyrus fut un gr
général.

En effet, Monseigneur, l'art milit
peut se perfectionner dans des républiq
telles qu'Athènes et Lacédémone, pa
qu'elles font la guerre avec de pet
armées, et que l'amour de la liberté atta
une grande considération au métier
armes. Voilà les seules causes qui peuv
concourir aux progrès de cet art. Il n
pouvoit donc pas faire dans des mon
chies telles que celles des Assyriens
des Babyloniens, et j'ajoute qu'il ne pou
pas en avoir fait davantage parmi
Perses, puisqu'avant Cyrus, ce peuple
s'étoit fait aucun nom par les armes,
qu'il avoit même été conquis par les Mè
Il est vrai que ce conquérant est représer
dans la Cyropédie, comme un gr
général : mais c'est une des raisons qui
fait croire que Xénophon n'a voulu fa
qu'un roman. En effet, il n'est pas v

ommes, qu'il envoye contre les Ammo-iens, périssent sans qu'on sache comment. l pille les temples de Thèbes et les brûle. Arrivé à Memphis, lorsqu'on célébroit la ête du dieu Apis, il blesse cet animal avec on poignard : il fait fustiger les prêtres, et rdonne de tuer tous ceux qui célébroient ette fête. Il fait assassiner son frère Smer-lis, parce qu'il le voit en songe sur le trône; t, parce que Méroé, qui étoit tout à la fois a femme et sa sœur, ne peut refuser ses armes à ce prince, il lui donne un coup de ied, dont cette princesse, alors enceinte, meurt. Pour montrer qu'il a la main sûre ans le vin, il bande son arc contre le fils le Prexaspe; et, déclarant qu'il en veut au œur, il le lui perce. Prexaspe cependant oit de ses courtisans celui auquel il mon-oit le plus de confiance. Le lendemain, il t mourir, sans raison, douze Perses. Enfin n'y avoit presque pas de jour qu'il ne crifiât des victimes à sa fureur.

Il retournoit à Suse, sa capitale, lors- Le mage Smer-dis.
u'arrivé en Syrie, il apprit que Smerdis voit été élu roi. Ce Smerdis étoit un mage, ère de Parisithe, à qui Cambyse avoit

confié le gouvernement pour le temps de son absence, et qui étoit mage lui-même. Cambyse ne put pas punir l'usurpateur. Il mourut en Syrie, d'une blessure qu'il se fit avec son poignard, lorsqu'il montoit à cheval. Il a regné sept ans et quelques mois.

Le faux Smerdis est égorgé.

Cyrus avoit cru devoir donner sa confiance aux eunuques, qui, étant généralement méprisés, n'avoient d'autre intérêt que de s'attacher à un prince qui faisoit leur fortune, et qui leur donnoit de la considération. De pareils ministres étoient bien plus nécessaires au faux Smerdis, qui n'osoit pas se montrer en public, et il n'en eut pas d'autres. Déjà suspect, il le devint encore par cette préférence et par ses précautions à se cacher à ceux qui l'auroient reconnu. Ces soupçons parurent se confirmer, lorsqu'on crut voir, dans sa conduite, de l'affectation à s'attacher les peuples par des graces. Otanes enfin, s'étant assuré de l'imposture, forma une conspiration avec Darius et cinq autres seigneurs Persans, et les deux mages furent égorgés.

Commencement

Selon Hérodote, ces conjurés tinrent

conseil sur la forme qu'ils donneroient au gouvernement, et ils ne se déterminèrent qu'après avoir pesé les avantages et les inconvéniens de la démocratie, de l'aristocratie et de la monarchie. Mais il n'est pas vraisemblable que des Perses aient délibéré sur un pareil sujet : les Grecs ne le croyoient pas, comme le remarque Hérodote lui-même ; et je soupçonne cet historien d'avoir saisi cette occasion, pour dire ce qu'il pensoit sur chaque espèce de gouvernement. du règne de Darius, fils d'Hystaspe.

Les seigneurs Persans convinrent de se trouver le lendemain dans un lieu marqué, au lever du soleil, et de reconnoître pour roi celui dont le cheval henniroit le premier : ils croyoient que le soleil, le dieu des Perses, déclareroit, par-là, sur qui le choix devoit tomber. A peine ils y arrivèrent, que le cheval de Darius se hâta de hennir, parce qu'il avoit passé dans ce lieu une partie de la nuit avec une cavale. C'est une précaution que l'écuyer de Darius avoit prise, pour assurer la couronne à son maître.

Ce prince étoit fils d'Hystaspe, gouverneur de Perse. Sous prétexte qu'il ne pouvoit veiller à la défense de l'état, s'il

confié le gouvernement pour le temp
son absence, et qui étoit mage lui-m
Cambyse ne put pas punir l'usurpateu
mourut en Syrie, d'une blessure qu'il
avec son poignard, lorsqu'il monte
cheval. Il a regné sept ans et quelques n

Le faux Smerdis est égorgé.

Cyrus avoit cru devoir donner sa
fiance aux eunuques, qui, étant génér
ment méprisés, n'avoient d'autre int
que de s'attacher à un prince qui fa
leur fortune, et qui leur donnoit d
considération. De pareils ministres éto
bien plus nécessaires au faux Smerdis,
n'osoit pas se montrer en public, e
n'en eut pas d'autres. Déjà suspect, i
devint encore par cette préférence et
ses précautions à se cacher à ceux
l'auroient reconnu. Ces soupçons paru
se confirmer, lorsqu'on crut voir, dan
conduite, de l'affectation à s'attacher
peuples par des graces. Otanes en
s'étant assuré de l'imposture, forma
conspiration avec Darius et cinq au
seigneurs Persans, et les deux mages fu
égorgés.

Conjurés.

Selon Hérodote, ces conjurés tin

ıe paroissant respirer que la vengeance.

Darius abattit les murs de Babylone, et it mourir trois mille habitans. Alors tout on empire étant soumis et tranquille, il :rut que sa gloire demandoit de lui qu'il ït la guerre à ses voisins, et il projeta de aire une irruption en Scythie, parce ju'autrefois les Scythes en avoient fait une n Asie.

Expédition en Scythie.

Les Scythes étoient des peuples pasteurs, ui, sans demeure fixe, erroient dans de astes pays incultes. Il étoit donc impossible le les subjuguer. Ils n'avoient qu'à fuir pour aincre; et leur ennemi, dénué de tout, érissoit sans combat. Par conséquent, utant il pouvoit être avantageux aux cythes de faire des irruptions chez les erses, autant il l'étoit peu aux Perses d'en ıire chez les Scythes.

A la tête d'une armée de sept cent ıille hommes, Darius part de Suse. Il asse le Bosphore de Thrace sur un pont e bateaux. Il est suivi d'une flotte de six ents vaisseaux, que lui ont fournis les euples des côtes de l'Asie mineure et de l'Hellespont. Il arrive sur les bords de

l'Ister, aujourd'hui le Danube
fleuve, et laisse aux Ioniens
pont, leur permettant de se
n'est pas de retour dans deux

Ce terme étoit expiré, e
paroissoit point encore. Pour c
ennemi qu'il n'avoit pu joind
engagé trop avant; et il n'avo
dans le temps qu'il avoit pro
dant les Ioniens étoient solli
Scythes à rompre le pont et à
ils pouvoient, sans manquer à
gemens, saisir cette occasion
joug des Perses. C'étoit l'avis
sur-tout de Miltiade, athénien
de la Chersonèse de Thrac
Hystiée, tyran de Milet, l

(1) Lorsque Pisistrate éto
Miltiade, fils de Cypsèle,
qui habitoient la Cherso
duire une colonie chez
niens, qui le voulure
peuple pour le gouv
Stésagoras, fils de
tiade, dont il est
Stésagoras, mort

l'Ister, aujourd'hui le Danube : il passe ce fleuve, et laisse aux Ioniens la garde du pont, leur permettant de se retirer, s'il n'est pas de retour dans deux mois.

Ce terme étoit expiré, et Darius ne paroissoit point encore. Pour combattre un ennemi qu'il n'avoit pu joindre, il s'étoit engagé trop avant; et il n'avoit pu revenir dans le temps qu'il avoit projeté. Cependant les Ioniens étoient sollicités par les Scythes à rompre le pont et à se retirer; et ils pouvoient, sans manquer à leurs engagemens, saisir cette occasion de secouer le joug des Perses. C'étoit l'avis des chefs, et sur-tout de Miltiade, athénien, alors tyran de la Chersonèse de Thrace (1). Mais Hystiée, tyran de Milet, leur ayant re-

(1) Lorsque Pisistrate étoit tyran d'Athènes, Miltiade, fils de Cypsèle, invité par les Dolonces, qui habitoient la Chersonèse de Thrace, à conduire une colonie chez eux, y alla avec les Athéniens, qui le voulurent suivre, et fut choisi par ce peuple pour le gouverner. Il laissa ce royaume à Stésagoras, fils de Cimon, son frère de mère. Miltiade, dont il est ici question, étoit le neveu de Stésagoras, mort sans enfans.

présenté qu'ils n'étoient maîtres, chacun dans leurs villes, que sous la protection des Perses, ils comprirent que leur fortune étoit liée à celle de Darius, et ils résolurent de l'attendre. Ce fut le salut de ce monarque, dont la conduite est un exemple des entreprises imprudentes des conquérans de l'Asie.

Darius laissa Mégabyse dans la Thrace, pour en achever la conquête, et vint à Sardes, où il passa près d'une année. Alors, empressé de témoigner sa reconnoissance au tyran de Milet, il s'engagea à lui accorder tout ce qu'il demanderoit; et, en conséquence, il lui permit de bâtir une ville sur la rivière de Strimon en Thrace: ne considérant pas que, par la situation de cette place, Hystiée pouvoit devenir assez puissant, pour protéger les peuples de cette contrée, et les soustraire aux Perses. Mégabyse lui ayant fait des représentations à ce sujet, il rappela Hystiée sous divers prétextes, et l'emmena à Suse, où il le retint.

Ayant ensuite médité une expédition dans les Indes, il équipa sur l'Indus une

Autre expédition dans les Indes.

flotte, dont il donna le commandement à Scylax, grec de Carie; le chargeant d'observer les bords de ce fleuve dans tout son cours, de passer dans l'Océan, et de venir en Égypte par la mer rouge. Scylax exécuta parfaitement ces ordres, et aborda en Égypte trente mois après son départ. Sous Néchao, des Phéniciens avoient fait une navigation encore plus étonnante : car, après s'être embarqués sur la mer rouge, ils avoient fait le tour de l'Afrique, et ils étoient revenus dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar.

Il semble que Darius, instruit par les revers qu'il avoit eus en Scythie, avoit songé à prendre ses mesures avant de s'engager dans une nouvelle guerre : aussi fit-il la conquête des Indes. L'histoire n'a pas conservé les circonstances de cette expédition.

Occasion de la guerre que Darius médite contre les Grecs.

Pendant cette guerre, une dissention, élevée à Naxe, île de la mer Égée, aujourd'hui l'Archipel, fit bannir plusieurs citoyens qui vinrent à Milet implorer le secours d'Aristagoras, gendre d'Hystiée, et gouverneur de cette ville. Aristagoras

aussitôt forma le projet de conquérir Naxe, les autres Cyclades, l'île d'Eubée, et, par ce moyen, de préparer aux Perses la conquête de la Grèce. Artapherne, satrape de Sardes, ayant approuvé ce projet, le fit goûter à Darius, son frère. On fit donc tous les préparatifs pour cette entreprise, et on en donna la conduite au gouverneur de Milet. Elle paroissoit devoir réussir, lorsque les généraux Persans, honteux de marcher sous les ordres d'un Ionien, la firent échouer, et rejetèrent la faute sur Aristagoras, qu'ils perdirent dans l'esprit d'Artapherne.

C'est dans cette conjoncture qu'Aristagoras médita de soulever les Ioniens. Il y fut même sollicité par Hystiée, qui, comptant sur la confiance de Darius, se flattoit d'être chargé de réduire lui-même les rebelles.

Pour déterminer les Ioniens à la révolte, Aristagoras leur rendit la liberté, abdiquant lui-même la tyrannie à Milet, engageant les tyrans des autres îles à remettre, à son exemple, l'autorité entre les mains du peuple, et chassant ceux qui

s'y refusoient. C'est de la sorte qu'il forma une ligue, dans laquelle entrèrent les Grecs des îles, ceux qui habitoient en Europe sur l'Hellespont, et les Athéniens, irrités contre Artapherne, qui vouloit rétablir Hippias. Ceux-ci fournirent vingt vaisseaux ; Érétrie, ville d'Eubée, en donna cinq. Mais Cléomène, roi de Sparte, se refusa aux propositions d'Aristagoras. Les Lacédémoniens furent plus prudens sous ce roi, qu'ils ne l'avoient été, lorsqu'ils députèrent à Cyrus, pour lui dire qu'ils ne souffriroient pas qu'on fît aucun dommage aux Grecs de l'Asie mineure.

504 ans avant J. C. La première année de cette guerre, les confédérés firent voile pour Éphèse. Ils y débarquèrent, et marchèrent à Sardes, qu'ils réduisirent en cendres. Mais, lorsqu'ils voulurent regagner leurs vaisseaux, ils furent attaqués par les Perses, et ils perdirent beaucoup de monde. Depuis cet échec les Athéniens refusèrent leurs secours aux Ioniens. Bientôt après, la ligue s'affoiblit encore davantage par le peu de concert des confédérés. Car les tyrans chassés par Aristagoras, semèrent la divi-

sion parmi eux ; et les Ioniens, ayant dans cette circonstance livré un combat naval, se virent abandonnés de leurs alliés, au moment même de l'action. Les Perses, 498.
vainqueurs, prirent Milet, ruinèrent cette ville, et en transportèrent les habitans à Suse, d'où Darius les envoya sur les bords de la mer rouge. Alors tout se soumit, les îles, comme le continent ; et la flotte des Phéniciens, ayant fait voile vers l'Hellespont, fit une descente en Europe, où elle brûla les villes des peuples qui étoient entrés dans la révolte.

Miltiade, qui avoit prévu l'orage, s'étoit retiré à Athènes. Aristagoras périt dans une action : Artapherne fit mourir Hystiée, dont la trame fut découverte : et Darius songeoit à se venger des Athéniens et des Érétriens. Cette guerre a duré six ans.

des nations vaincues. Confondus avec elles, il ne leur restoit que le nom du peuple conquérant; et les armées Perses étoient en effet des armées de Mèdes, d'Assyriens, de Babyloniens, d'Égyptiens, etc. Ce n'étoient plus ces soldats, qui, ivres des succès d'un chef victorieux, étoient portés à tout oser, et qui combattoient pour se partager les dépouilles des monarchies les plus opulentes. C'étoient des ames mercenaires et corrompues, qu'aucune espèce de gloire, aucun appas de butin n'encourageoit.

Athènes étoit libre. On armoit pour lui donner des fers : on armoit dans le moment qu'elle venoit de secouer le joug des Pisistratides, et où, par conséquent, elle sentoit plus que jamais le prix de la liberté. Les Grecs n'étoient pas aussi foibles qu'ils le paroissoient.

A ce motif, le plus puissant qui puisse armer des citoyens, ajoutons qu'Athènes étoit alors dans toute sa force. Le luxe n'avoit pas encore énervé les mœurs; les Athéniens étoient durs à la fatigue, comme ils étoient intrépides à la vue du danger. Tous étoient soldats : ils pouvoient même

au besoin armer, jusqu'à leurs esclaves, d
compter sur eux ; parce que les esclave
dans cette république étoient traités ave
humanité, et que la loi les protégeoi
contre un maître, qui se seroit montr
injuste à leur égard.

Les Lacédémoniens avoient le mêm
amour de la liberté, le même courage, l
même intrépidité. Plus endurcis encore qu
les Athéniens, ils n'étoient que soldats. I
n'avoient pour police qu'une disciplin
toute militaire ; et cette discipline, qu
Lycurgue avoit établie, s'étoit perfectionné
depuis ce législateur.

L'art militaire s'étoit perfectionné chez eux.

Il est vrai que jusqu'alors les Athénien
et les Spartiates n'avoient point eu de succè
brillans : mais les guerres, qu'ils avoien
faites, étoient plus instructives que toute
celles des Assyriens, des Babyloniens, de
Mèdes et des Perses. Il est naturel qu
dans de petites républiques tous les citoyen
s'appliquent à perfectionner l'art militaire
ils y sont portés par l'amour de la liberté
et par la considération attachée à la défens
de la patrie. Ils le perfectionneront par
conséquent, et d'autant plus que, faisant l

uerre avec de petites armées, il leur sera lus facile d'imaginer les moyens d'en gler les mouvemens. Ils feront des obser- tions sur la discipline, sur les campe- ens, sur les marches, sur le choix des mes, sur les ordres de bataille, sur les uations les plus avantageuses pour livrer combat. Ils s'éclaireront par leurs fautes: s'éclaireront par la conduite des enne- s; et les découvertes, qu'une république a faites, seront bientôt communes à tes les autres.

Mais, dans des monarchies, telles que lles de l'Asie, le souverain, qui ne fait guerre que pour lui, qui la conduit seul, -même, ou qui la conduit par ses cour- ans, se contentera de la faire comme on toujours faite. Il levera de grandes mées: il tombera avec tout le poids de forces: il comptera sur le nombre: il connoîtra pas d'autre règle; et, dans mpossibilité de remarquer ses fautes, il s'instruira pas même par ses revers.

Il ne s'étoit pas perfectionné en Asie.

Vous voyez, Monseigneur, que les Perses avoient que l'avantage du nombre: et cet antage, lorsqu'il est seul, n'est rien. Il

est vrai que les Grecs de l'Asie mineure avoient été subjugués : mais ce n'est pas une raison de craindre pour les Grecs de la Grèce proprement dite.

Pourquoi les Grecs de l'Asie mineure ont été conquis par les Perses.

Amollis par le luxe que les richesses avoient introduit, les Ioniens et les Éoliens étoient arrivés à leur décadence. Crésus les avoit déjà rendus tributaires : et, quoiqu'avant ce roi, ils fussent indépendans, ils n'en étoient pas plus propres à défendre leur pays. Hérodote remarque que, si les Cimmériens ne firent pas des conquêtes sur eux, c'est que ces Barbares ne songeoient pas à en faire, étant armés pour piller plutôt que pour prendre des villes; et, lorsqu'il nous apprend qu'Alyate chassa les Cimmériens, il ne dit rien à cette occasion ni des Ioniens, ni des Éoliens. Tout cela prouve que les Grecs de l'Asie mineure n'avoient plus le même amour de la liberté que les Grecs de la Grèce proprement dite, ni par conséquent le même courage.

Après la prise de Sardes par Cyrus, ils députèrent à ce conquérant pour lui offrir de passer sous son empire, aux mêmes conditions qu'ils avoient été sous celui de

sus. Ce prince, offensé de ce qu'excepté Milésiens, ils s'étoient tous jusqu'alors usés aux sollicitations qu'il leur avoit tes, rejeta leur offre, et voulut les conérir. Ils ne lui parurent pas même assez loutables pour faire par lui-même cette iquête : il la laissa à ses généraux.

Cependant ils n'étoient pas à mépriser. avoient un reste de liberté qu'ils vouent défendre, et on les auroit plutôt erminés qu'assujettis. Les Phocéens, égés les premiers, se défendirent avec rage : ils s'expatrièrent pour éviter le g, s'embarquant avec leurs femmes, rs enfans, leurs effets, et n'abandonnant Perses qu'une ville déserte.

On voit donc que, s'il étoit facile à Cyrus conquérir de pareils peuples, il ne lui t pas aussi facile de les réduire tout-à- en servitude. Ils pouvoient se soulever, appesantissoit le joug, et il falloit qu'au de s'arroger sur eux une souveraineté médiate, il se bornât à être le protecteur tyrans que les factions leur donnoient. rs il assuroit sa domination, et préve- t les révoltes. C'est aussi le parti qu'il

paroît avoir pris. Ainsi, comme les tyra
furent maîtres, chacun dans leur vill
parce que les Perses les protégeoient,
villes se trouvèrent sous la dominati
des Perses, parce qu'elles avoient c
tyrans. Lorsqu'Aristagoras voulut les s
lever, son premier soin fut de leur renc
la liberté. Elles eurent des succès : el
se défendirent pendant six ans ; et,
elles succombèrent, ce fut moins par
supériorité de leurs ennemis, que par l
dissentions qui dissipèrent leur ligue m
concertée.

Il n'étoit pas aussi facile aux Perses de conquérir les Grecs de la Grèce proprement dite.

La difficulté que Darius avoit eue à l
réduire, et les ménagemens qu'il avoit
garder avec elles, auroient pu lui fai
comprendre qu'il ne suffisoit pas d'arm
pour conquérir la Grèce. En effet, l
Athéniens et les Spartiates étoient bi
plus difficiles à soumettre que les Grecs c
l'Asie mineure. Sur ceux-ci il pouvc
tomber avec toutes ses forces. Après u
défaite, ses armées n'étoient pas sa
ressources. Elles avoient des retraites ass
rées : elles se recrutoient facilement : et c
peuples, sur qui il pouvoit retomber u

seconde fois, une troisième, qu'il pouvoit même attaquer avant qu'ils l'eussent prévu, auroient enfin succombé sous le nombre, et auroient été subjugués, parce qu'ils auroient été exterminés.

Mais les Athéniens et les Spartiates prévoyoient l'orage qui se préparoit dans l'éloignement. La barrière, qui séparoit la Grèce de l'Asie, ne permettoit à Darius, ni de tomber tout-à-coup sur eux, ni de se retirer facilement après un échec, ni de revenir promptement avec de nouvelles forces. Il s'exposoit à des pertes d'autant plus grandes, que ses armées étoient trop nombreuses, pour n'être pas sans ressources après une défaite : et il semble que, pour échapper au joug, les Grecs n'avoient besoin que d'une seule victoire.

La barrière qui sépare la Grèce de l'Asie, les progrès des Grecs dans l'art militaire et le caractère des Athéniens et des Spartiates, voilà donc les causes qui rendoient la conquête de la Grèce difficile aux Perses, c'est-à-dire, à de grandes armées, composées d'Assyriens, de Mèdes, d'Égyptiens, etc., et conduites par des chefs ignorans.

Cependant Darius, qui jugeoit de puissance par le nombre de ses sold s'exagéroit la foiblesse des Grecs. Il voyoit déjà sous sa domination : il ne par que de les punir ; et, comme dans sa c fiance il ne prévoyoit aucun obstacle ne prenoit aussi aucune mesure pour assu le succès de son entreprise. Il en char Mardonius, son gendre, jeune homme s expérience, qu'il avoit fait satrape provinces maritimes.

CHAPITRE II.

Expédition des armées de Darius et de Xerxès dans la Grèce.

Il paroît que Mardonius voulut d'abord attacher les Grecs de l'Asie, et prévenir tout soulèvement de leur part. Il est au moins vraisemblable, quoiqu'Hérodote n'en dise rien, que ce fut-là le motif qui le détermina à chasser les tyrans, et à rétablir le gouvernement populaire dans toutes les villes grecques. Après avoir pris cette précaution, il passa en Europe, traversa la Thrace, pénétra dans la Macédoine, et la soumit. Mais sa flotte, assaillie par une tempête, lorsqu'elle doubloit le mont Athos, fut dispersée. Il perdit trois cents vaisseaux et plus de vingt mille hommes. Dans le même temps, son armée de terre, qui campoit avec peu de précaution, fut attaquée pendant la nuit par les Briges, peuple de Thrace. Il fut blessé lui-même :

Mauvais succès de l'expédition de Mardonius.

496 ans avant J. C.

il perdit encore beaucoup de monde, et il repassa l'Hellespont.

Hérauts de Darius en Grèce.

Après cette première tentative, qui avoit si mal réussi, Darius envoya des hérauts demander la terre et l'eau à toutes les villes de la Grèce : c'étoit les marques de soumission, que donnoient aux rois de Perse les peuples qui s'avouoient leurs sujets. Athènes et Sparte firent saisir chacune les hérauts qui leur avoient été envoyés ; l'un fut jeté dans un puits, l'autre dans une fosse, et on leur dit de prendre là ce qu'ils demandoient ; violence qu'on ne sauroit excuser.

Dissentions parmi les Grecs.

D'ailleurs toutes les îles et la plupart des villes du continent accordèrent la terre et l'eau. Elles étoient effrayées de la puissance des Perses, et c'étoit la seule chose qu'on pût raisonnablement leur reprocher. Les Athéniens cependant, parce qu'ils étoient ennemis des Éginètes, les accusèrent de vouloir trahir la Grèce ; et ils engagèrent les Lacédémoniens à se saisir de ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de cette prétendue trahison. Les Éginètes les ayant refusés à Cléomène, sous prétexte qu'il n'é-

toit pas venu avec son collègue Démarate, ce roi, qui sut que Démarate leur avoit lui-même suggéré ce prétexte, l'accusa de n'être pas du sang des Héraclides : la prêtresse de Delphes, qu'il suborna, confirma cette accusation ; et Démarate, chassé du trône, se retira auprès de Darius. Alors Léotychidas, qui lui succéda, passa en Égine avec Cléomène : ces deux rois saisirent dix des principaux citoyens de cette île, et les livrèrent aux Athéniens. A ces dissentions on pouvoit craindre pour les Grecs le sort des Ioniens. En effet, le plus difficile pour eux ne sera pas de vaincre les Perses : ce sera d'agir de concert pour la liberté commune.

Datis et Artapherne commandent les troupes de Darius.

Darius rappela Mardonius et donna le commandement de ses troupes à Datis, Mède, et à Artapherne, fils de celui que nous avons vu satrape de Sardes. Ces deux généraux mirent à la voile avec six cents vaisseaux. Ils avoient ordre de réduire en cendres Érétrie et Athènes, d'en faire prisonniers tous les habitans, et de les envoyer à Suse.

Ces deux généraux soumettent les îles.

La flotte des Perses tomba d'abord sur

l'île de Naxe. Elle brûla la ville et emmena en captivité tous les habitans, qui ne fuirent pas dans les montagnes. Elle parcourut ensuite les autres îles; et, après s'en être assurée, elle aborda en Eubée.

Ils prennent Érétrie.

Les Athéniens y avoient envoyé quatre mille hommes, qui se retirèrent presque aussitôt. Eschines, un des premiers d'Érétrie, les engagea lui-même à ne pas rester. En effet leur secours eût été inutile. Les divisions des Érétriens, et les traîtres qui étoient parmi eux, ne laissoient aucune espérance. Dans cette position, Érétrie ne résista pas long-temps. Les Perses s'en rendirent maîtres après un siége de sept jours : ils la brûlèrent, et ils envoyèrent les habitans à Darius, qui les établit dans un village à huit ou dix lieues de Suse.

La ruine d'Érétrie paroissoit le présage de la ruine d'Athènes; et les Perses, persuadés qu'ils trouveroient dans cette ville les mêmes divisions et la même foiblesse, descendirent avec confiance dans l'Attique. Leur armée étoit de cent mille hommes de pied et de dix mille chevaux. Datis la commandoit, et Hippias la conduisoit

dans les plaines de Marathon, petite ville située sur le bord de la mer.

Les Athéniens armèrent jusqu'à leurs esclaves; et, secourus de mille Platéens, ils formèrent un corps de dix mille hommes. Quant aux Spartiates, ils ne marchèrent pas encore; parce qu'une superstition, qui leur étoit particulière, ne leur permettoit de se mettre en campagne qu'après la pleine lune.

L'armée des Athéniens avoit dix chefs, qui avoient une égale autorité, et qui commandoient alternativement, chacun un jour. On partageoit le commandement, parce qu'on craignoit de le confier à un seul; et, parce que les tribus vouloient chacune nommer un général, elles en nommoient dix. A la rigueur, il y en avoit même onze: car le commandement de l'aîle droite appartenoit au troisième archonte, qu'on nommoit Polémarque, et qui avoit voix délibérative dans le conseil de guerre.

Le plus grand nombre des chefs jugeoit qu'il falloit se renfermer dans la ville et attendre l'ennemi. Miltiade, au contraire, vouloit qu'on tînt la campagne, et qu'on en

eux aîles, pour retomber sur le corps ataille. Tout lui réussit. Les Perses en déroute : ils fuient vers la mer : les niens les poursuivent : ils leur prennent vaisseaux : ils mettent le feu à plusieurs es. Cynégire, frère d'Eschyle, en saisit 'une main, on la lui coupe : il le saisit autre, on la lui coupe encore : il s'y he avec les dents. Aristide et Thémis- se distinguèrent dans cette action. ias y fut tué. Les Barbares perdirent hommes, et les Grecs 192. Les tiates, qui arrivèrent le lendemain, nt dans les champs de Marathon la e dont les Athéniens venoient de se rir.

tte journée dissipa la terreur que doit le nom des Perses : on vit puissance comme un spectre, qui ît aussitôt qu'on cesse de le crain- s Grecs connurent leurs forces : ils t ce que peut la conduite, le cou- mour de la liberté; et cette première fut l'avant-coureur des nouveaux es qui les attendoient. Mais si une ie, comme Athènes, est invincible

Athènes étoit trop foible pour former des entreprises au dehors.

chez elle, vous comprenez aussi, que, lorsqu'après avoir armé ses esclaves, elle ne met que neuf mille hommes sur pied, elle ne doit jamais porter la guerre au dehors, à moins que ce ne soit pour combattre des puissances voisines, aussi foibles qu'elle. C'est une vérité qu'Athènes ne sentira pas.

Récompense de Miltiade.

Vous voyez, Monseigneur, ce que toute la Grèce devoit aux Athéniens, et ce que les Athéniens eux-mêmes devoient à Miltiade. Pour récompenser ce général, la république, dans le tableau qu'elle fit faire de la bataille de Marathon, le représenta à la tête des dix chefs, exhortant les soldats, et leur donnant l'exemple. Ce monument de l'estime publique étoit aux yeux des Grecs la plus grande récompense. C'est que la considération est de tous les motifs celui qui a le plus de pouvoir sur les ames libres. Tant qu'elle sera l'unique prix de la vertu, les Grecs auront le même courage, la même intrépidité, et ils continueront de faire des prodiges. Ils dégénéreront, s'il leur arrive jamais de penser à d'autres récompenses.

Autant les Athéniens aimoient

Il falloit que l'estime publique fût un

guillon bien puissant, puisque, dans l'espérance de l'obtenir, on se portoit aux ıs grandes choses ; et que cependant tte estime même étoit à redouter. En ėt, si les Athéniens aimoient les hommes mérite, jusqu'au fanatisme, ils les ıignoient jusqu'à les bannir. Aucun peu- : n'a été plus fier d'en produire, et :n a plus produit : aucun peuple aussi ne a plus persécutés. S'il s'honore de les ɔir pour citoyens, il craint de les avoir ur maîtres. Il les élève, il les rejette. A ine il leur a confié l'autorité, qu'il la ır arrache. Ce peuple courageux, qui it son foible, ne se connoît point d'armes ntre de pareils ennemis, et il les éloigne. ɔilà les motifs qui introduisirent l'usage bannir les citoyens, à qui les talens et ; vertus donnoient de l'autorité. Ce banssement, qu'on nommoit *ostracisme*, ːst établi sous Clisthène, ou, selon ıelques-uns, sous Thésée même (1).

le mérite, autant ils redoutoient le ban de l'ostracisme.

(1) Il a été en usage dans toutes les villes où ː gouvernement étoit démocratique, soit dans les olonies, soit dans la Grèce. Telles sont Argos,

Ingratitude des Athéniens envers Miltiade.

On n'avoit d'abord vu dans Milti
que le libérateur de la Grèce, et
triomphe avoit écarté tout autre sentim
Mais, après les premiers momens don
à la reconnoissance, on se souvint q
avoit été tyran dans la Chersonèse.
commença donc à le redouter, et
ennemis n'attendirent qu'une occasion p
le perdre. Elle se présenta bientôt.

Chargé de punir les peuples, qui avoi
favorisé les Barbares, il obtint à cet e
soixante et dix vaisseaux. Il subjugua p
sieurs îles; et, parce qu'il échoua devan
principale ville de l'île de Paros, il fut à s
retour accusé de trahison par Xanthipp
et condamné à mort par les citoyens qu
avoit sauvés. Tout ce qu'on put obtenir, f
de commuer la peine en une amende de
talens : amende qu'il ne put payer, et po
laquelle il fut mis en prison. Il y mour

Milet, Mégare, Syracuse. Dans cette dernière,
se nommoit Pétalisme, et on n'étoit banni q
pour cinq ans; à Athènes, on l'étoit pour dix. A
reste, ce bannissement n'avoit rien de flétrissa
Il laissoit à un citoyen tous ses droits, et l'esp
rance d'être rappelé avant le temps fixé par la l

ıe blessure qu'il avoit reçue à Paros. Les
éniens auroient dû au moins s'empresser
ndre les derniers devoirs à un citoyen
ɔcent, auquel ils devoient tout; et,
ınmoins, son fils Cimon n'obtint la
nission de les lui rendre lui-même,
ıprès que ses amis l'eurent mis en état
payer l'amende à laquelle son père
it été condamné.

.a défaite des Perses à Marathon ne fit rriter Darius. Il auroit pu juger qu'il oit pas facile de vaincre les Grecs. Mais yeux de ce monarque, le courage des ıéniens ne parut qu'une insolence, et : victoire, une nouvelle injure à punir. ésolut de marcher en personne contre , et il donna des ordres pour armer t son empire.

Darius fait de nouveaux préparatifs.

Cependant Thémistocle, qui voyoit age se former, songeoit aux moyens de lissiper. Il sentit que le salut de la Grèce ɔendoit d'une marine. Il vit d'ailleurs Athènes, foible sur terre, pouvoit e puissante sur mer; et qu'en tournant ıtes ses forces de ce côté, elle se rendroit

Thémistocle travaille à faire d'Athènes le rempart de la Grèce.

cessaire aux Grecs, redoutable aux

Barbares, et supérieure à Lacédémone jusqu'alors la première puissance de la Grèce. Il s'appliqua donc à lui donner cette supériorité. Dans cette vue il engagea les Athéniens à recommencer la guerre qu'ils avoient déjà faite aux Éginètes, de tous les peuples de la Grèce le plus puissant sur mer. Athènes eut bientôt une *flotte* considérable.

Mort de Darius.

Il y avoit trois ans que Darius se préparoit à faire une nouvelle irruption en Europe, lorsque l'Égypte se révolta; et il mourut l'année suivante, après un règne de trente-six ans. Il laissa plusieurs enfans: entre autres, Artabazane, l'aîné des fils qu'il avoit eus d'une fille de Gobrias, lorsqu'il étoit particulier; et Xerxès, l'aîné de ceux qu'il avoit eus d'une fille de Cyrus, depuis qu'il étoit roi. Tous deux firent valoir leurs prétentions, sans néanmoins prendre les armes; et la couronne resta au dernier. On ne sait, au reste, si cette contestation fut terminée avant ou après la mort de Darius.

485 ans avant J. C.

Xerxès songe à faire la guerre aux Grecs.

Xerxès marcha la seconde année de son règne contre les Égyptiens, qu'il réduisit.

restoit plus qu'à porter ses armes
la Grèce. Tous les préparatifs étoient
il y étoit résolu, et cependant il
prendre l'avis de son conseil. C'étoit
ırd pour consulter : mais c'étoit assez
ur être applaudi, et il vouloit qu'on
ıdît à ses grands desseins.

ıoiqu'on ne sache pas ce qui se dit
e conseil des princes, on sait en
ıl qu'on y flatte d'ordinaire leurs
ans. Il n'est donc pas douteux que
ɔnius, comme Hérodote le dit, ou
ıe autre, n'ait donné de grandes
ges à Xerxès, et ne lui ait répondu du
de cette entreprise. Mais si Artabane,
le ce prince, eût voulu l'en détourner,
semble qu'il auroit dû faire ses repré-
ions beaucoup plutôt, et à Darius
. C'est pourquoi je soupçonne Héro-
le l'avoir fait parler. Cet historien
encore à son récit des circonstances
oup moins vraisemblables.

ınfin la guerre fut résolue. Xerxès
des Carthaginois, qui s'engagèrent à
er sur les colonies de Sicile et d'Italie,
nt qu'il tomberoit lui-même sur la

Conduite ridicule de Xerxès.

Grèce. Il vint à Sardes, où il passa l'hi
De là il arriva sur l'Hellespont, oi
voulut avoir le spectacle d'un combat na
Il ordonna de donner trois cents coup
fouet à la mer, et de la mettre aux f
en y jetant deux paires de chaînes; (
sévissoit ainsi contre cet élément, p
que la tempête avoit brisé un pont
bateaux qu'il avoit fait construire sur l'
lespont. Ayant ensuite fait couper la tê
ceux qui avoient eu la conduite de
ouvrage, il voulut qu'au lieu d'un pc
on en construisît deux. Enfin, pour ach
de vous faire connoître ce roi, que v
méprisez déjà, c'est lui qui promit pa
édit une récompense à celui qui invente
un nouveau plaisir. Vous voyez qu'avec
grand empire, il est fait pour s'ennu
vous verrez bientôt qu'avec une gra
armée il est fait pour être battu.

Deux factions dans la république d'Athènes.

Il y avoit deux partis dans la ré
blique d'Athènes : celui de Thémist
et celui d'Aristide. Thémistocle, an
tieux, avoit aussi tous les talens
pouvoient rendre son ambition utile à
patrie. Aristide, avec de grands tale

n'avoit pas la même ambition. Il ne vouloit que la prospérité de la république. Il lui importoit peu par qui elle fût servie, pourvu qu'elle le fût bien ; et il étoit prêt à céder l'autorité à quiconque seroit capable d'en faire un meilleur usage que lui, fût-ce son ennemi. Thémistocle, au contraire, jaloux de toute gloire qui n'étoit pas à lui, ne dormoit plus, depuis la bataille de Marathon. Il eût voulu être seul l'ame de la république ; et, ce qui peut excuser son ambition, c'est qu'il méritoit de l'être. Cependant, peu délicat sur les moyens, ce qui étoit utile lui paroissoit toujours juste ; et il souffroit avec peine que la probité d'Aristide lui fermât continuellement les routes qu'il vouloit s'ouvrir.

Ces deux hommes ne pouvoient s'accorder ; mais, à la gloire des Athéniens, la vertu d'Aristide eut souvent l'avantage. Ce citoyen mérita le surnom de Juste, et sa considération fut si grande, que ceux qui avoient des différends, abandonnoient les tribunaux, et préféroient de l'avoir pour juge. A la représentation d'une

le Sparte, à le tête de quatre mille hommes, défend le défilé des Thermopyles. Le roi de Perse, après l'avoir inutilement enté par des promesses, lui écrit de rendre es armes. Le Lacédémonien lui répond : *viens les prendre.* Vingt mille Mèdes narchent pour forcer le défilé : ils ont ordre d'emmener les Spartiates tout virans. Mais ils sont repoussés avec perte. Jn corps de Perses, nommé *les immortels*, la meilleure troupe de l'armée, n'a pas un succès plus heureux.

Les Barbares n'auroient jamais pénétré dans l'Attique, si on ne leur eût découvert, dans les montagnes, un sentier que les Grecs avoient négligé de garder. Alors Léonidas, se voyant sur le point d'être enveloppé, renvoya les alliés, et ne garda avec lui que trois cents Lacédémoniens, avec lesquels il résolut de périr. En effet il n'en échappa qu'un seul, qui fut regardé comme un lâche, et qui eût été deshonoré à jamais, s'il n'eût réparé sa faute dans la bataille de Platée.

L'intrépidité de ces trois cents Spartiates, qui s'étoient dévoués pour la patrie,

fit voir aux Perses que les Grecs ne savoient que vaincre ou mourir ; et Xerxès put juger qu'il étoit bien loin encore d'avoir conquis la Grèce. Ce Barbare, qui n'étoit pas fait pour respecter le courage dans un ennemi, fit attacher à une potence le corps de Léonidas.

Les Athéniens se réfugient sur des vaisseaux et cèdent le commandement aux Spartiates.

Les Perses alloient se répandre dans l'Attique, lorsque Thémistocle avoit persuadé aux Athéniens d'abandonner leur ville. Les femmes, les enfans, les vieillards avoient été transportés à Trezène, à Salamine, à Egine ; et tout ce qui étoit capable de prendre les armes, s'étoit refugié dans des vaisseaux. Ce parti étoit l'unique ressource : cependant il falloit être Thémistocle pour donner un conseil si magnanime, et il falloit être les Athéniens pour le suivre. Ce grand homme les fit encore consentir à céder à Eurybiade, Lacédémonien, le commandement de la flotte : procédé d'autant plus généreux, qu'il y avoit lui-même plus de droit que personne, puisqu'il étoit le général des Athéniens, qui avoient fourni les deux tiers des vaisseaux. Il fallut avoir cette condes-

endance pour les alliés, qui refusoient de ombattre sous tout autre que sous Eury-iade. D'ailleurs Thémistocle faisoit pré-oir aux Athéniens que les Grecs ne tarde-oient pas à leur déférer le commandement, t il pouvoit pressentir que, quel que fût son itre, il se trouveroit toujours, par ses ta-ens, à la tête de tous les Grecs, et qu'il égleroit jusqu'aux mouvemens des Spar-iates mêmes. Il fit quelque chose de plus rand encore : persuadé de l'utilité dont Aristide pouvoit être, il proposa de le faire evenir ; et, en considération de cet homme uste, tous les bannis furent rappelés.

Deux combats qui ne sont pas décisifs.

La tempête avoit abymé plusieurs vais-eaux des Perses ; et les Grecs, qui avoient u quelque avantage près d'Artémisium, promontoire de l'île d'Eubée, avoient fait oir dans deux combats qu'ils ne jugeoient as la flotte des Barbares plus formidable, our être plus nombreuse. Mais aucun de es combats n'avoit été décisif, et il s'agis-oit de choisir un lieu favorable à une ac-ion générale.

Conduite de Thémistocle à la journée de Salamine.

Telle étoit la situation des choses, lors-ue les Grecs, qui apprirent que Xerxès ve-

son trône, il voulut être témoin du combat, croyant que sa présence encourageroit ses troupes. Il en fut donc le spectateur.

Flotte des Perses.

Les Phéniciens, les Cypriens, les Ciliciens, les Pamphyliens, les Lyciens, les Doriens, les Cariens, les Ioniens et autres peuples de l'Asie lui avoient formé une flotte de douze cents vaisseaux à trois rangs de rames; les peuples d'Europe lui en fournirent encore cent vingt. Ce sont ces nations vaincues, ces esclaves, qui alloient combattre pour lui contre des citoyens.

Cette flotte nombreuse étoit commandée par quatre généraux Persans, et chaque nation avoit encore son général. Elle étoit donc proprement sans chef. Par conséquent, elle devoit se mouvoir avec d'autant plus de confusion, qu'elle alloit s'engager dans un détroit, où les vaisseaux, par leur nombre, s'embarrasseroient nécessairement les uns les autres.

Flotte des Grecs.

Cependant la flotte des Grecs, composée de trois cent quatre-vingts voiles, avoit la liberté de ses mouvemens; et tout devoit se faire à propos et de concert, parce que Thémistocle seul la commandoit. Ce général

ttendit, pour donner le signal du combat, n vent qui étoit contraire aux ennemis, et ui se levoit tous les jours à la même heure.

Xerxès voit sa défaite, et s'enfuit. Il laisse derrière lui toute son armée de terre; il laisse une flotte, qui, quoique vaincue, étoit beaucoup plus nombreuse que celle des Grecs; et malgré les forces qui lui restent, il craint encore d'être poursuivi. Je ne sais si, pour hâter sa fuite, il étoit nécessaire que Thémistocle le fît avertir qu'on projetoit de rompre le pont du Bosphore. Tel fut le succès de la bataille de Salamine.

L'armée de Xerxès est défaite à Salamine.

480 ans avant J. C.

Mardonius, qui resta dans le continent à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, fut défait et perdit la vie à la bataille de Platée, où Pausanias, tuteur de Plistarque, roi de Sparte, commandoit les Spartiates; et Aristide, les Athéniens. Le même jour, la flotte des Grecs remporta encore à Mycale une victoire. Elle étoit sous les ordres de Xanthippe, Athénien, et de Léotychidas, roi de Sparte. Ces revers firent perdre à Xerxès les villes d'Ionie: elles se soulevèrent, et sous la protection des Grecs, la plupart conservèrent leur liberté.

479. Autres défaites des Perses.

son trône, il voulut être témoin du combat, croyant que sa présence encourageroit ses troupes. Il en fut donc le spectateur.

Flotte des Perses.

Les Phéniciens, les Cypriens, les Ciliciens, les Pamphyliens, les Lyciens, les Doriens, les Cariens, les Ioniens et autres peuples de l'Asie lui avoient formé une flotte de douze cents vaisseaux à trois rangs de rames; les peuples d'Europe lui en fournirent encore cent vingt. Ce sont ces nations vaincues, ces esclaves, qui alloient combattre pour lui contre des citoyens.

Cette flotte nombreuse étoit commandée par quatre généraux Persans, et chaque nation avoit encore son général. Elle étoit donc proprement sans chef. Par conséquent, elle devoit se mouvoir avec d'autant plus de confusion, qu'elle alloit s'engager dans un détroit, où les vaisseaux, par leur nombre, s'embarrasseroient nécessairement les uns les autres.

Flotte des Grecs.

Cependant la flotte des Grecs, composée de trois cent quatre-vingts voiles, avoit la liberté de ses mouvemens; et tout devoit se faire à propos et de concert, parce que Thémistocle seul la commandoit. Ce général

s? Méprisé, haï, il finit par être assassiné, t sa mort fut indifférente aux Grecs.

Je ne vous ai pas parlé du nombre de oldats qui le suivirent dans son expédi- ion ; parce que ce qu'Hérodote dit à ce ujet ne paroît pas vraisemblable, et que es autres historiens, tels que Diodore de icile, sont venus dans un temps où il ne aroît pas qu'ils pussent le savoir. Suivant Hérodote les combattans étoient au nombre le deux millions six cent quarante-un mille ix cent dix, calcul qui paroît trop exact our être vrai. Jamais le général d'une rande armée n'a su, à dix hommes près, e nombre de ses soldats.

On ne sait pas quel a été le nombre des troupes qu'il a conduites contre les Grecs.

D'ailleurs cet historien rapporte une ins- cription, que les Amphictyons avoient mise ur le tombeau des Grecs tués aux Ther- mopyles, et dans laquelle ils disoient que les Spartiates avoient combattu contre trois millions d'hommes. Or cette inscription, qu'Hérodote lui-même dément, est une preuve que les Grecs cherchoient à exagérer la puissance qu'ils avoient vaincue.

Enfin, selon cet historien, le nombre des personnes qui suivoient cette armée, étoit

égal au nombre des soldats; de sorte que le total étoit cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deuxcent vingt bouches. Il est difficile de croire que les Perses aient été assez habiles pour faire subsister toute cette multitude.

CHAPITRE III.

Jusqu'à la paix avec la Perse.

LES Perses ayant été chassés, il devoit être permis aux Athéniens de relever les murs de leur ville. Cependant les Spartiates s'y opposèrent, sous prétexte que, si l'ennemi faisoit une nouvelle irruption, Athènes dont il s'empareroit, seroit une forteresse d'où on ne pourroit pas le chasser. Dans le vrai, ils vouloient que cette ville ne fût pas à l'abri d'une invasion de leur part; parce qu'ils craignoient qu'elle ne prît sur terre la supériorité qu'elle avoit déjà sur mer. Thémistocle eut besoin de toute sa prudence pour vaincre cet obstacle : il fallut dissimuler et user d'artifice : il fallut tromper les Lacédémoniens; ils ne le lui pardonnèrent pas.

Thémistocle fait relever les murs d'Athènes, malgré les oppositions des Spartiates.

La Grèce venoit d'apprendre combien il étoit nécessaire pour elle d'entretenir de grandes flottes. Toutes les villes y contribuèrent, et ce furent les Spartiates qui levèrent

La Grèce sent qu'elle a besoin d'entretenir ces flottes.

te dépendance ; parce qu'en conservant ıtes ses forces, il se trouve foible, aussitôt un autre cesse de l'être. Le gouvernement, bli par Lycurgue, ne pouvoit donc durer, autant qu'il ne s'éleveroit contre Sparte ;un ennemi puissant. Par conséquent, il ɔendoit de circonstances tout-à-fait étran- es aux mesures que ce législateur avoit ses. Aussi ce n'est pas à la constitution cette république, que la Grèce a dû son ut. Si Athènes n'eût eu qu'une monnoie fer, elle n'auroit point eu de marine; et rs l'unique ressource des Spartiates, ame des Athéniens, eût été de s'ense- ir sous les ruines de leur ville. La flotte Xerxès, maîtresse de la mer, eût fait des centes de toutes parts; et, répandant l'é- ıvante parmi les peuples, elle ne leur pas permis de se réunir contre l'en- ni commun.

La pauvreté, en mettant Sparte à l'a- des causes intérieures, qui en auroient né le gouvernement, la laissoit donc ıs défense contre les causes extérieu- , qui pouvoient lui être aussi funestes. ıis il n'étoit pas possible à Lycurgue

de la garantir également contre les une et les autres; et, dans la nécessité d'opter il a préféré une constitution sans vices et qui ne devoit pas acquérir des forces à une constitution vicieuse, qui en auroit acquis.

Sparte, dans l'impossibilité de s'accroître n'avoit donc, pour conserver sa supériorité, d'autre moyen que d'empêcher l'accroissement de toute autre république. C'est aussi tout ce qu'elle tentera. Ainsi, nous trouverons, dans les lois de Lycurgue, une des causes de cet état de foiblesse, d'où la Grèce n'a jamais pu sortir, quoiqu'elle ait produit les plus grands hommes, et qu'elle ait eu les plus grands succès.

Pausanias veut livrer la Grèce au roi de Perse.

Les Grecs ayant équipé une flotte pour achever de chasser les Perses de l'Europe et de l'Asie mineure, Pausanias fut nommé par les Spartiates pour la commander, et Aristide par les Athéniens. Cette flotte rendit la liberté aux villes de Chypre, et prit Bysance. Elle fit dans cette expédition un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il se trouva plusieurs seigneurs Persans, que Pausanias

ıa évader, et qu'il chargea d'une lettre r Xerxès. Il offroit à ce roi de lui livrer Grèce, et lui demandoit sa fille en iage. Sa proposition fut acceptée. Xer- confia cette négociation à Artabaze, verneur des côtes de l'Asie mineure, et asser à Pausanias de grandes sommes : corrompre les chefs de la Grèce.

e traître, aussi mal habile qu'ambi- x, se décéla lui même. Comptant sur uccès d'un projet à peine formé, il âta de prendre les mœurs des Perses. Il a leur magnificence : il se fit rendre honneurs extraordinaires : il traita les cs, comme s'il eût déjà été le maî- de la Grèce. Ses hauteurs aliénèrent ıtant plus les esprits, qu'Aristide les noit par une conduite différente. Les ıs refusèrent donc d'obéir à Pausanias. ıe mirent sous la protection des Athé- ıs, et Sparte perdit le commande- ıt.

Par ses hauteurs il fait perdre le commandement aux Spartiates.

Cimon remplaça Pausanias. Il étoit fils célèbre Miltiade, et élève d'Aristide. a vous prévient en sa faveur, et vous ıs intéressez déjà pour lui. En effet, il

Cimon a le commandement de la flotte.

noit une conduite, qui invitoit à prendre des mesures contre lui, et qui le fit rappeler. Il parut pourtant se justifier : on n'eut pas au moins des preuves assez fortes de sa trahison; et il prit sur lui de retourner à Byzance, sans l'aveu de la république. Il est fort étrange que cet homme, qui vouloit livrer les Grecs, n'imaginât pas d'en gagner la confiance, et qu'il parût au contraire s'appliquer à se rendre suspect et odieux. Il fit naître enfin des soupçons si violens, que les éphores le citèrent pour la seconde fois; et, à son arrivée, il fut mis en prison.

Cependant les preuves n'étoient pas suffisantes, et on l'avoit même élargi, lorsqu'un de ses esclaves apporta aux éphores une lettre dont son maître l'avoit chargé pour Artabaze. Cet esclave l'avoit ouverte, parce que, ne voyant point revenir ceux qui en avoient porté avant lui, il soupçonna que ce message pouvoit lui être funeste : il vit en effet qu'Artabaze et Pausanias, pour ne laisser aucune trace de leurs pratiques secrètes, faisoient mourir les couriers qu'ils s'envoyoient réciproquement.

Pausanias, convaincu, chercha un asyle dans le temple de Minerve, d'où on ne pouvoit le tirer de force, sans violer la sainteté du lieu. Mais on mura la porte, et on dit que sa mère même posa la première pierre.

Thémistocle accusé d'avoir eu part à la trahison de Pausanias se retire à la cour de Perse.

Thémistocle étoit alors à Argos. Il avoit été banni par la faction de ses ennemis, au nombre desquels il ne faut pas mettre Aristide, qui n'a jamais été l'ennemi des citoyens utiles, et qui aussi n'eut point de part à ce bannissement. Il est certain que Pausanias, comptant sur le ressentiment de Thémistocle, s'étoit ouvert à lui, et l'avoit sollicité d'entrer dans ses projets : on en trouva la preuve dans ses papiers. Cependant Thémistocle avoit toujours rejeté cette proposition. Il étoit trop ambitieux pour vouloir être l'instrument d'un autre, et trop prudent pour se compromettre dans une entreprise aussi mal concertée. Son seul tort étoit d'avoir gardé le secret à Pausanias : sans doute il ne crut pas devoir être le délateur d'un homme qui couroit à sa perte.

Quoi qu'il en soit, les Lacédémoniens

saisirent cette occasion pour se venger de Thémistocle, qui leur étoit odieux; et les Athéniens le condamnèrent sans l'avoir entendu. Forcé à fuir, ne trouvant de sûreté nulle part, il se retira chez Admète roi des Molosses, qu'il avoit offensé quelque temps auparavant. Ce prince néanmoins, touché du sort de ce grand homme, le reçut avec générosité, et le refusa aux députés d'Athènes et de Sparte. Mais, parce que ces républiques menaçoient Admète de leurs armes, s'il ne le livroit pas, Thémistocle, dans la nécessité de chercher un autre asyle, osa se retirer en Perse, où sa tête avoit été mise à prix: ne pouvant échapper aux Athéniens, qui étoient implacables, qu'en se livrant à un ennemi qui pouvoit être généreux. Ce coup de désespoir lui réussit. Il jouit, à la cour de Perse, de la plus grande considération; et le roi le combla de biens.

Révolution en Perse.

C'est à-peu-près vers ce temps que Xerxès fut assassiné par deux de ses favoris, Artabane, capitaine de ses gardes, et Mithridate, un de ses eunuques et son grand chambellan. Après avoir commis ce crime,

ces deux scélérats vont chez Artaxerxe,
sième fils de Xerxès. Ils lui disent que
rius, son frère aîné, impatient de ré
vient d'ôter la vie à son père. Ils l'excit
la vengeance, et Artaxerxe égorge Da

Hystaspe étoit le second fils de Xe
et la couronne lui appartenoit : mais
trouvoit alors dans la Bactriane, do
étoit gouverneur. D'ailleurs Artabane
mieux la donner à Artaxerxe : ce p
étant plus jeune, il jugea qu'il seroit
facile de la lui enlever. Il se trompa
desseins furent découverts, et il péri
la main même de celui qu'il avoit cour
Artaxerxe Longuemain, c'est ainsi
le nomme, défit l'armée des fils d'
bane, celle de son frère, et soumit
l'empire. On ne peut pas assurer si
révolution est antérieure ou postérie
la retraite de Thémistocle.

Victoires de Cimon.

Athènes, qui avoit perdu ce grand h
me, avoit réparé cette perte. Cimon,
commandoit ses armées, après avoir c
les Perses de plusieurs villes de la Thr
470 ans avant J. C. et d'une grande partie de l'Asie mine
défit leur flotte près de l'embouchure

fleuve Eurymédon; et, ayant aussitôt fait une descente, il triompha le même jour de leur armée de terre. Après cette double victoire, il alla au-devant de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens, qu'il prit ou coula à fond. Thémistocle mourut dans ces circonstances, lorsque le roi de Perse songeoit à l'opposer à Cimon. On a dit qu'il s'empoisonna, ne voulant ni servir contre sa patrie, ni manquer à un prince qui avoit tant de droits à sa reconnoissance.

L'année qui suivit les grands succès de Cimon, la Laconie essuya un tremblement de terre, qui fit périr vingt mille hommes; et les Ilotes, saisissant cette occasion, se soulevèrent contre Sparte, qui demanda des secours aux Athéniens. Révolte des Ilotes. 469 ans avant J. C.

Ephialte vouloit qu'on laissât succomber cette république, représentant qu'elle étoit et seroit toujours par sa constitution l'ennemie d'Athènes. Cimon, admirateur des vertus des Spartiates, fut d'un avis contraire, et l'emporta. Chargé de cette expédition, il marcha, et soumit les révoltés. Cependant une partie des Ilotes s'étant retirée et fortifiée dans Ithome, les

liens, ennemis déclarés de cette république. Bientôt presque toutes les villes de la Grèce furent en armes.

Ils sont défaits. Cimon se rendit à l'armée, quoique le temps de son exil ne fût pas expiré, et on le força à se retirer. Alors cent de ses compagnons qu'on accusoit, comme lui, d'être favorables à l'ennemi, formèrent un corps séparé, et se précipitèrent sur les Lacédémoniens. Accablés par le nombre, ils périrent tous. Les Athéniens furent sans doute honteux de les avoir soupçonnés; et, un moment après, ils le furent encore de la perte de la bataille.

460. L'année même de l'exil de Cimon, Inarus, prince des Libyens, souleva l'Égypte contre

Les Athéniens donnent des secours à l'Égypte qui se révolte. Artaxerxe; et les Athéniens envoyèrent au secours des révoltés une flotte qu'ils avoient alors à l'île de Chypre. Les Perses, défaits sur terre et sur mer, se retirèrent dans Memphis; et les vainqueurs, qui les poursuivirent, se rendirent maîtres d'une partie de la ville. Mais une nouvelle armée, qu'envoya Artaxerxe, défit Inarus: les Athéniens se retirèrent après avoir fait de grandes pertes, et l'Égypte fut soumise.

Cette guerre duroit encore, lorsque Ci- Rappel de Cimon.
on fut rappelé, après cinq ans d'exil.
es revers qu'on éprouvoit en Égypte et
crainte d'une irruption de la part des
artiates, firent sentir combien ce citoyen
it nécessaire, et Périclès dressa lui-même
décret de son rappel. Il prévit sans doute
e Cimon s'éloigneroit bientôt, parce
e c'étoit de tous les généraux le plus
pable de commander les flottes de la
ublique.

En effet, dès que Cimon eut conclu une 450.
ve de cinq ans avec Sparte, il mit à
oile avec deux cents vaisseaux. Les Per- Nouveaux succès de Cimon.
en avoient alors trois cents dans les
rs de Chypre. Il les attaqua : il leur
enleva cent : il en coula plusieurs à
d. Il fit ensuite une descente sur les
es de la Cilicie, où il défit Mégabyse,
i étoit à la tête de trois cent mille hom-
s. Enfin, il vint mettre le siége devant
tium, la plus forte place de l'île de
ypre.

Il étoit au moment de se rendre maître Paix avec les Perses. Cimon en dicte les conditions, et meurt.
toute cette île, lorsqu'Artaxerxe jugea
e la paix pouvoit seule arrêter les progrès

des Athéniens. Il ordonna donc à ses g
raux de la faire, à quelque prix qu
449. fût, et Cimon en dicta les conditions.
principaux articles du traité furent,
toutes les villes grecques de l'Asie ser
libres; que les armées des Perses ne
roient approcher des côtes, et que
vaisseaux de guerre n'entreroient point
les mers, depuis le Pont-Euxin jusque
côtes de la Pamphylie.

On travailloit encore à la concl
du traité, lorsque Cimon mourut. On
sa mort, comme il l'avoit ordonné,
nom reconduisit la flotte dans le
d'Athènes.

CHAPITRE IV.

onsidérations sur les Perses et sur les Grecs.

Causes de la puissance des Grecs.

)EPUIS le brûlement de Sardes par les thémens jusqu'à la paix de Cimon, il est écoulé plus de cinquante ans. Dans t intervalle, les Grecs, parce qu'ils sont is, forment une puissance formidable; les avantages qu'ils remportent, paroisnt à peine vraisemblables. C'est, Monseieur, qu'un empire est puissant par la anière dont il est gouverné, plutôt que r le nombre des provinces. En Grèce, peuples étoient libres : chaque ville, à bri des vexations, jouissoit de ses biens, mme de sa liberté. Le mérite seul élevoit x emplois, et le talent de commander oit le seul titre au commandement. Voilà ourquoi Athènes, qui proscrit les grands ommes, en retrouve toujours. Elle les aint : mais elle les considère, et son stime les reproduit.

Causes de la foiblesse des Perses.

Dans un empire, formé, comme la Perse, d'un débris de provinces, les peuples, asservis par la terreur, se font une habitude de la servitude. Accoutumés aux vexations, ils les souffrent comme des fléaux nécessaires. Ils ne sont pas citoyens : il n'y a point de patrie pour eux : ou du moins ils n'ont point d'intérêt commun avec des maîtres qui ne connoissent eux-mêmes que leur seul intérêt. Sans ame, sans émulation, ce sont des membres morts d'un corps vaste et mal organisé. Il ne faut donc pas s'étonner si leurs armées sont sans généraux, sans courage et sans force.

Le grand roi, c'est ainsi qu'on nommoit le roi de Perse, n'étoit grand que par le faste qui l'enveloppoit: et la grandeur des courtisans, qui se prosternoient devant lui, dépendoit uniquement de leur adresse à tirer à eux quelques lambeaux de ce faste et à s'en couvrir. Un Aristide, parmi eux, eût été sans considération.

Ils ne sentoient pas le besoin d'acquérir des talens et des vertus, et ils n'en acquéroient pas : il leur suffisoit de plaire pour s'élever, et il étoit facile de plaire à un

rince, d'ordinaire, sans discernement. Le
ıonarque stupide les croyoit propres à
ɔut, parce qu'ils avoient l'honneur d'ap-
rocher de sa personne. Il ne savoit pas
ue, si l'art d'amuser peut s'apprendre à
cour, où l'étiquette semble avoir fait un
t de l'ennui, les talens utiles ne se cul-
vent que loin du trône. Il donnoit sa con-
ınce, il la retiroit, il ne savoit à qui la
isser. On abusoit continuellement de sa
iblesse : l'intrigue disposoit de toutes les
aces : le généralat même n'étoit pas tou-
ırs une marque de faveur : souvent c'étoit
ılement un moyen pour éloigner un cour-
an aimable, redoutable à ses rivaux, et
i, à la tête des armées, n'étoit rien moins
e redoutable.

Il suffit donc de comparer les Perses et
; Grecs, pour juger de quel côté devoit
e l'avantage. Cependant la puissance de
Grèce portoit sur des fondemens peu so-
les. Ouvrage de ces généraux supérieurs,
ıi s'étoient succédés sans interruption, elle
pendoit encore de l'union de tous les peu-
es. Cependant la paix avec la Perse devoit
viser ces républiques rivales, dès qu'un

La paix avec la Perse devoit affoiblir les Grecs.

ennemi commun ne les forçoit plus à
unies. Les Athéniens, en dissipant la cr
qu'on avoit du grand roi, auront donc
vaillé contre eux-mêmes. On ne se
plus la nécessité d'être leur allié. Ils s'a
bliront par conséquent, et toute la G
s'affoiblira avec eux.

Athènes, en affoiblissant ses alliés, s'affoiblit elle-même.

Nous avons vu que, pour asservir les
vinces, on a imaginé de les ruiner. Il
une autre politique, qui n'est pas si ba
re : elle consiste à amollir les peuples,
leur ôter jusqu'au desir de se soulever. C
que cette politique, pratiquée dans tou
temps, ait été louée par les historiens,
n'en est pas moins condamnable : a
avoir été funeste aux peuples, elle finit
l'être aux princes. Il n'y a qu'une man
d'être obéi, Monseigneur, c'est d'être ju
et un souverain équitable ne craint jan
que ses sujets soient trop puissans.

Dans les commencemens, les alliés d
thènes fournissoient leur contingent en
gent, en hommes et en vaisseaux. Dans
suite, lorsqu'ils ne craignirent plus les
ruptions des Perses : ils se dégoûtèrent
fatigues, et, laissant aux Athéniens le s

guerre, ils n'y voulurent contribuer
ec de l'argent. Cimon ne s'y opposa
; il les entretint au contraire dans le
du repos, jugeant qu'en cessant de
er les armes, ils seroient moins les al-
ue les sujets d'une république toute
ière. Par cette conduite, la puissance
Athéniens dans la Grèce ne fut que
de l'impuissance des autres peuples ;
is être plus puissans en eux-mêmes, ils
furent que par comparaison avec le
de la Grèce qui s'affoiblissoit.

Pendant leur supériorité ne pouvoit
ue passagère. D'un côté il étoit na-
qu'Athènes, ivre de ses succès, abu-
l'ascendant qu'elle avoit pris ; de
e, il étoit naturel également, que les
, qui se croyoient libres, ne s'accou-
ssent pas à être traités comme des
. Pour secouer le joug, ils n'avoient
se jeter dans le parti de Lacédémone.
aussi ce qui arrivera. Ces deux répu-
es ne seront désormais occupées qu'à
iblir réciproquement, et leurs que-
prépareront l'asservissement de la
e.

Causes des divisions de la Grèce.

Un peuple souverain est toujours tyran.

Vous remarquerez, Monseigneur, en diant l'histoire, qu'un peuple souverai toujours le tyran des peuples qui sont sa domination. C'est qu'il a les défaut mauvais princes. Léger, inconstant, c cieux, il se nourrit de projets, il ne pr rien, il tente une entreprise sans l'a préparée, il s'aveugle par ses succès, s'instruit point par ses fautes, il s'i contre les obstacles, il s'offense des rer trances, il n'écoute que les flatteurs, il absolument tout ce qu'il veut.

Si un pareil peuple se porte jamais choses frivoles, il s'y portera uniquem Il oubliera ses vrais intérêts, il ne m gera aucun de ses alliés, il les vexera sacrifiera tout à ses fantaisies. En un r corrompu par des flatteurs, bien plus biles que ceux qui assiègent les monarc il ira d'égarement en égarement, et d'e en excès. Voilà ce que deviendront Athéniens.

Les Spartiates ne gouverneront pas moins de tyrannie. Ces soldats méprise les autres peuples de la Grèce, qu'ils re dent comme de vils artisans. Jaloux d

thènes, ils ne pardonneront pas aux alliés d'avoir été sous la protection de cette république. Ils ne leur tendront les bras, que pour se venger sur eux, de la supériorité qu'elle a eue ; et ils croiront pouvoir tout se permettre avec des peuples qui auront besoin de leur appui. Ainsi, placés entre ces deux républiques, les alliés, exposés aux vexations de l'une et de l'autre, ne sauront à laquelle s'attacher; et les ligues, dissipées aussitôt que formées, changeront continuellement la face de la Grèce.

Les peuples de la Grèce doivent se détruire par leurs dissensions.

Les alliés ne pouvoient pas être citoyens de Sparte : la différence des mœurs et du gouvernement ne le permettoit pas. Mais ils auroient pu l'être d'Athènes; et, si cette république leur en eût accordé le titre et les droits, c'est alors qu'elle eût été puissante : la Grèce, qui n'eût fait qu'un peuple, eût continué d'être formidable aux puissances étrangères.

Cette politique étoit trop contraire à l'esprit des Athéniens. Ils vouloient être libres, ils vouloient donner la liberté ou l'ôter. Mais ils avoient eu de grands succès, et ils auroient craint d'en partager la gloire. Les

peuples de la Grèce étoient donc condamnés à être désormais toujours foibles, comme ils étoient condamnés à se détruire par leurs dissentions.

Il a été un temps où ils avoient tous une même façon de penser, bornant chacun leur ambition à être libres, et mettant leur gloire à se donner mutuellement la liberté. Tout est changé. La jalousie, qui les arme, ne leur permet plus d'avoir d'intérêt commun. Cette jalousie, dont la guerre avec la Perse a suspendu les effets, va enfin éclater; et ces peuples, impatiens de se nuire, n'écouteront que des conseils pernicieux. Les républiques ne seront occupées que des moyens de se donner la loi les unes aux autres : le citoyen voudra commander à sa patrie qui ne veut point de maître : et l'ambition régnera plus que jamais. Une chose cependant caractérise les Grecs, c'est qu'un ambitieux ne pourra réussir, qu'autant qu'il aura des talens. Le mérite les subjugue, plutôt que la force, et ils sont prêts à secouer le joug, si celui qui commande n'obtient pas leur estime.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Périclès.

DEPUIS vingt ans, ou environ, Périclès oit la plus grande influence dans les af- res, lorsque la mort de Cimon le laissa quelque sorte maître du gouvernement. ut dans ce concurrent étoit un obstacle son ambition, le nom, les richesses, le édit, les grands succès, la probité et les mières. Il trouvoit en lui un homme airé, qui pouvoit pénétrer ses desseins, homme de talent qui pouvoit les décon- ter, et il étoit forcé à garder au moins s ménagemens. La mort de Cimon lui rmit d'aller à ses fins plus ouvertement plus rapidement.

La mort de Cimon livra Athènes à l'ambition de Périclès.

On opposa Thucydide à Périclès. Thu- dide étoit beau-frère de Cimon. Il avoit ıe grande réputation de prudence et de obité : il étoit versé dans les lois, et il roissoit propre à manier les esprits, et

On oppose Thucydide à Périclès.

à prendre de l'autorité dans les assemblées. Il soutint les intérêts de la noblesse qui l'avoit élevé : mais Périclès s'appliqua de plus en plus à plaire au peuple, se montrant complaisant, et donnant souvent des fêtes.

Périclès flatte les Athéniens en exagérant à leurs yeux la puissance de la république.

En flattant les Athéniens, on étoit sûr de les conduire; et, de toutes les flatteries, celle qui exagéroit à leurs yeux la puissance de la république, étoit celle qui les séduisoit davantage. Périclès songea donc à faire montre de leur puissance.

Dans cette vue, il fit un décret, par lequel on avertit tous les Grecs de l'Europe et de l'Asie, d'envoyer à Athènes leurs députés pour y délibérer sur les intérêts généraux de la Grèce; et aussitôt on nomma des ambassadeurs, qui allèrent signifier ce décret à toutes les villes.

Par cette seule démarche, les Athéniens se regardoient comme les maîtres; et ils croyoient déjà voir arriver les députés, pour prendre et reporter leurs ordres. Il est vrai que, si les villes en avoient envoyé, elles auroient reconnu la supériorité qu'Athènes s'arrogeoit. Mais elles ne firent

ucune attention à l'invitation qui leur toit faite.

Il me semble que Périclès n'auroit dû aire une pareille tentative, qu'après en voir assuré le succès. Il s'étoit compromis; t ce fut sans doute pour faire oublier cette ausse démarche, qu'il se hâta de montrer ans toutes les mers les flottes de la répulique. En effet, il revint, après toutes ses ourses, comme s'il eût triomphé des Barares et des Grecs, auxquels il s'étoit fait oir.

Les Athéniens font des projets peu raisonnables.

Les Athéniens, qui crurent avoir pris ossession de l'empire de la mer, eurent la lus haute idée de leur puissance. Ils ne ormèrent plus que des projets de conquêes; et, sans sortir de la place publique, ils ubjuguoient l'Égypte, la Sicile, la grande Grèce, et toutes les provinces qui paroisoient à leur bienséance.

Périclès, il est vrai, n'approuvoit pas ces rojets : il n'avoit garde de s'engager dans les entreprises où il auroit échoué. S'il onnoit aux Athéniens une grande confiance en leurs forces, c'est uniquement arce qu'il les vouloit flatter. Il savoit bien

qu'ils ne prendroient point de résolutions sans lui ; et il leur permettoit, comme un amusement, des conquêtes en idée, dont il recueilloit toute la gloire, parce qu'il paroissoit à leurs yeux capable de les faire. Il ne lui falloit que de l'ostentation pour être l'homme de la république, comme Cimon l'avoit été avec des victoires.

Guerre, suivie d'une trêve pour trente ans.

Cependant les habitans de l'île d'Eubée et de Mégare se soulèvent, et se donnent aux Spartiates, qui font une invasion dans l'Attique. Mais cette guerre est presque aussitôt terminée par une trêve conclue pour trente ans entre Athènes et Lacédémone.

Pendant la paix, Périclès embellit la ville, donna des spectacles et entretint une fête. Ainsi les Athéniens s'occupèrent de leur puissance parmi les fêtes et les jeux. Jamais Athènes n'avoit paru si florissante, et c'étoit l'ouvrage de Périclès. Tout célébroit ce citoyen : les artistes, les poëtes, les orateurs, les édifices mêmes.

Cependant les finances étoient dissipées. Thucydide et ceux de sa faction ne se lassoient point de le représenter. Périclès fit

sser ces murmures. Trouvez-vous, de-
anda-t-il en pleine assemblée, que j'aie
)p dissipé ? Beaucoup trop, répondit le
uple tout d'une voix. Eh bien ! répartit
ériclès, ce sera donc à mes dépens : mais
ssi je ne mettrai que mon nom à la dé-
cace des ouvrages. Aussitôt on s'écria
'il pouvoit prendre au trésor tout ce qu'il
geroit nécessaire : on l'invita même à ne
en épargner.

Ne trouvant donc plus d'obstacle, il se
isit du trésor commun de la Grèce; et il
ssipa tous les ans en spectacles et en édi-
es plus de six cents talens, tandis que
mon n'en avoit employé que soixante
ur faire la guerre aux Barbares.

Pour dominer sur les Athéniens, Périclès les affoiblit.

Devenu supérieur à toutes les factions,
fit bannir Thucydide. Alors il ménagea
oins le peuple, et fut roi, au titre près. Il
voyoit des colonies en différens endroits,
us prétexte que l'Attique ne pouvoit suf-
e à tous ses habitans, et que d'ailleurs
s colonies, qu'il établissoit chez les alliés,
oient propres à les retenir dans le devoir.
avoit encore une raison qu'il ne disoit
s : c'est qu'il vouloit éloigner les citoyens

qui pouvoient lui être contraires. C'est ainsi que, pour dominer sur sa patrie, il l'affoiblissoit par toutes sortes de moyens, et qu'il en avançoit la ruine.

Ses réponses aux plaintes des alliés.

Cependant les alliés se plaignoient que les contributions, destinées à la défense commune, fussent employées à donner des spectacles aux Athéniens, et à décorer leur ville. A quoi Périclès répondoit que la république n'avoit point de compte à leur rendre; que, s'étant engagée à les défendre, il lui suffisoit d'avoir satisfait à cet engagement; qu'eux-mêmes ils s'acquittoient d'une dette, en payant les taxes auxquelles ils avoient été imposés; qu'ayant payé, les sommes qui avoient été délivrées n'étoient plus à eux; qu'elles appartenoient à la république, qui, après en avoir employé une partie à la défense commune, pouvoit faire du reste l'usage qu'elle jugeoit convenable, et qu'enfin les deniers publics n'étoient pas destinés uniquement à soudoyer des soldats, mais encore à faire subsister une infinité de citoyens, qui n'avoient pour vivre que leur travail et leur industrie.

Les revenus de Périclès étoient

Il suffisoit de répondre à Périclès, que,

oique les frais de la guerre ne fussent s augmentés, il avoit porté jusqu'à treize nts talens les taxes, qu'Aristide avoit ées à quatre cent soixante. D'ailleurs, contribuant, ce n'est pas une dette e les alliés payoient: c'est un dépôt qu'ils mettoient entre les mains des Athéniens, ils avoient toujours droit de s'en faire ıdre compte.

mauvaises, et vaisemblablement il ne l'ignoroit pas.

Périclès, qui savoit sans doute que ses raiınemens étoient mauvais, savoit aussi 'ils seroient goûtés du peuple d'Athènes. s'inquiétoit peu des alliés, qui, ayant esque perdu l'usage des armes, lui ofıient, s'ils se soulevoient, des conquêtes ciles, et par conséquent une occasion de rsuader aux Athéniens qu'ils avoient enre toute la supériorité.

Il est vrai que la république, puissante ıiquement par les subsides qu'elle tiroit ses alliés, tomboit tout-à-coup, si, en les rannisant, elle les forçoit à secouer le ıg. Mais cette révolution pouvoit n'ar-ver qu'après Périclès. On peut juger à sa nduite, qu'il ne s'en faisoit pas un objet inquiétude, et qu'il lui suffisoit que les

peuples de la Grèce étoient donc condamnés à être désormais toujours foibles, comme ils étoient condamnés à se détruire par leurs dissentions.

Il a été un temps où ils avoient tous une même façon de penser, bornant chacun leur ambition à être libres, et mettant leur gloire à se donner mutuellement la liberté. Tout est changé. La jalousie, qui les arme, ne leur permet plus d'avoir d'intérêt commun. Cette jalousie, dont la guerre avec la Perse a suspendu les effets, va enfin éclater; et ces peuples, impatiens de se nuire, n'écouteront que des conseils pernicieux. Les républiques ne seront occupées que des moyens de se donner la loi les unes aux autres : le citoyen voudra commander à sa patrie qui ne veut point de maître : et l'ambition régnera plus que jamais. Une chose cependant caractérise les Grecs, c'est qu'un ambitieux ne pourra réussir, qu'autant qu'il aura des talens. Le mérite les subjugue, plutôt que la force, et ils sont prêts à secouer le joug, si celui qui commande n'obtient pas leur estime.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Périclès.

DEPUIS vingt ans, ou environ, Périclès ivoit la plus grande influence dans les af- aires, lorsque la mort de Cimon le laissa n quelque sorte maître du gouvernement. Tout dans ce concurrent étoit un obstacle à son ambition, le nom, les richesses, le crédit, les grands succès, la probité et les lumières. Il trouvoit en lui un homme éclairé, qui pouvoit pénétrer ses desseins, un homme de talent qui pouvoit les déconcerter, et il étoit forcé à garder au moins les ménagemens. La mort de Cimon lui permit d'aller à ses fins plus ouvertement t plus rapidement.

La mort de Cimon livra Athènes à l'ambition de Périclès.

On opposa Thucydide à Périclès. Thucydide étoit beau-frère de Cimon. Il avoit ne grande réputation de prudence et de probité : il étoit versé dans les lois, et il paroissoit propre à manier les esprits, et

On oppose Thucydide à Périclès.

à prendre de l'autorité dans les assemblées. Il soutint les intérêts de la noblesse qui l'avoit élevé : mais Périclès s'appliqua de plus en plus à plaire au peuple, se montrant complaisant, et donnant souvent des fêtes.

Périclès flatte les Athéniens en exagérant à leurs yeux la puissance de la république.

En flattant les Athéniens, on étoit sûr de les conduire; et, de toutes les flatteries, celle qui exagéroit à leurs yeux la puissance de la république, étoit celle qui les séduisoit davantage. Périclès songea donc à faire montre de leur puissance.

Dans cette vue, il fit un décret, par lequel on avertit tous les Grecs de l'Europe et de l'Asie, d'envoyer à Athènes leurs députés pour y délibérer sur les intérêts généraux de la Grèce; et aussitôt on nomma des ambassadeurs, qui allèrent signifier ce décret à toutes les villes.

Par cette seule démarche, les Athéniens se regardoient comme les maîtres; et ils croyoient déjà voir arriver les députés pour prendre et reporter leurs ordres. Il est vrai que, si les villes en avoient voyé, elles auroient reconnu la supé qu'Athènes s'arrogeoit. Mais elles n

ion à l'invitation qui leur

ıle que Périclès n'auroit dû
eille tentative, qu'après en
succès. Il s'étoit compromis;
oute pour faire oublier cette
he, qu'il se hâta de montrer
s mers les flottes de la répu-
, il revint, après toutes ses
ıe s'il eût triomphé des Bar-
recs, auxquels il s'étoit fait

ns, qui crurent avoir pris
empire de la mer, eurent la
e de leur puissance. Ils ne
que des projets de conquê-
rtir de la place publique, ils
l'Égypte, la Sicile, la grande
s les provinces qui parois-
ıséance.

Les Athéniens font des projets peu raisonnables.

st vrai, n'approuvoit pas ces
ɔit garde de s'engager dans
où il auroit échoué. S'il
théniens une grande con-
forces, c'est uniquement
ouloit flatter. Il savoit bien

qu'ils ne prendro
sans lui ; et il leu
amusement, des
recueilloit toute l
roissoit à leurs y
Il ne lui falloit q
être l'homme de l
mon l'avoit été a

Guerre, suivie d'une trêve pour 30 ans.

Cependant les l
et de Mégare se
aux Spartiates, qu
l'Attique. Mais
aussitôt terminée
pour trente ans
démone.

Périclès dissipe les finances.

Pendant la p
ville, donna des
flotte. Ainsi les
leur puissance
Jamais Athèn
et c'étoit l'ou
broit ce citoy
orateurs, les

On crie inutilement contre ces abus.

Cependa
Thucydide
soient poin

cesser ces murmures. Trouvez-vous, demanda-t-il en pleine assemblée, que j'aie trop dissipé ? Beaucoup trop, répondit le peuple tout d'une voix. Eh bien ! répartit Périclès, ce sera donc à mes dépens : mais aussi je ne mettrai que mon nom à la dédicace des ouvrages. Aussitôt on s'écria qu'il pouvoit prendre au trésor tout ce qu'il jugeroit nécessaire : on l'invita même à ne rien épargner.

Ne trouvant donc plus d'obstacle, il se saisit du trésor commun de la Grèce; et il dissipa tous les ans en spectacles et en édifices plus de six cents talens, tandis que Cimon n'en avoit employé que soixante pour faire la guerre aux Barbares.

Pour dominer sur les Athéniens, Périclès les affoiblit.

Devenu supérieur à toutes les factions, il fit bannir Thucydide. Alors il ménagea moins le peuple, et fut roi, au titre près. Il envoyoit des colonies en différens endroits, sous prétexte que l'Attique ne pouvoit suffire à tous ses habitans, et que d'ailleurs les colonies, qu'il établissoit chez les alliés, étoient propres à les retenir dans le devoir. Il avoit encore une raison qu'il ne disoit pas : c'est qu'il vouloit éloigner les citoyens

avec plus de vigueur. Il est vrai que cette démarche étoit d'un augure funeste pour tous les Grecs. Dès qu'ils invitoient les Barbares à prendre part à leurs querelles, ils préparoient leur ruine : et néanmoins ce sont les Spartiates, qui, les premiers, ouvroient la Grèce aux Barbares.

Les ambassadeurs, partis de Lacédémone, sur la fin de la seconde campagne, prirent leur route par la Thrace, dans l'espérance de détacher de l'alliance d'Athènes Sitalcès, roi des Odrysiens. Cette première négociation ne leur réussit pas. Ils furent livrés aux Athéniens, qui, les traitant comme perturbateurs du repos public, les firent mourir. C'est ainsi que les Spartiates en usoient eux-mêmes en pareille occasion. Cette conduite prouve que les Grecs étoient encore barbares à certains égards.

Les Athéniens rendent l'autorité à Périclès, qui meurt.

Pour avoir enlevé l'autorité à Périclès, les Athéniens n'en furent pas mieux gouvernés. Les factions, qu'il étoit seul capable de réprimer, occasionnèrent de nouveaux désordres, dont il ne paroissoit pas l'auteur. D'ailleurs on l'avoit puni, et par

nséquent le ressentiment n'étoit plus le
ime. On l'invita donc à reprendre les
ies du gouvernement, et il les reprit :
is il mourut de la peste, quelques mois 429.
rès.

temps florissans d'Athènes durasser
tant que lui.

441. Fausse politique des Athéniens, lors de la guerre entre Corcyre et Corinthe.

Après six ans de paix, Périclès
pour les Milésiens contre les habita
Samos. Ceux-ci furent domptés, et
rent sous la domination d'Athènes.
autre guerre s'étant élevée entre les C
réens et les Corinthiens, ces deux pe
les plus puissans sur mer après les
niens, recherchèrent chacun l'alliance
république. Athènes, qui crut avoir t
l'ccoasion de les affoiblir l'un par l'a
prit les armes, et se proposa de faire
leur querelle. Cependant il n'étoit pas
semblable que toute la Grèce pût voi
différemment la ruine de Corcyre o
Corinthe. La guerre pouvoit donc de
générale, et c'est ce qu'il falloit empê

Les Athéniens rompoient la trève,
armoient contre les Corinthiens, parce
Corinthe avoit été comprise dans le t
conclu entre Athènes et Lacédémone.
ne la rompoient pas, s'ils armoient co
les Corcyréens, qui, lors du traité, n'avo
pris
. Or il leur importoi
s'ils vouloient n

r sur eux toutes les forces du Pélo-
:e.

avoient été puissans pendant la guerre
e les Perses, parce qu'alors l'empire de
:r donnoit celui de la terre. Ce n'étoit
la même chose depuis que la Perse
it de former des entreprises sur la
e; et Athènes, dont Sparte devenoit
l'ennemie déclarée, devoit penser à
rtifier dans le continent, où elle étoit
e, au point que l'Attique n'étoit pas à
i d'une invasion.

ı s'alliant des Corinthiens, qui avoient
nêmes beaucoup d'alliés dans le Pélo-
se, elle acquéroit des forces contre les
démoniens, et d'ailleurs elle leur ôtoit
prétexte d'armer contre elle. C'est
la résolution qu'elle prit dans la pre-
assemblée où la chose fut mise en
ation. Mais, dans la seconde, elle 435 ans avant J. C.
les Corcyréens, jugeant leur île fa-
aux projets qu'elle formoit sur la
sur l'Italie. Il paroît encore qu'en
ssion, elle suivit les impressions
ès lui donnoit.

ant elle ne fit d'abord qu'une li-

gue défensive. Elle auroit voulu ne pas déclarer la guerre aux Corinthiens, et elle fut forcée à la déclarer, lorsque ceux-ci, vaincus dans un combat naval, eurent soulevé Potidée, une de leurs colonies dans la Macédoine, et alors tributaire d'Athènes. Cette diversion ne permit plus de garder aucune mesure. On arma ouvertement de part et d'autre. Il y eut une action près de Potidée, où Socrate et Alcibiade se distinguèrent; et les Athéniens, qui eurent l'avantage, assiégèrent cette ville.

Sparte fait une ligue contre Athènes.

Alors les Corinthiens et leurs alliés députèrent à Lacédémone, et se plaignirent des Athéniens, comme infracteurs de la paix. D'autres peuples portèrent encore des plaintes contre eux; et les Spartiates, qui saisirent cette occasion d'humilier Athènes, formèrent une ligue d'autant plus puissante, qu'ils parurent armer pour la liberté de la Grèce.

Périclès se résout à la guerre, pour ne pas rendre compte des finances.

Périclès auroit voulu ne pas s'engager dans une guerre avec Sparte. Mais il y étoit entraîné par les affaires qu'on lui suscitoit. Ses ennemis avoient appelé en jugement les personnes qui lui étoient le plus

chères, Phidias, Aspasie, Anaxagore. Ces dénonciations ayant été bien reçues du peuple, ils l'avoient accusé lui-même de rapines et de concussion, et on venoit de porter un décret pour lui faire rendre ses comptes.

Il songeoit à les rendre, lorsqu'Alcibiade dit qu'il feroit mieux de songer à ne les rendre pas; et cette plaisanterie fut un conseil qu'il suivit. Il cessa donc de s'opposer à une guerre qui pouvoit distraire les Athéniens, et qui, le rendant nécessaire plus que jamais, devoit faire oublier le passé.

Les forces de Sparte étoient sur terre, et celles d'Athènes sur mer.

On se prépara de part et d'autre, et tout fut en mouvement. Le plus grand nombre des villes penchoient pour les Lacédémoniens, qu'elles regardoient comme les défenseurs de la liberté : les Athéniens s'étoient rendus odieux, et on craignoit jusqu'à leur alliance, qui dégénéroit de leur part en tyrannie.

Dans cette disposition des esprits, les peuples du continent se déclarèrent la plupart pour Sparte qui les pouvoit protéger. [illegible]ux des îles, et les Grecs de l'Asie mi[illegible] restèrent attachés aux Athéniens,

moins par inclination que pa
Les flottes, qui ne cessoient
ne leur permettoient pas de
Ainsi les forces de Lacédém
terre, et celles d'Athènes s
on peut juger que ces deux
feront réciproquement beau
avant d'en pouvoir venir à
cisive.

Les troupes des Lacédém
de leurs alliés s'étoient ren
de Corinthe : elles formoient
soixante mille hommes, et el
l'Attique qui leur étoit ou
me . roi de Sparte, qui le
s'arrêta, et envoya un hé
niens, dans l'espérance de t
moyen de conciliation. Mais
tendre ce héraut. On ne lui
me d'entrer dans la ville; e
qu'on ne traiteroit avec Sp
qu'elle auroit mis bas les a
riotes qui dicta cette répon

A cette démarche, on ju
rien craindre pour les At
croiroit déjà les voir marc

se sont renfermés dans la
us leurs effets. On ravage
n enlève leurs moissons : on
aisons : on les brave jusques
d'Athènes ; et ils ne sortent

sans doute à Périclès qu'A-
it pas. Sa politique étoit de
rre en longueur pour consu-
s de l'ennemi : il se flattoit,
nt, que la flotte feroit une
rsion, et que le ravage, qu'elle
es côtes du Péloponèse, for-
ples ligués à se séparer, et à
à la défense de leur propre

st ce qui arriva. Cependant,
emis à se retirer, sans leur
ilité de revenir, ce n'étoit
e. Une pareille guerre étoit
Athènes, comme pour eux;
t que, dès que cette républi-
t se défendre que par des di-
ne pouvoit que retarder sa
s seul trouvoit son avantage
rre défensive, parce qu'elle

lui laissoit la liberté de s'engager plus ou moins, suivant les circonstances.

Il eut bien de la peine à empêcher les Athéniens de sortir ; ils vouloient qu'on les menât à l'ennemi. Ce peuple qui, fier de ses succès, croyoit ne devoir armer que pour de grandes entreprises, ne pouvoit voir de dedans ses murs le dévastement de ses terres. Il lui falloit d'ailleurs des actions d'éclat ; et c'est par-là qu'il devoit ouvrir la campagne, s'il vouloit imposer à la Grèce, et rompre les mesures de Sparte. Ainsi cette guerre étoit tout-à-la fois contraire au caractère et aux intérêts des Athéniens.

Leur armée de terre pouvoit être de trente mille hommes. Cimon l'eût vraisemblablement trouvée assez forte, pour tenir la campagne. Il eût déconcerté la lenteur des Spartiates, qui perdoient beaucoup de temps à délibérer. Les alliés se plaignoient déjà de cette lenteur ; et il ne falloit peut-être qu'une démarche subite et hardie pour les dégoûter de l'alliance de Lacédémone. On pouvoit au moins semer la division parmi eux, et dès-lors la ligue n'étoit plus aussi formidable qu'elle le paroissoit.

La seconde campagne se passa comme a première. Athènes parut sur terre sans léfense contre Sparte, comme Sparte fut ur mer sans défense contre Athènes. L'Atique fut donc encore dévastée, et les flottes irent une nouvelle diversion sur les côtes lu Péloponèse.

La campagne finit: mais une contagion, telle qu'on n'en avoit point vue encore, désoloit la ville et la flotte. Le courage des Athéniens succomba sous ce nouveau fléau: ils commencèrent à murmurer contre Périclès : ils députèrent à Lacédémone pour obtenir la paix, à quelque prix que ce fût; et ils ne l'obtinrent pas.

Les Athéniens ôtent l'administration à Périclès.

Se voyant alors sans ressource, ils s'abandonnent au désespoir. La vue seule de Périclès les révolte : ils le regardent comme l'auteur des maux qu'ils souffrent : ils lui ôtent toute administration : ils le condamnent à une amende.

Cependant les Spartiates songeoient à s'allier d'Artaxerxe. S'ils en obtenoient des vaisseaux, ils défendoient leurs côtes. Capables alors de balancer sur mer la puissance d'Athènes, ils agissoient sur terre

Les Athéniens font mourir des ambassadeurs, que les Spartiates envoyoient au roi de Perse.

onséquent le ressentiment n'étoit plus le
même. On l'invita donc à reprendre les
rênes du gouvernement, et il les reprit :
mais il mourut de la peste, quelques mois 439.
près.

CHAPITRE VI.

Jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse.

L'administration de Périclès est l'époque de la décadence d'Athènes.

PÉRICLÈS, lorsqu'il mourut, avoit depuis quarante ans une grande influence dans le gouvernement; et, depuis quinze, il étoit en quelque sorte le maître de la république. Jamais Athènes ne parut plus florissante: c'étoit le séjour des arts, des sciences et des talens en tous genres. Les fêtes et les spectacles se renouveloient continuellement: on ne se lassoit point d'admirer les statues, les édifices et les monumens prodigués de toutes parts. En un mot, tout annonçoit l'opulence et le goût.

Plus on admiroit cette magnificence, plus on louoit Périclès, à qui Athènes paroissoit la devoir; et, parce que les Athéniens savoient mieux louer que les autres peuples, le nom de ce citoyen a passé à la postérité avec les éloges qu'ils lui ont donnés; et le

toriens, qui ont répété ces éloges, n'ont examiné s'il les méritoit.

Vous vous convaincrez bientôt, Monseigneur, que l'administration de Périclès l'époque de la décadence d'Athènes; et, s vous étudierez l'histoire, plus vous ez occasion de remarquer que les excès, le luxe entraîne, sont toujours l'avant-reur de la chûte des empires. Les siècles il règne, sont ceux qu'on nomme les ux siècles, et le siècle de Périclès est le mier de ces siècles vantés. On les appré-roit mieux, si le bruit, que font ceux qui célèbrent, permettoit d'entendre les nissemens des peuples.

Athènes n'avoit qu'une puissance pré-e. Riche par les richesses de ses alliés, cessoit de l'être, si elle cessoit de reti-des contributions. Elle devoit donc mé-ger des peuples, qui faisoient toute sa ssance : cependant elle les opprimoit, elle ne paroissoit appliquée qu'à les mé-tenter.

Athènes et Sparte ne connoissent pas leurs vrais intérêts.

Si Athènes ne connoît pas ses intérêts, arte ne connoîtra pas mieux les siens. ur obtenir les secours des Perses, elle

L'expédition des Athéniens en Sicile leur fait perdre leurs alliés.

Dans ces circonstances, Athènes enh
prit d'exécuter le projet qu'elle méditoit
puis long-temps, la conquête de la Sici
Mais elle perdit dans cette expédition
armées et ses généraux. Affoiblie par
pertes, elle commença à être abandon
de ses alliés, qui ne la craignoient plus;
Sparte, à qui ils se réunissoient, s'allia
core des Perses, qui s'engagèrent à four
aux frais de la guerre.

Successeurs d'Artaxerxe Longuemain.

Artaxerxe Longuemain étoit mort
huitième année de la guerre du Péloponè
laissant la couronne à Xerxès, son seul
légitime; et il avoit eu de ses concubi
plusieurs enfans, entre autres, Sogdi
Ochus et Arsite.

Xerxès ne régna que quarante-cinq jo
Sogdien, qui l'égorgea, usurpa le trô
et le perdit avec la vie au bout de six à s
mois; Ochus, qui étoit gouverneur d'H
canie, ayant armé sous prétexte de ven
la mort de son frère.

Ochus, assuré de l'empire, prit le n
de Darius; et les Grecs, pour le distingu
lui donnèrent le surnom de Nothus, c'
à-dire, bâtard. Le règne de Darius Not

été continuellement troublé par des ré-oltes.

Arsite arma, dans l'espérance de lui en-ever la couronne, comme lui-même il l'avoit nlevée à Sogdien: mais son parti ayant été ffoibli, il se livra à son frère, qui le fit nourir.

Quelques années après, dans le temps ue les Athéniens faisoient la guerre en Si-ile, plusieurs provinces de Perse se sou-vèrent. Amyrtée, un des chefs de la ré-olte sous Inarus, enleva l'Égypte à Darius othus, et y régna six ans. La première nnée de ce soulévement, le gouverneur de ydie, soutenu de quelques troupes grec-ues, avoit entrepris de se rendre souverain ans sa province, lorsqu'ayant été aban-onné des Grecs, il se rendit à Tissapher-qui lui promit sa grace. Darius cependant condamna à mort. Il restoit au fils de ce belle un parti qui se soutint pendant deux s. Enfin les Mèdes se soulevèrent et furent mptés.

Plusieurs soulèvemens en Perse.

Darius Nothus étoit un prince foible, uverné par sa femme Parysatis, intri-nte, ambitieuse et cruelle, et par trois

Caractère foible de Darius Nothus.

eunuques, dont le principal étoit Artoxar
Ce ministre, protégé par la reine Parysati
à laquelle il paroissoit vendu, avoit enco
toute la confiance du roi, qu'il flattoit
qu'il occupoit d'amusemens frivoles. Maît
du gouvernement, il commandoit en so
verain. Il voulut encore en avoir le titre,
ce fut sa perte. Sa trame ayant été déco
verte, il fut livré à Parysatis, qui lui
souffrir les plus cruels supplices.

La Perse recherche l'alliance de Sparte.

La Perse, gouvernée par un prince foib
et troublée par des révoltes, ne pouvoit p
donner de grands secours aux Lacédém
niens : elle étoit plutôt dans une situation
leur en demander. Aussi ce fut elle qui
prévint. Tissapherne, satrape de Lydi
et Pharnabaze, satrape de Phrygie,
putèrent tous deux à Lacédémone; et, in
tant cette république à joindre ses for
aux leurs, ils offrirent de soudoyer tout
les troupes. Le premier vouloit, secou
des Spartiates, achever de dissiper le pa
qui subsistoit encore dans son gouver
ment : le second se proposoit d'enlever a
Athéniens les villes qu'ils avoient sur l'H
lespont. On accepta leur alliance, et

résolut d'envoyer d'abord à Tissapherne les secours qu'il demandoit. La flotte partit avec Alcibiade et Calcidée.

Alcibiade étoit alors à Sparte. C'est lui qui avoit engagé les Athéniens dans la guerre de Sicile, et il avoit eu le commandement de l'armée, conjointement avec Nicias et Lamachus. Comme la flotte étoit prête à partir, les statues de Minerve se trouvèrent toutes mutilées en une nuit. On rechercha les coupables de ce sacrilège: les soupçons tombèrent sur plusieurs jeunes gens; et Alcibiade, entre autres, fut accusé. Il offroit de se défendre; il demandoit même avec instance qu'on lui fît son procès, lorsque ses ennemis, qui vouloient le poursuivre en son absence, firent surseoir le jugement, sous prétexte que le départ de la flotte pressoit. Alcibiade accusé de sacrilège.

A peine Alcibiade fut arrivé en Sicile, que les Athéniens le rappelèrent pour être jugé sur l'accusation intentée contre lui, et il parut d'abord vouloir se rendre aux ordres de la république: mais le vaisseau qui le ramenoit, ayant débarqué à Thurium, il s'échappa, et se réfugia chez les Argiens.

Il se retire à Sparte.

Les Athéniens le condamnèrent à mort par contumace. Désespérant alors de retourner dans sa patrie, il demanda asyle aux Spartiates; et, ayant obtenu de vivre au milieu d'eux, il en prit si facilement les mœurs, qu'il gagna leur affection. A l'austérité qu'il montroit, et qui paroissoit lui être naturelle, ils n'imaginoient pas qu'il eût jamais connu la volupté.

Cependant son départ de Sparte lui fut encore funeste. La considération dont il jouissoit dans cette république, l'autorité qu'il avoit dans les délibérations, les services mêmes qu'il rendoit, tout lui suscita des ennemis qui méditèrent sa mort, et des ordres furent envoyés à cet effet.

Et ensuite auprès de Tissapherne.

Alcibiade se retira à Sardes, auprès de Tissapherne. Là, prenant de nouvelles mœurs, il plut par sa mollesse, par son luxe, par ses flatteries, et il eut tout crédit sur l'esprit du satrape.

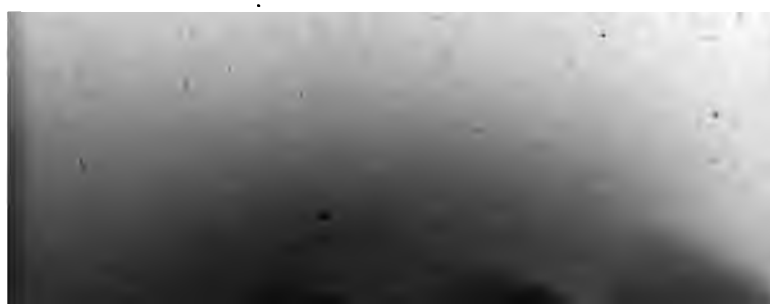
Les Athéniens, pour s'assurer les secours qu'Alcibiade leur promet, abolissent la démocratie.

Dans ces circonstances, il conçut l'espérance de revoir sa patrie : mais il voulut qu'on ôtât l'administration au peuple qui l'avoit condamné; et il offroit de procurer aux Athéniens l'alliance de Tissapherne.

e projet qui devoit donner l'autorité aux rincipaux citoyens, ne pouvoit manquer 'avoir un puissant parti. Il s'agissoit pourant de le faire agréer à l'armée que la réublique avoit à Samos. Alcibiade en sonda s chefs. Plusieurs entrèrent dans ses vues: a concerta les mesures qu'il convenoit de endre; et Pisandre, qui partit pour thènes, se chargea de proposer au peuple retour d'Alcibiade, l'alliance de Tissaerne, et l'abolition de la démocratie. Ces oppositions soulevèrent d'abord les esprits: ependant le peuple finit par y donner son nsentement; ne voyant pas d'autre moyen sauver la république, se flattant, comme le lui promettoit, de reprendre un jour utorité.

En conséquence, on confia l'adminis- 412.
atio à quatre cents citoyens, et on leur onna un pouvoir absolu. Mais, à cette ouvelle, les troupes, qui étoient à Samos, soulevèrent contre leurs chefs. Elles déosèrent ceux qu'elles soupçonnèrent d'aoir eu part à cette révolution: elles nomèrent à leur place Thrasyle et Thrasibule; elles invitèrent Alcibiade à venir prendre

A cette nouvelle l'armée se soulève, et donne le commandement à Alcibiade.



Darius à lui donner ce gouverne-

dre se rendit à la cour de Cyrus,
, gagna sa confiance, et en obtint
u'il demanda. Ce Spartiate, com-
souple, flatteur et bas, avoit, au
tous les talens d'un courtisan. Ce
nt, pour le moment, de plus avan-
fut une augmentation de paie pour
ots; ce qui occasiona une grande
dans la flotte des Athéniens.
ée des Athéniens étoit à Samos, Défaite des Athéniens.
es Spartiates à Éphèse. Alcibiade,
aller en Ionie chercher des fonds
er ses soldats, laissa le comman-
à Antiochus, avec défense d'en-
action. Antiochus n'obéit pas; et
, qui avoit évité de hasarder un
utre Alcibiade, profita de l'ab-
général, et battit les Athéniens.
Samos, Alcibiade lui présenta
le Spartiate ne l'accepta pas.
avoit mécontenté les chefs de Alcibiade se retire dans la Chersonèse de Thrace.
donnant sa confiance à Antio-
it un homme perdu de répu-
, qui se déclara ouverte-

réparer les pertes qu'elle avoit faites, et il appuya les alliés, qui demandoient que le commandement fût rendu à ce général. On le lui rendit en effet, quoiqu'on parût le donner à un autre. Comme la loi ne permettoit pas que le même homme fût amiral deux fois, on revêtit de ce titre Aracus; et on donna toute l'autorité à Lysandre, qu'on nomma *vice-amiral.*

Lysandre se rend maître d'Athènes, et y établit trente tyrans.

Nous sommes à la fin de la guerre du Péloponèse. Lysandre, ayant vaincu les Athéniens sur l'Hellespont, près de l'embouchure du fleuve Egos, vint assiéger Athènes par mer, pendant qu'Agis et Pausanias, les deux rois de Sparte, l'assiégeoient par terre. Après un siége de six mois, forcée à se rendre, elle capitula, et consentit à démolir les fortifications du Pirée, à n'avoir que douze vaisseaux, et à ne faire désormais la guerre que sous les ordres des Lacédémoniens.

404 ans avant J. C.

Le traité ayant été conclu et ratifié, Lysandre entra dans la ville, abolit la démocratie, établit trente tyrans, et mit dans la citadelle une garnison, sous les ordres du spartiate Callibius.

Cette guerre a duré vingt-huit ans. C'est l'époque où Athènes commence à manquer de ces hommes, qui, par leur génie et leurs talens, semblent nés pour être l'ame de tous les mouvemens politiques; et néanmoins c'est le temps où elle a été féconde plus que jamais en talens de toute espèce. Il est aisé de concilier cette disette avec cette abondance : d'un côté, Périclès avoit toujours écarté des affaires les hommes de mérite, qui pouvoient lui donner de l'ombrage. De l'autre, le goût des arts et des sciences étoit venu au point, qu'on accordoit la plus grande considération à ceux qui s'y distinguoient. Il étoit donc naturel qu'on s'empressât d'entrer dans cette nouvelle carrière. Elle étoit moins orageuse, elle piquoit par la nouveauté, elle conduisoit à la même gloire. Voilà pourquoi, avec beaucoup de gens à talens, Athènes n'eut personne pour la conduire; et ce fut encore là l'ouvrage de Périclès.

Pourquoi, pendant la guerre du Péloponèse, Athènes manque d'hommes pour la conduire.

défense de Théramène, et voulut le sous-
traire à cet arrêt injuste: ce fut inutilement.

Après la mort de ce collègue, qui pouvoit
au moins réprimer quelquefois les vexa-
ions, les tyrans ne connurent plus de frein.
es emprisonnemens, les meurtres se répé-
ient chaque jour: il périt plus de citoyens
huit mois, qu'en trente ans de guerre;
le peuple, consterné, n'osoit laisser échap-
r une plainte. Socrate seul élevoit la voix,
étoit libre encore.

Les citoyens les plus considérables sor- Thrasybule les chasse.
nt d'Athènes, ayant Thrasybule à leur
Sparte défendit à toutes les villes de
ecevoir; et il n'y en eut que deux qui
ouvrirent un asyle, Thèbes et Mégare.
is, orateur de Syracuse, leur envoya
cents soldats, qu'il avoit levés à ses
s, voulant secourir la patrie com-
de l'éloquence.

in Thrasybule chassa les tyrans: il 403.
oeler les exilés, et on confia le gou-
ent à dix citoyens, qui abusèrent
de leur pouvoir. Le peuple vouloit
vre les complices des vexations com-
us les trente: Thrasybule, jugeant

que ces recherches occasionneroient de nouveaux désordres, inspira d'autres sentimens et on publia une amnistie, par laquelle tous les citoyens jurèrent d'oublier le passé.

Sparte veut rétablir les trente.

Lacédémone arma, pour rétablir les trente, et le roi Pausanias marcha contre les Athéniens, avec des sentimens néanmoins bien différens de ceux d'un Spatiate. Touché du sort de cette république, il la favorisa secrètement, et les tyrans furent égorgés. Pausanias, à son retour, fut cité comme ayant trahi l'état, et il se vit au moment d'être condamné à mort.

Révolte de Cyrus le jeune.

Ce fut après ces événemens, qu'éclata la révolte de Cyrus. Ce prince perdit la vie dans la bataille qu'il livra à son frère; et dix mille Grecs, qui avoient été vainqueurs à l'aîle droite, firent une retraite, aussi hardie dans le projet, qu'étonnante dans l'exécution. Xénophon, un de leurs chefs, en a laissé l'histoire.

401.

Sparte déclare la guerre à la Perse, et paroît pouvoir se promettre des succès.

Les villes d'Ionie s'étoient déclarées pour Cyrus. Sparte, qui les vit exposées au ressentiment du vainqueur, arma pour défendre leur liberté, et osa déclarer la guerre au grand roi. Les triomphes de la Grèce

lepuis la journée de Marathon jusqu'à la ›aix de Cimon, promettoient à cette répu›lique des succès, que la retraite des dix nille paroissoit assurer. Elle ne pouvoit ›as ne pas mépriser les Perses, quand elle es voyoit, après une victoire, hors d'état le couper la retraite à un petit nombre de Grecs, qui devoient périr par les obstacles euls que la nature opposoit à leur retour, lans un espace de cinq à six cents lieues.

Mauvaise constitution de la monarchie des Perses.

Cette vaste monarchie avoit d'ailleurs lans sa constitution un vice, qui en rendoit a conquête facile. Les satrapes, dans les provinces éloignées du monarque, étoient en quelque sorte des souverains: car l'usage leur avoit donné plusieurs prérogatives de la souveraineté. Ils imposoient les peuples: ils disposoient des gouvernemens de toutes les places: ils nommoient à tous les emplois militaires: ils levoient des troupes: ils faisoient la guerre: ils faisoient la paix: ils armoient les uns contre les autres: ils traitoient avec les états voisins; et, dans les alliances qu'ils contractoient, ils consultoient chacun leurs intérêts plutôt que ceux de la monarchie. Ils ne paroissoient sujets,

que parce qu'ils agissoient au nom du roi, qu'ils lui envoyoient une partie des tributs, et qu'ils étoient amovibles.

Quoique le monarque eût le droit de les révoquer, il n'en avoit pas toujours le pouvoir. Forcé à les ménager, il mettoit toute sa politique à les diviser; et il conservoit son autorité sur tous, moins par sa propre puissance, que par la crainte où ils étoient les uns des autres. Si un d'eux lui faisoit ombrage, il ne lui étoit pas facile de le faire saisir, et il ne lui restoit d'autre ressource que de le faire assassiner; ressource odieuse, qui décèle la foiblesse du monarque.

Les rois de Perse divisoient donc pour commander; et ce sera-là dans tous les siècles le plus grand secret de la politique. Mais, Monseigneur, vous remarquerez toujours que ce secret sera une source de désastres. Si la mésintelligence des satrapes assuroit la domination du monarque sur les provinces, elle pouvoit lui être funeste, parce que la monarchie restoit sans défense contre les nations étrangères. Des satrapes divisés auront des intérêts différens: le bien général de l'empire ne les réunira jamais:

s ne se donneront pas les secours dont ils uront réciproquement besoin : ils armeront ans toute autre vue que pour défendre la ıonarchie ; et chacun d'eux se flattera de ouver son avantage dans une révolution.

Sparte aura des succès sans fruit.

D'après l'état de cette monarchie, on eut juger qu'elle auroit succombé sous les rmes de Sparte, si tous les Grecs eussent é attachés à la fortune des Spartiates, omme, du temps de Cimon, ils l'avoient é à celle des Athéniens ; et, ce qui fera le alut de la Perse, c'est que cette république e sentira pas que, foible par elle-même, elle 'est puissante que par ses alliés. La dureté e son gouvernement les lui avoit déjà fait erdre une fois : Athènes, qui les avoit acuis, et qui avoit commis la même faute, es avoit également perdus. Ç'auroit été-là es leçons pour Lacédémone, si les états 'instruisoient par les revers ; mais malheueusement il est rare que l'expérience les claire, ou du moins elle est long-temps vant de les éclairer. Sparte, au milieu de s succès, aura donc encore l'imprudence e se rendre odieuse à ses alliés ; et, pour asser les armées de cette république, Ar-

contre elle deux armées, l'une commandée par Eudamidas; l'autre, qui suivit de près, par Phébidas.

Les Spartiates se rendent maîtres de Thèbes par trahison.

Il y avoit alors dans Thèbes deux factions, celle d'Isménie, qui favorisoit la démocratie; et celle de Léontide, qui se déclaroit pour l'oligarchie. Dans ces circonstances, Phébidas, traversant la Béotie, campa près de Thèbes. Les citoyens n'en prirent point d'alarmes, parce qu'ils se reposoient sur la foi du dernier traité. Mais ce Spartiate, invité par Léontide, s'empara de la citadelle, pendant que les Thébains étoient occupés à célébrer les fêtes de Cérès. Isménie, aussitôt saisi, fut condamné à mort; et tous ceux de son parti sortirent de la ville, au nombre de plus de quatre cents. Epaminondas resta. Sa pauvreté, et l'éloignement où il avoit toujours été des affaires, le mettoient à l'abri de toute insulte. Jusqu'alors il ne s'étoit appliqué qu'à l'étude de la philosophie.

Sparte ôta le commandement à Phébidas, et néanmoins elle ordonna qu'on garderoit la citadelle de Thèbes, et qu'on y mettroit garnison. Ainsi, en punissant

es Lacédémoniens. Sur ces remontrances, Artaxerxe donna ses ordres pour faire équiper une flotte en Phénicie, et il en confia le commandement à Conon.

A la nouvelle de ces préparatifs, Sparte résolut de pousser vivement la guerre qu'elle venoit de commencer; et Agésilas, l'un des rois, passa en Asie. Il eut, dans les deux premières campagnes, de si grands succès, que la monarchie de Perse parut menacée d'une révolution. Les provinces, prêtes à se révolter, commençoient à rechercher l'alliance de Sparte : les Barbares, qui arrivoient de toutes parts, grossissoient l'armée de cette république; et Agésilas méditoit de porter la guerre jusques dans la haute Asie. Succès d'Agésilas en Asie. 397.

Il étoit temps de faire une diversion en Grèce. Tithrauste, qui, par ordre d'Artaxerxe, avoit assassiné Tissapherne, étoit alors satrape de Lydie. Il chargea Timocrate de Rhodes de parcourir les villes de la Grèce, et de les soulever contre Sparte. En général, disposées à secouer le joug, plusieurs se déclarèrent aussitôt. L'argent, que Timocrate répandit parmi les principaux citoyens, hâta le soulèvement. Ligue contre Sparte.

395. Argos, Thèbes, Corinthe firent une ligue; et bientôt après, Athènes se joignit à ces trois villes : elle étoit sollicitée par les Thébains, qui avoient fourni à Thrasybule des armes pour chasser les tyrans.

Mort de Lysandre. Les Lacédémoniens levèrent deux armées, qui entrèrent dans la Phocide. Lysandre, qui en commandoit une, fut tué dans un combat près d'Haliarte. Le roi Pausanias, qui commandoit l'autre, ne crut pas devoir hasarder une seconde action, et revint à Sparte. Il y fut cité pour rendre compte de sa conduite; et, ayant été condamné à mort, il se retira à Tégée, où il mourut l'année suivante.

Victoire de Conon près de Cnide. Sur ces entrefaites, Conon, qui commandoit la flotte d'Artaxerxe, défit celle de

394. Sparte près de Cnide, ville de Carie. Cette victoire enleva l'empire de la mer aux Lacédémoniens : ils perdirent leurs alliés, qui n'attendoient que le moment de secouer leur joug, et ils se trouvèrent presque sans forces en Grèce et en Asie. Ils ne se relevèrent plus. Alors Agésilas, qui avoit été rappelé, livra en Béotie un combat où il parut avoir quelque avantage.

Enfin les Athéniens virent arriver la flotte victorieuse. Ce sont les Perses que Conon conduit, et qui, après avoir combattu pour Athènes, viennent encore en relever les murs. Conon relève les murs d'Athènes. 394.

La guerre continuoit, et les Athéniens reprenoient la supériorité, lorsque Sparte, pour arrêter les progrès de sa rivale, résolut de faire la paix avec la Perse. Antalcide, chargé de cette négociation, se rendit auprès de Téribase, satrape de Lydie. Ses instructions renfermoient trois articles principaux. Par le premier, on offroit d'abandonner au roi de Perse toutes les colonies Asiatiques : par le second, toutes les villes de la Grèce devoient recouvrer leur liberté : et le dernier portoit que celles qui accepteroient ces conditions, se réuniroient pour forcer les autres à s'y soumettre. Axtaxerxe accepta ces propositions : il y ajouta seulement qu'outre les villes grecques de l'Asie, il auroit encore les îles de Chypre et de Clazomène, et qu'on laisseroit aux Athéniens celles de Sciros, de Lemnos et d'Imbros. Paix d'Antalcide. 387.

Les principales villes de la Grèce reje-

tèrent d'abord ce traité honteux, qui les humilioit, et qui sacrifioit les Grecs de l'Asie : mais enfin, trop foibles pour s'y opposer, elles y accédèrent les unes après les autres.

En consentant à rendre la liberté à toutes les villes, Sparte paroissoit perdre sa domination sur toute la Laconie. Elle étoit donc bien éloignée de vouloir se conformer elle-même à cet article; et elle ne l'avoit inséré dans le traité, qu'afin d'avoir un prétexte pour soustraire aux autres républiques les villes qui leur obéissoient. Ce sera-là une nouvelle source de guerres.

CHAPITRE VIII.

Jusqu'à la mort d'Epaminondas.

Athènes et Sparte n'ont jamais été plus puissantes, que lorsqu'elles faisoient la guerre sans argent, ou avec peu. Mais, dès que l'argent a commencé à devenir pour elles le nerf de la guerre, elles ont été foibles, parce qu'alors elles n'en pouvoient jamais avoir assez. La richesse d'un peuple n'en fait donc pas la puissance; c'est une vérité dont vous vous convaincrez de plus en plus en étudiant l'histoire.

La richesse d'un peuple n'en fait pas la puissance.

En exécution du dernier traité, les Thébains renoncèrent à leur domination sur la Béotie, et les Corinthiens retirèrent la garnison qu'ils avoient dans Argos. Cependant Olynthe, ville de Thrace, bien loin de renoncer à ses conquêtes, en faisoit de nouvelles, et les Spartiates saisirent ce prétexte pour lui déclarer la guerre. Ils envoyèrent

Les Spartiates arment contre Olynthe.

contre elle deux armées, l'une commandée par Eudamidas; l'autre, qui suivit de près, par Phébidas.

Les Spartiates se rendent maîtres de Thèbes par trahison.

Il y avoit alors dans Thèbes deux factions, celle d'Isménie, qui favorisoit la démocratie; et celle de Léontide, qui se déclaroit pour l'oligarchie. Dans ces circonstances, Phébidas, traversant la Béotie, campa près de Thèbes. Les citoyens n'en prirent point d'alarmes, parce qu'ils se reposoient sur la foi du dernier traité. Mais ce Spartiate, invité par Léontide, s'empara de la citadelle, pendant que les Thébains étoient occupés à célébrer les fêtes de Cérès. Isménie, aussitôt saisi, fut condamné à mort; et tous ceux de son parti sortirent de la ville, au nombre de plus de quatre cents. Epaminondas resta. Sa pauvreté, et l'éloignement où il avoit toujours été des affaires, le mettoient à l'abri de toute insulte. Jusqu'alors il ne s'étoit appliqué qu'à l'étude de la philosophie.

Sparte ôta le commandement à Phébidas, et néanmoins elle ordonna qu'on garderoit la citadelle de Thèbes, et qu'on y mettroit garnison. Ainsi, en punissant le

criminel, elle devenoit complice du crime: conduite aussi déraisonnable qu'injuste.

Deux ans après, les Olynthiens furent forcés à se rendre.

Les Lacédémoniens parurent alors dominer sur la Grèce. Toutes les villes tremblèrent devant eux : et ils ne virent plus dans Athènes qu'une rivale humiliée. Jamais puissance néanmoins ne fut plus mal assurée ; parce que les injustices, qui en étoient le fondement, ne pouvoient manquer de soulever les peuples. Si Sparte a deux fois perdu ses alliés, parce qu'elle les gouvernoit durement, comment conserveroit-elle un empire, acquis par trahison et par violence? Vous jugez que cet empire est le dernier effort d'une puissance qui s'éteint.

Cette violence doit soulever toute la Grèce contre cette république.

Tous ceux qui étoient sortis de Thèbes, avoient été bannis par un décret public, et s'étoient retirés à Athènes, où ils avoient trouvé asyle. Sparte ordonna aux Athéniens de les chasser : ils n'obéirent pas. Les Thébains avoient désobéi à de pareils ordres, lorsque Thrasybule, chassé par les trente tyrans, s'étoit refugié à Thèbes. Ainsi les

Athènes donne asyle aux Thébains qui ont été bannis.

Athéniens rendoient aux Thébains le même service qu'ils en avoient reçu.

Pélopidas rend la liberté aux Thébains.

Léontide tenta de faire assassiner les principaux des bannis, et n'eut que l'infamie d'avoir fait une tentative inutile : un seul fut tué. Cependant Pélopidas, à l'exemple de Thrasybule, forma le projet de rendre la liberté à sa patrie. Après avoir fait son plan, de concert avec ceux qui étoient à Athènes, il en donna connoissance aux amis qu'il avoit à Thèbes; et on prit de part et d'autre les mesures convenables.

378. A un jour marqué, les conjurés se rendirent à Thriasie, petit bourg peu éloigné de Thèbes; et douze, à la tête desquels étoit Pélopidas, tous déguisés en paysans, entrèrent dans la ville sur le déclin du jour, par différentes portes. Charon les reçut chez lui, et quelques autres amis s'étant joints à eux, ils se trouvèrent quarante-huit.

Ce même jour, Philidas, un des conjurés, avoit rassemblé chez lui les principaux chefs de la tyrannie. Il leur donnoit un grand souper, et les sollicitoit au vin et à la bonne chère.

Cependant les quarante-huit se partagent

n deux troupes : l'une, conduite par Charon, a chez Philidas, pendant que Pélopidas narche, avec l'autre, chez Léontide, qui n'etoit pas du repas. Bientôt tous les tyrans périssent à-la-fois.

La conjuration avoit été sur le point l'être découverte. Un courier, parti d'Athènes, arriva au milieu du souper ; et, remettant à Archias une dépêche qui révéloit tout, il lui dit : *lisez sur-le-champ ; il s'agit d'affaires sérieuses. A demain*, répondit Archias, *les affaires sérieuses ;* et, jetant le paquet a côté de lui, il demanda à boire.

Aussitôt après ce premier succès, les conjurés font venir les bannis, qui étoient restés à Thriasie : ils arment tous les citoyens qu'ils rencontrent, et se joignent à Épaminondas et Gorgidas, qui étoient à la tête des plus braves de la ville.

Le désordre est par-tout. Le peuple, qui ignore si l'on combat pour sa liberté, ou pour lui donner de nouveaux fers, ne sait quel parti prendre. Plus de trois mille citoyens se réfugient même dans la citadelle. Si les Lacédémoniens avoient su profiter de ce

à Pélopidas de hasarder une action q
décidé du sort de la guerre. Il le s
et il n'engagea, pendant les première
pagnes, que de petits combats, où il
presque toujours sûr d'avoir l'ava
Par-là, il donnoit peu-à-peu à ses s
d'autant plus de confiance, qu'Agé
qui ne pouvoit rien entreprendre de
dérable, ne paroissoit à la tête des Spar
que pour apprendre aux Thébains le n
des armes.

Après cette conduite, Pélopidas
toutes les villes de la Béotie. Il eut
dans une occasion un succès fort bri
Il étoit près de Tégyre, lorsque quelq
tout épouvanté, vint lui dire : *nous son
tombés entre les mains des ennemi*
effet, ils commençoient à paroître hor
défilés. *Pourquoi*, répondit Pélopida
*dirions-nous pas que ce sont eux
sont tombés entre les nôtres?* Aussi
range sa petite troupe en bataille. Il n'
que trois cents hommes de pied et qu
peu de cavalerie. Cependant il attaqu
il bat. L'armée des Lacédémoniens
des deux tiers plus nombreuse; et

marqué que, jusques-là, ils n'avoient mais été battus, même à nombre égal.

Pendant cette guerre, l'Égypte, soustraite depuis quelques années à la domination des Perses, avoit pour roi Achoris, et Artaxerxe Mnémon faisoit de grands préparatifs pour réduire cette province. Pharnabaze, chargé de cette expédition, demanda aux Athéniens Iphicrate pour le mettre à la tête des troupes grecques, qui servoient dans l'armée du roi de Perse, et se plaignit à eux de ce que Chabrias étoit entré au service d'Achoris. Les Athéniens, qui avoient intérêt de ménager Artaxerxe, rappelèrent Chabrias, et accordèrent Iphicrate. Pendant que ces préparatifs se faisoient, Achoris mourut; Psammuthis occupa le trône un an; Nephérités, quatre mois; et Nectanébus, qui leur succéda, acheva de pourvoir à la défense de l'Égypte.

Les Athéniens donnent des secours à Artaxerxe pour soumettre l'Égypte.

Alors les rois de Perse prétendoient diriger de leur cabinet toutes les opérations d'une campagne; donnant à leurs généraux des plans tout faits, et ne leur permettant pas de s'en écarter sans de nouveaux ordres. Il arrivoit de-là que le plus habile général,

Pourquoi Artaxerxe ne réduit pas l'Égypte.

Pélopidas, qui n'accepta que ce qu'il ne pouvoit pas honnêtement refuser. A cette occasion, Épicrate, simple porte-faix, qui avoit été du voyage, proposa en pleine assemblée aux Athéniens de faire un décret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf archontes, on éliroit toutes les années neuf ambassadeurs; qu'on les choisiroit parmi les pauvres, et qu'on les enverroit au grand roi.

Sur ces entrefaites, Épaminondas fit une irruption dans le Péloponèse, où il eut à combattre les Spartiates, les Corinthiens et les Athéniens. Il eut d'abord de grands avantages : mais enfin, forcé à céder, il se retira. A son retour, il fut accusé d'avoir trahi les intérêts de la Béotie, et on lui ôta l'administration des affaires.

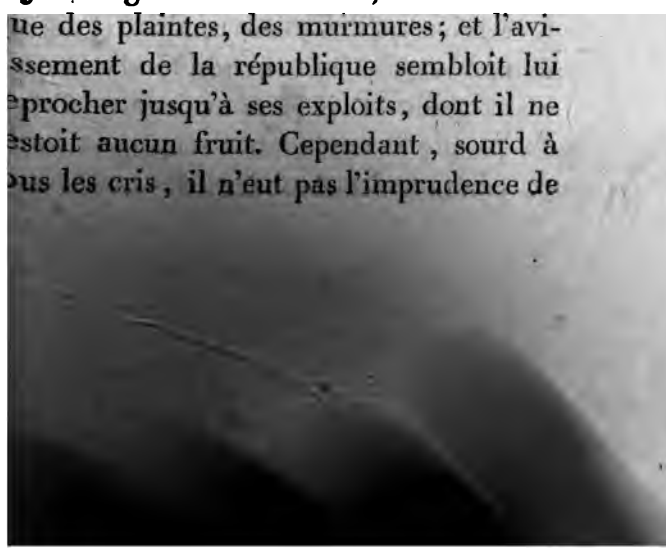
L'affoiblissement de Sparte et d'Athènes inspiroit à plusieurs peuples l'ambition de donner la loi à la Grèce. Jason, tyran de Phères, s'étoit fait nommer généralissime des Thessaliens, à force de leur répéter qu'il prévoyoit la chûte de Thèbes, et que c'étoit à leur tour à commander. Brave et expérimenté, il paroissoit capable d'exé-

Dans ces quatre mille hommes, il y avoit mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates. Mais Sparte paroissoit encore avoir perdu tous ceux qui avoient survécu à cette journée : car la loi proscrivoit les citoyens qui fuyoient devant l'ennemi, et tous avoient fui. Pour les sauver, Agésilas imagina de laisser dormir les lois pendant un jour.

Il porte la guerre dans la Laconie.

Épaminondas et Pélopidas portent la guerre dans le Péloponèse. Leur armée se grossit de tous les peuples, qui veulent secouer le joug des Lacédémoniens. Elle est de soixante-dix mille hommes, lorsqu'ils entrent dans la Laconie; et, pour la première fois, Sparte voit l'ennemi à ses portes.

Agésilas, qui avoit fait trembler le grand roi, se voyoit humilié. C'est lui qui avoit engagé les Lacédémoniens dans cette guerre. L'ennemi le bravoit, l'insultoit; les citoyens s'agitoient en tumulte; il n'entendoit 369.


que des plaintes, des murmures; et l'avissement de la république sembloit lui reprocher jusqu'à ses exploits, dont il ne restoit aucun fruit. Cependant, sourd à tous les cris, il n'eut pas l'imprudence de

Pélopidas, qui n'accepta que ce qu'il ne pouvoit pas honnêtement refuser. A cette occasion, Épicrate, simple porte-faix, qui avoit été du voyage, proposa en pleine assemblée aux Athéniens de faire un décret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf archontes, on éliroit toutes les années neuf ambassadeurs; qu'on les choisiroit parmi les pauvres, et qu'on les enverroit au grand roi.

Les Thébains ôtent le commandement à Épaminondas.

Sur ces entrefaites, Épaminondas fit une irruption dans le Péloponèse, où il eut à combattre les Spartiates, les Corinthiens et les Athéniens. Il eut d'abord de grands avantages : mais enfin, forcé à céder, il se retira. A son retour, il fut accusé d'avoir trahi les intérêts de la Béotie, et on lui ôta l'administration des affaires.

Pélopidas en Thessalie et en Macédoine.

L'affoiblissement de Sparte et d'Athènes inspiroit à plusieurs peuples l'ambition de donner la loi à la Grèce. Jason, tyran de Phères, s'étoit fait nommer généralissime des Thessaliens, à force de leur répéter qu'il prévoyoit la chûte de Thèbes, et que c'étoit à leur tour à commander. Brave et expérimenté, il paroissoit capable d'exé-

cuter de grands projets, et il avoit rassemblé une armée de vingt mille hommes de pied et de huit mille chevaux, lorsqu'il fut assassiné.

Ses deux frères, Polydore et Polyphron, lui succèdent : mais Polydore, tué par Polyphron, est bientôt vengé par Alexandre son fils. Ce nouveau tyran, qui n'a pas les talens de Jason, veut assujettir les Thessaliens, qui se mettent sous la protection de Thèbes ; et Pélopidas marche en Thessalie, dans le temps qu'Épaminondas étoit dans le Péloponèse. Il soumet Alexandre, passe en Macédoine pour régler la succession d'Amintas II, dernier roi, et emmène en otage trente enfans des premières maisons, entre autres Philippe, fils d'Amintas, et frère du roi Perdiccas.

Épaminondas reprend le commandement.

Bientôt Thèbes fut obligée d'armer encore contre Alexandre de Phères, qui, violant le droit des gens, avoit arrêté prisonnier Pélopidas, revêtu du titre d'ambassadeur. Cette expédition ne réussit pas : et, sans Épaminondas, qui s'y trouva en qualité de volontaire, les Thébains étoient entièrement défaits. A cette occasion,

Une confédération est nécessairement lente à former des projets, plus lente à les exécuter, et prompte seulement à se diviser. Lors même que les peuples, qui la composent, se réunissent contre un ennemi commun, on voit dans l'émulation qui les porte à se distinguer, la jalousie qui les armera bientôt les uns contre les autres. D'un côté, presque tous voudront traiter d'égal à égal avec la puissance dominante: de l'autre, la puissance dominante voudra conserver sa supériorité; et, pour la conserver, elle appesantira le joug. On se plaindra: on se soulevera: on passera d'une alliance dans une autre: tour-à-tour on dominera et on sera assujetti; et les peuples seront exposés à des révolutions continuelles.

saliens et les Thébains le pleurèrent. Alexandre, contraint de rendre la liberté à toutes les villes, ne conserva que Phères; et dans la suite il fut poignardé par les frères de Thébé sa femme, qui les arma elle-même. C'étoit un monstre digne d'un pareille sort.

Nouvelle guerre entre Thèbes et Sparte.

Les Arcadiens, étant en guerre avec les Éléens, se divisèrent au sujet de la paix que les Tégéens vouloient faire, et à laquelle les Mantinéens se refusoient; et cette dissention produisit une nouvelle guerre, à laquelle les principaux peuples de la Grèce prirent part. Les Thébains se déclarèrent pour Tégée, et Mantinée fut secourue par les Spartiates et par les Athéniens.

Victoire de Mantinée. Mort d'Épaminondas.

Épaminondas étoit entré dans l'Arcadie, et campoit près de Tégée, dans le dessein d'attaquer les Mantinéens, lorsqu'il apprit qu'Agésilas avançoit vers Mantinée. Alors il marcha par un autre chemin à Sparte, qu'il se flattoit de surprendre. Mais les Lacédémoniens, avertis à temps, revinrent au secours de leurs foyers; et, après un rude combat donné dans la ville, ils forcèrent Épaminondas à se retirer.

Cette entreprise manquée lui causa d'autant plus de chagrin, que le terme de son commandement alloit expirer. Il croyoit avoir reçu un affront : jaloux de le réparer, il se hâta de joindre l'ennemi à Mantinée, et remporta une victoire qui termina ses jours et la gloire de Thèbes. Il mourut de ses blessures, et la puissance de cette république s'évanouit avec lui : c'étoit un homme d'état, un citoyen vertueux, et peut-être le plus grand capitaine que la Grèce ait produit.

Ce sont les grands hommes qui font la puissance des états.

En considérant que la gloire de Thèbes fut uniquement l'ouvrage de Pélopidas et d'Épaminondas, qu'elle commença et finit avec eux, vous voyez, Monseigneur, que ce ne sont pas les grands états qui font les grands hommes, et que ce sont plutôt les grands hommes qui font les grands états.

A Athènes la jalousie divise Aristide et Thémistocle, Cimon et Périclès, etc. Thèbes ne produit que deux hommes supérieurs : mais ils sont toujours unis, parce qu'ils sont tous deux également vertueux. Uniquement animés de l'amour de la

trie, chacun d'eux applaudit aux succès
son ami ; et, si Pélopidas voit les siens
ıcés par ceux d'Épaminondas, il lui sait
é d'être plus utile que lui.

Époque où la Grèce dégénère.

Nous voici à l'époque où la Grèce dégé-
re, et où il semble que le changement
mœurs détruit l'ancien peuple, pour en
bstituer un nouveau. Périclès en avoit
éparé la ruine, Lysandre l'avoit hâtée :
les deux illustres Thébains n'avoient pas
sez vécu, pour assurer sur des fonde-
ens solides l'édifice qu'ils avoient élevé.

Fausse politique des républiques de la Grèce.

En général, la politique des Grecs portoit
r un principe très-faux, et ce principe étoit
ıe suite des circonstances par où ils avoient
ıssé : je m'explique.

Il est évident qu'un état n'est puissant
ıe par le nombre des citoyens. Mais, parce
ıe les républiques de la Grèce ne le pou-
ıient pas devenir par cette voie, elles
urent pouvoir l'être par le nombre de
urs alliés. Elles ne remarquoient pas que
puissance, qu'elles acquéroient par ce
ıoyen, n'étoit que pour le moment, et qu'il
e leur étoit pas possible d'en assurer la
urée.

un corps de troupes au secours de Tachos. Agésilas le conduisit lui-même.

Agésilas en Égypte. Sa mort.

Ce roi ne répondit pas à l'idée que les Égyptiens en avoient conçue. Accoutumés à juger des princes par l'éclat qui les environne, ils ne virent en lui qu'un vieillard sans aucune apparence; et ils ne comprenoient pas que ce fut-là cet homme que la renommée avoit devancé. Tachos même qui lui avoit promis le commandement de l'armée, parut lui donner peu de confiance.

Sur ces entrefaites, Nectanébus s'étant soulevé, Agésilas, impatient de se venger, se joignit au rebelle; et Tachos, obligé de sortir d'Égypte, se retira à la cour d'Artaxerxe, qui le reçut avec bonté. Agésilas, ayant établi Nectanébus (1) sur le trône, s'embarqua pour retourner à Sparte : mais la tempête le poussa sur la côte d'Afrique, où il mourut.

Soulèvemens en Perse. Troubles à la cour.

Alors l'Asie mineure, la Syrie et la Phénicie se révoltèrent en même temps contre Artaxerxe Mnémon. Ce prince, qui

(1) Il y en a eu deux de ce nom.

ouloit le bien, laissoit faire le mal aux
mmes et aux favoris, qui le gouvernoient.
ans un monarque foible, l'humanité est
ne vertu stérile; et sa foiblesse, qui croît
vec l'âge, autorisant de plus en plus les
xations, fait tôt ou tard éclater le mé-
ntentement des peuples. La cour même
e ce prince fut remplie de troubles.
arius, son fils aîné, conspira contre lui,
entraîna cinquante de ses frères dans
conspiration. Elle fut découverte. Tous 361 ans avant J. C.
s coupables périrent : mais, au milieu
e ces désordres, Artaxerxe mourut de
agrin, après un règne de quarante-six ans.

Ochus, le troisième de ses fils légitimes, Ochus succède à Artaxerxe Mnemon.
ui succède. C'est un monstre, qui s'est
vert le chemin au trône par le meurtre
deux de ses frères. Il croit s'y affermir
r de nouveaux crimes; et il fait égorger
ute la famille royale, afin que les peu-
es, à qui il est en horreur, n'aient per-
nne à lui substituer. Ses cruautés excitè-
nt le soulèvement de plusieurs provinces.
el étoit l'état de la Perse.

En Grèce, la guerre qui avoit cessé, État de la Grèce.
issoit après elle tous les maux qui en

sont les suites nécessaires; c'est-à-dire, l'épuisement, les défiances, les jalousies, les haines et les divisions. Devenues libres par le dernier traité, les villes ne continuoient de l'être que par l'affoiblissement des républiques qui avoient dominé tour-à-tour; et l'impuissance où elles étoient de commander les unes aux autres, paroissoit seule assurer à toutes la même liberté. Ainsi, parce qu'elles ne se redoutoient plus, elles croyoient n'avoir rien à redouter; et, dans leur état de foiblesse, il ne leur restoit que des haines, qui ne leur permettoient plus de se réunir contre un ennemi commun.

Combien les Athéniens ont dégénéré.

Les Athéniens mêmes paroissoient avoir renoncé à toute ambition. La gloire des armes, qu'ils avoient portée jusqu'au fanatisme, n'avoit plus aucun attrait pour eux. Les Miltiades, les Thémistocles, les Aristides, les Cimons leur étoient devenus inutiles : il leur falloit des poëtes, des musiciens, des comédiens, des artistes de toute espèce. Les talens militaires, dégradés, devenoient tous les jours plus rares. Les hommes de mérite dédaignoient de briguer les magistratures auprès d'un

populace qui prostituoit ses faveurs ; et les emplois restoient abandonnés à des ames viles, qui les desiroient pour vendre la patrie.

Vous voyez combien cet âge est différent de celui où les Grecs, occupés des seuls progrès du gouvernement, et animés de l'amour de la liberté, ne prenoient les armes que pour la défense commune, et n'accordoient la considération qu'aux talens nécessaires. Ce peuple, autrefois vainqueur des Perses, n'en est plus que l'épouvantail. Cependant il se forme une puissance qui le voit de trop près pour le craindre. Un roi de Macédoine, pays souvent tributaire de quelqu'une de ces républiques, forme le projet d'envahir la Grèce, et l'envahira. Commencemens de Philippe, roi de Macédoine.

Ce roi étoit ce même Philippe que Pélopidas avoit emmené en otage. Il descendoit des Héraclides, par Caranus, fondateur du royaume de Macédoine. Il fut élevé dans la maison de Polimnis, père d'Épaminondas. A cette école, il acquit des talens : mais les vertus ne trouvèrent pas le même accès dans son ame. Plusieurs troubles lui frayèrent le chemin au trône, 359 ans avant J. C.

[illegible] son ambition. Il sut former des soldats; il sut les conduire, et c'est sous lui que les Macédoniens apprirent à vaincre. Il créa la phalange macédonienne, corps de troupes célèbre dans l'histoire.

Cependant, quoiqu'il eût des talens, il étoit jaloux de tous ceux qui se distinguoient par leur mérite. Il fermoit tout accès à la vertu; et, bien loin d'élever les hommes d'honneur aux emplois, il les éloignoit de sa personne. Intempérant, crapuleux, il n'avoit pour amis que des flatteurs, des comédiens, des courtisans sans mœurs; et sa cour étoit le réceptacle de ce qu'il avoit pu ramasser de plus vil chez les Grecs ou chez les Barbares. Tel étoit cet homme, né, comme le dit Démosthène, dans la Macédoine, dans ce coin du monde, d'où même il ne sortit jamais un bon esclave.

Perfide avec ses ennemis, et même avec ses amis, Philippe étoit trop éclairé pour ne pas juger qu'un souverain doit être juste, au moins avec ses sujets; et il y a des traits de sa vie, qui semblent prouver qu'il [illegible] pas toujours la vérité. Un jour, [illegible] d'un repas, ayant condamné une

femme qui lui demandoit justice; *j'en appelle*, dit-elle. *A qui*, reprit le roi? *A Philippe à jeun.* Il ne s'en offensa point. Il reçut de la même manière le reproche d'une autre femme, qui lui dit: *si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez donc d'être roi.*

Circonspection de Philippe avec les Grecs.

Quand Philippe n'auroit pas été entouré d'ennemis, il n'auroit pas été prudent à lui d'attaquer ouvertement les Grecs. Un danger pressant n'auroit pas manqué de les tirer de la léthargie où ils étoient tombés. Ils avoient encore des généraux, Chabrias, Iphicrate, Timothée, Phocion, Timoléon, etc. Si, dans un calme apparent, ils étoient bien éloignés de leur confier l'autorité, ils la leur auroient abandonnée toute entière, lorsqu'ils auroient vu leur liberté menacée. La force des circonstances les y auroit contraints. Sous ces chefs, les dissentions domestiques auroient cessé: les républiques auroient oublié les haines qui les divisoient; et les citoyens se seroient retrouvé leur ancien courage.

Politique de ce roi.

Pour réussir, il falloit donc que Philippe attaquât les Grecs, et qu'ils ne se crussent

pas attaqués. Vous conviendrez que cela demandoit de l'adresse : mais vous reconnoîtrez bientôt que ces peuples étoient alors on ne peut pas plus faits pour être trompés par les ruses les plus grossières.

D'un côté, le roi de Macédoine se fit des pensionnaires dans toutes les républiques. Dans celle d'Athènes l'orateur Eschine lui étoit vendu, ainsi qu'Aristodème et Néoptolème, deux comédiens qui avoient une grande influence dans les délibérations, à ce seul titre qu'ils contribuoient aux plaisirs des Athéniens : ces ames viles, occupées à fasciner les yeux, donnoient toujours aux démarches de Philippe, les vues les plus propres à écarter toute inquiétude.

D'un autre côté, ce roi n'entreprenoit rien qu'à propos. Il s'arrêtoit, aussitôt qu'il voyoit qu'on alloit prendre de l'ombrage, et il ne reprenoit ses projets, que lorsqu'il voyoit les Grecs retombés dans leur premier assoupissement. Tout au plus, ces hommes, autrefois citoyens, inquiets par intervalle, s'assembloient en tumulte : encore parloient-ils de jeux, lorsqu'ils vou-

ient parler d'affaires; et, en général, ils
rdoient à délibérer le temps que Philippe
nployoit à agir. C'est ainsi que, pour les
sujettir, il ne fallut à ce roi que de l'arti-
ce, de la mauvaise foi, et du temps. La
uite des principaux événemens va dévelop-
r sensiblement toute cette politique.

Tranquille du côté des Athéniens, il ne se uvient plus des promesses qu'il avoit faites ux Péoniens : il les subjugue, et les Illy-ens ont bientôt le même sort. N'ayant plus ennemis, il tombe sur Amphipolis, qu'il oit déclarée libre et indépendante; et les théniens refusent leurs secours à cette ville, us prétexte qu'ils enfreindroient la paix 'ils ont faite avec la Macédoine : la vérité t que Philippe leur avoit promis de ne la endre que pour la leur remettre. Il la prit, la garda. Cette place lui étoit avanta-euse, parce qu'elle étoit une barrière ntre les Thraces. Entreprises de Philippe.

Bientôt après, il s'empara de Pydna, de otidée et de Crénide, à laquelle il donna nom de Philippopolis. Potidée étoit aux théniens : c'est pourquoi il renvoya la arnison avec de grandes marques de bonté. 358.

ıple retomba sur ses collègues, Iphi-
:t Timothée, deux bons généraux.
u'ils n'eussent point eu de part à la
'che de Charès, et qu'ils eussent même
ppelés auparavant, ils furent mis
ende. C'est ainsi que les Athéniens
ent.

ces entrefaites, il s'éleva une guerre, 355. Guerre sacrée.
t très-favorable aux projets de Phi-
Mais, pour vous en donner une idée
il faut reprendre les choses de plus

temps de Solon, les Crisséens, peuples
Phocide, devenus puissans par le
erce, crurent pouvoir tout entrepren-
ıpunément. Ils entrèrent à main ar-
r les terres de leurs voisins, portèrent
:re jusqu'à Delphes, s'emparèrent du
:, de toutes les richesses qu'il renfer-
:t commirent toutes sortes de violen-
fallut venger Apollon. Les amphic-
evèrent des troupes; et, après dix ans
:rre, les Crisséens furent exterminés,
illes détruites, leurs terres consacrées
u qu'ils avoient offensé, et, à cette
)n, on institua les jeux pythiques.

Il remit la place aux Olyntiens, auxq
il céda encore Anthémonte, ville qui é
un sujet de guerre entre cette républi
et les rois de Macédoine. C'est ainsi q
amusoit les uns par des présens et les au
par une paix simulée.

Guerre sociale contre les Athéniens.

Cette démarche parut cependant ou
les yeux aux Athéniens : mais ils étoi
occupés à chasser les Thébains de
d'Eubée, où une faction les avoit app
et à peine eurent-ils repris cette île,
Byzance, Chio, Cos et Rhodes formè
une ligue contre Athènes.

Cette guerre, nommée sociale, ne
pas favorable aux Athéniens, et ce
la faute de Charès. Ce général, tou
fait dépourvu de talens, ne suivit pas m
sa destination. Il s'engagea au service d'
tabaze, qui venoit de se révolter co
Ochus. Ainsi, sacrifiant sa patrie à
avarice, Charès irrita le roi de Pe
et les Athéniens, que les menaces d'Oc
forçoient à faire la paix, reconnuren
Byzantins, ainsi que les insulaires, l
libres et indépendans.

Charès ne fut pas puni : toute la co

lu peuple retomba sur ses collègues, Iphi-
rate et Timothée, deux bons généraux.
)uoiqu'ils n'eussent point eu de part à la
démarche de Charès, et qu'ils eussent même
té rappelés auparavant, ils furent mis
l'amende. C'est ainsi que les Athéniens
ugeoient.

Sur ces entrefaites, il s'éleva une guerre, 355. Guerre sacrée.
ui fut très-favorable aux projets de Phi-
ppe. Mais, pour vous en donner une idée
ıste, il faut reprendre les choses de plus
aut.

Du temps de Solon, les Crisséens, peuples
e la Phocide, devenus puissans par le
ommerce, crurent pouvoir tout entrepren-
re impunément. Ils entrèrent à main ar-
ıée sur les terres de leurs voisins, portèrent
a guerre jusqu'à Delphes, s'emparèrent du
emple, de toutes les richesses qu'il renfer-
noit, et commirent toutes sortes de violen-
:es. Il fallut venger Apollon. Les amphic-
yons levèrent des troupes; et, après dix ans
le guerre, les Crisséens furent exterminés,
eurs villes détruites, leurs terres consacrées
au dieu qu'ils avoient offensé, et, à cette
)ccasion, on institua les jeux pythiques.

Il fut défendu de cultiver les terres consacrées à Apollon, comme si des campagnes en friche devoient être plus agréables à la divinité. Au mépris de cette loi, les Phocéens osèrent labourer et ensemencer une partie de ces terres. Condamnés à l'amende par le tribunal des amphictyons, ils arment, et sont soutenus des secours de Sparte et d'Athènes, tandis que les Thébains et les Thessaliens combattent pour Apollon.

Cette seconde guerre sacrée dura dix ans. Philippe parut d'abord n'y prendre aucune part. Occupé à étendre ses conquêtes sur la Thrace, il voyoit avec plaisir les Grecs consumer leurs forces; et, sans rien précipiter, il attendoit le moment où il auroit un prétexte pour tourner ses armes contre eux.

Ce moment parut s'offrir, lorsque les Phocéens ayant eu des avantages, les Thessaliens demandèrent des secours au roi
352. de Macédoine. Il vint, fut défait une première fois; revint avec de nouvelles forces, et remporta une victoire complète. Ayant alors réuni à ses troupes les Thessaliens

es Thébains, il marcha vers les Thermo-
es, en apparence pour entrer dans la
ocide et punir les Phocéens sacrilèges,
is dans le vrai, pour s'assurer d'un dé-
qui lui ouvroit l'Attique.

C'est à cette occasion que Démosthène nta pour la première fois dans la tribune. orateur, dévoilant les vues de ce prince bitieux, tira les Athéniens de leur assou-sement : ils coururent aux armes, et arrivèrent aux Thermopyles assez tôt ir en défendre le passage. Philippe n'osa ter de le forcer. Il jugea qu'il seroit prudent de réveiller la valeur d'un peuple turellement courageux. Il se retira donc, n assuré qu'en le rendant à sa première urité, il trouveroit tôt ou tard une occa-n plus favorable.

Démosthène monte dans la tribune pour la première fois.

En effet les Athéniens crurent n'avoir n à craindre d'un ennemi, qui paroissoit ir devant eux; et les orateurs, vendus roi de Macédoine, entretinrent cette nfiance, ne cessant de dire que Philippe oseroit jamais les attaquer.

Cependant, non content d'étendre ses nquêtes dans la Thrace, ce prince enlève

Aveuglement des Athéniens.

tous les jours aux Athéniens quelque
des villes éloignées qui dépendent
Il a seulement l'attention de se dir
ami, il assure qu'il ne leur fait po
guerre, et cette déclaration paroît les
rer. Parce qu'il ne formoit point d'ent
ses sur l'Attique, sa conduite en
soit, au point que le peuple dema
sérieusement si on étoit ou non en g
avec lui. Les sentimens étoient méme
tagés, et Démosthène répondoit : *
*vrai que vous êtes en paix avec Phil
mais Philippe est en guerre avec vo*

Pendant qu'on agitoit ces questions
cules, Philippe prenoit des places,
Athéniens couroient au théâtre, ou, se
menant sur la place, se demandoien
rieusement des nouvelles, et disoient l
de Macédoine mort ou malade. Eh! q
porte, mort ou malade, leur crioit Dé
thène? C'est vous qui avez créé Philj
quand il ne sera plus, vous vous en f
bientôt un autre.

Artifices grossiers de Philippe.

Par les présens que ce prince avoit f
aux Olynthiens, il avoit paru leur don
un gage de son amitié. Il ne vouloit cep

dant paroître leur ami, que pour les surprendre; et il parut l'être jusqu'au moment où il put leur commander de livrer leur ville. C'est ainsi qu'il se conduisoit. Il avoit imposé le joug aux Thessaliens, et auparavant il leur avoit donné Nicée et Magnésie. Il tomba sur les Phéréens, lorsqu'il venoit de protester qu'il ne vouloit commettre aucune hostilité à leur égard; et, parce qu'il se disoit ami des Oritains, il envoya des troupes chez eux, leur étant trop attaché pour souffrir les factions qui les troubloient. C'est dans le même esprit qu'il livrera aux Thébains Orchomène, Coronée et même la Béotie. Il paroissoit insulter à la stupidité des peuples de la Grèce. Cependant, par cette conduite, il les tenoit divisés: il s'assuroit de ceux qu'il avoit lieu de craindre: il asservissoit ceux qu'il ne craignoit plus; et, quoique ces artifices fussent d'autant plus grossiers, qu'ils se répétoient plus souvent, Philippe s'applaudissoit leur devoir des succès qu'il ne partageoit avec ses soldats.

ithe étoit une colonie d'Athènes.

ur cette ville; et, s'il

persuada, il ne put faire agir ni assez
ni comme il convenoit. Le premier sec
qu'on envoya fut trop foible. Le se
arriva trop tard, lorsque la ville
prise, saccagée, et les habitans escl
Philippe dut cette conquête à la tral
des deux principaux magistrats. Ce p
avoit par-tout des hommes prêts à trahi
patrie; et, parce que c'étoit lui qui do
l'argent, il trouvoit plus glorieux d'ac
que de conquérir.

Quel étoit alors le caractère des Athéniens.

Les Athéniens n'ont plus cette act
que nous leur avons vue, ou du m
ils la bornent toute aux choses frivoles
pur agrément. Lorsqu'il s'agit d'une
chaque citoyen connoît ceux qui y
préposés : il sait d'avance les noms
musiciens, des poëtes, des comédi
les rôles, les récompenses, où sont
fonds. Lorsqu'il est question de la gu
on délibère, on se débat : on appla
les orateurs, on les critique : on diss
on juge et l'on ne conclut rien. Vous pa
mieux que Philippe, disoit Démosth
mais il agit mieux que vous. En effe
semble que les Athéniens attendoient

s ne se fussent pas abandonnés à des ora-
urs mercenaires, dont les flatteries les
eugloient de plus en plus. La gloire, leur
soient-ils, d'avoir des armées sur pied
our voler au secours des peuples opprimés,
t achetée bien cher par les dépenses où
le vous jette. D'ailleurs, que craindriez-
us? Philippe, dans le fond, n'a-t-il pas
s mêmes intérêts avec vous et avec les
hocéens? Attendez qu'il passe les Thermo-
les, et il fera tout ce que vous voudrez.
ous le verrez devenir l'ami de ses ennemis,
l'ennemi de ses amis; et vous tomberez
us ensemble sur les Thébains. La haine
s Athéniens contre Thèbes écoutoit ces
scours, et leur amour pour le repos pré-
roit des conquêtes au roi de Macédoine.
Cependant Philippe s'empare des Ther-
opyles, entre dans la Phocide, soumet
s Phocéens, et se montre à la Grèce
mme le vengeur du temple de Delphes.
lors il assemble à la hâte les amphictyons;
au nom de ce conseil, où il n'a convoqué
e des hommes dévoués à ses volontés,
déclare les Phocéens déchus des droits
mphictyonat, il proscrit ceux qui seront

il étoit difficile de savoir où on la porteroit.

Philippe, après avoir terminé la guerre sacrée, est agrégé au corps des amphictyons.

Cependant la guerre sacrée duroit depuis dix ans, lorsque les Thébains, qui en portoient seuls tout le poids, invitèrent Philippe à le partager. Il n'attendoit que cette occasion, pour faire une nouvelle tentative sur la Grèce. Le prétexte étoit heureux, et paroissoit honnête : car, en prenant les armes, il montroit du zèle pour la religion, et de la reconnoissance pour une ville où il avoit été élevé.

Les Athéniens, qui se lassoient de soutenir les Phocéens, au lieu de faire de nouveaux efforts, négocièrent la paix, et envoyèrent des ambassadeurs au roi de Macédoine. Philippe, occupé à leur enlever les domaines qu'ils avoient dans la Thrace, ne donna audience, que lorsqu'il eut pris tout ce dont il vouloit se saisir. Il fit ensuite traîner la négociation : il corrompit les ambassadeurs ; et il ne ratifia la paix, que lorsqu'il eut tout disposé pour tomber sur les Phocéens.

Cette conduite auroit dessillé les yeux aux Athéniens, si, dans leur aveuglement,

marcha contre les Illyriens : mais il continua d'observer la Grèce.

345. Timoléon passe en Sicile.

Dans ce temps, Timoléon passa en Sicile. Ce morceau d'histoire est fort intéressant. Vous verrez un citoyen vertueux, dont les talens font le bonheur d'un peuple. Nous en parlerons ailleurs. Aujourd'hui il faut laisser Timoléon, pour revenir à Philippe.

Philippe arme coutre Sparte, mais sans effet.

Pendant que ce roi faisoit tous ses efforts pour enlever aux Athéniens les alliés qu'ils avoient dans la Thrace et sur l'Hellespont, les Argiens et les Messéniens implorèrent son secours contre les Spartiates qui les opprimoient; et les Thébains, toujours ennemis de Sparte, le sollicitèrent à humilier cette république, et offrirent de se joindre à lui. Il n'avoit pas besoin d'être pressé pour entrer dans cette ligue. Il dicta donc aux amphictyons un décret, par lequel il étoit ordonné aux Lacédémoniens de laisser jouir Argos et Messène d'une indépendance entière, et il fit marcher un corps de troupes du côté du Péloponèse. Mais Démosthène ayant fait sentir aux Athéniens la nécessité de prendre la défense de Sparte, Philippe rappela ses troupes, ne voulant pas réunir

contre lui les forces de ces deux républiques.

Il tente inutilement d'enlever l'Eubée aux Athéniens.

Sans rompre encore avec les Athéniens, il entreprit ensuite de leur enlever l'Eubée. A cet effet, il pratiqua des intelligences dans cette île : il s'attacha par des présens les citoyens qui avoient le plus d'autorité : il établit des tyrans dans plusieurs villes. Par ce moyen, l'Eubée paroissoit se soustraire d'elle-même aux Athéniens; et Philippe l'acquéroit, sans paroître avoir pris les armes. Pour cette fois néanmoins ses projets furent déconcertés : car Phocion qui passa en Eubée, vainquit les rebelles, et soumit toute l'île.

Phocion homme d'état et grand capitaine.

Phocion étoit tout-à-la-fois grand capitaine et grand homme d'état, phénomène auquel dans ce siècle on n'étoit plus accoutumé. Alors ceux qui se destinoient à la guerre, n'étudioient que le métier des armes; et ceux qui vouloient gouverner, n'apprenoient qu'à haranguer le peuple. Depuis que ces études étoient tout-à-fait séparées, la république étoit mal gouvernée et mal défendue. Phocion est le dernier homme qu'elle ait produit, et elle ne saura pas s'en servir.

Enfin les Athéniens commencent à croire que Philippe leur fait la guerre, lorsqu'ils lui voient mettre le siége devant Périnthe et Byzance, deux villes alliées de la république. Alors ils demandent des secours au roi de Perse: ils se liguent avec Chio, Cos et Rhodes: ils équipent une flotte; et Charès, qui la commande, met à la voile. Mais ce général, odieux aux alliés, qui le méprisoient, ne fut pas même reçu dans les ports de Byzance, et il fallut lui donner un successeur. Phocion, qui fut choisi, délivra Byzance et Périnthe, chassa Philippe de l'Hélespont, et reprit sur lui plusieurs places.

Ligue des Athéniens contre Philippe.

341.

Pour prévenir les plaintes des Athéniens, ce prince se hâta de leur en faire. Il les accusa d'avoir commis les premières hostilités; jugeant qu'il voileroit ses infractions, s'il les accusoit d'en avoir fait eux-mêmes. Il lui importoit peu que ses accusations fussent prouvées: il les laissoit à débattre aux orateurs, et il gagnoit du temps. Afin même de persuader qu'il ne demandoit que la paix, il fit des propositions: et, afin de ne rien conclure, il traîna la négociation pendant deux ans. Dans cet intervalle il porta la guerre

Philippe accuse les Athéniens d'avoir commencé les hostilités.

en Scythie, d'où il revint victorieux, après avoir néanmoins reçu quelques échecs.

Forcé à leur faire la guerre, il a besoin d'artifice.

Les Athéniens, conduits par Démosthène, se refusèrent à toutes les propositions de Philippe, et résolurent la guerre contre l'avis de Phocion. Il faut donc enfin que ce roi arme ouvertement : cependant il a encore besoin d'artifice.

D'un côté, ses forces sur mer sont inférieures à celles des Athéniens : de l'autre, les Thébains et les Thessaliens peuvent seuls lui ouvrir un passage par terre. Or, quelle que soit la haine de ces peuples contre Athènes, ils ne s'armeront pas pour la détruire, parce qu'elle est encore à leurs yeux le rempart de la liberté.

Il suscite une nouvelle guerre sacrée.

Armer contre les Athéniens, c'étoit donc s'exposer à soulever toute la Grèce. Pour couvrir ses desseins, Philippe imagina de susciter une nouvelle guerre sacrée. Il fit accuser les Locriens d'Amphisse d'avoir labouré quelques terres consacrées à Apollon: et aussitôt les amphictyons, dont il dictoit les décrets, ordonnèrent à toutes les villes amphictyoniques de lever des troupes.

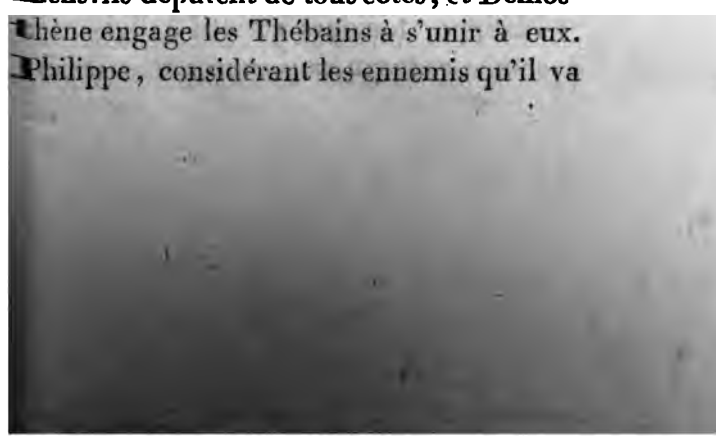
Il se fait nommer général de

La guerre commença, mais sans succès,

parce qu'il importoit à Philippe qu'on ne pût pas la faire sans lui. Cependant il craignoit de s'offrir, il vouloit plutôt être prévenu par les amphictyons; et, pour écarter jusqu'aux soupçons, il étoit nécessaire qu'une personne, qui ne seroit pas suspecte, leur proposât de donner à Philippe la conduite de cette guerre. Eschine, qu'on ne savoit pas lui être vendu, étoit l'homme le plus propre à faire réussir ce projet. Le roi de Macédoine jeta les yeux sur lui; et cet orateur, ayant été député par les Athéniens, le fit nommer général de l'armée. L'armée par les amphictyons.

Avant d'entrer en campagne, Philippe déclara qu'il venoit chez les Phocéens en qualité d'allié : il avoit même leurs ambassadeurs à sa suite. Cependant, au lieu de marcher contre les Locriens, il tomba tout-à-coup sur Élatée, capitale de la Phocide. Cette place lui ouvroit le chemin d'Athènes, et le mettoit en état de tenir les Thébains en respect. Il s'ouvre le chemin d'Athènes.

L'alarme se répand alors parmi les Athéniens: ils députent de tous côtés, et Démosthène engage les Thébains à s'unir à eux. Philippe, considérant les ennemis qu'il va Les Athéniens arment.



en Scythie, d'où il revint victorieux, apr[illegible] avoir néanmoins reçu quelques échecs.

Forcé à leur faire la guerre, il a besoin d'artifice.

Les Athéniens, conduits par Démosthène, se refusèrent à toutes les propositions de Philippe, et résolurent la guerre contre l'avis de Phocion. Il faut donc enfin que ce roi arme ouvertement : cependant il a encore besoin d'artifice.

D'un côté, ses forces sur mer sont inférieures à celles des Athéniens : de l'autre, les Thébains et les Thessaliens peuvent seuls lui ouvrir un passage par terre. Or, quelle que soit la haine de ces peuples contre Athènes, ils ne s'armeront pas pour la détruire, parce qu'elle est encore à leurs yeux le rempart de la liberté.

Il suscite une nouvelle guerre sacrée.

Armer contre les Athéniens, c'étoit donc s'exposer à soulever toute la Grèce. Pour couvrir ses desseins, Philippe imagina de susciter une nouvelle guerre sacrée. Il fit accuser les Locriens d'Amphisse d'avoir labouré quelques terres consacrées à Apollon, et aussitôt les amphictyons, dont il dictoit les décrets, ordonnèrent à toutes les villes amphictyoniques de lever des troupes.

Il se fait nommer général de

La guerre commença, mais sans succès

théniens, qu'il avoit fait prisonniers; et, traitant les Thébains bien différemment, il mit garnison dans leur ville, et rappela les citoyens exilés, auxquels il donna les magistratures.

La défaite de Chéronée est attribuée aux généraux.

On attribua la défaite de Chéronée aux généraux Liside et Charès. Le premier fut condamné à mort: le second dut son salut à la confiance avec laquelle il se défendit.

Philippe se fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses.

Toute la Grèce se soumet. Cette soumission néanmoins pouvoit n'être qu'un effet de la consternation: car des peuples, jaloux de leur liberté, ne supportent pas le joug patiemment. Il s'agissoit donc de distraire les Grecs, et par conséquent de les occuper d'une nouvelle guerre: dans cette vue, Philippe réveilla leur ancienne haine contre les Perses; et, pour se rendre maître de toutes leurs forces, il se fit nommer leur généralissime. Les Lacédémoniens refusèrent seuls d'entrer dans cette ligue.

État de la Perse pendant le règne de Philippe.

Pendant le règne de Philippe, la Perse avoit été troublée par le soulèvement de plusieurs provinces; et Ochus les avoit réduites, moins par la force de ses armes,

que par la trahison des chefs que les r
tés avoient choisis. Mentor de Rhode
livra les Sidoniens, qui, se voyant tra
mirent le feu à leurs maisons, et péri
dans les flammes. La destruction de
ville soumit toute la Phénicie. Bientôt a
l'île de Chypre, qui s'étoit aussi soule
posa les armes; et, après la réduction d
deux provinces, Ochus tomba, avec t
ses forces, sur l'Égypte; il en chassa
tanébus, qui s'enfuit en Éthiopie, et
commit toutes sortes de cruautés.

Mentor, pour récompense de ses serv
fut fait gouverneur des côtes de l'Asie
généralissime des troupes contre les pr
ces qui s'étoient soulevées. Il auroit
néanmoins être suspect : car Artabaze,
s'étoit soulevé au commencement du r
d'Ochus, avoit épousé sa sœur; et Mem
son frère, étoit entré dans cette révolte. M
il eut assez d'adresse pour les réconci
l'un et l'autre avec le roi, et tous deux q
tèrent la cour de Philippe, où ils s'étoi
refugiés. Memnon étoit un des bons ca
taines de son temps.

Ochus ne jouit pas long-temps de

succès. Bagoas, Égyptien, un de ses eunuques et son favori, vengea l'Égypte. Il empoisonna ce monarque, il en fit mourir tous les enfans, conservant seulement Arsès, le plus jeune de tous, parce qu'il se flattoit de gouverner sous le nom de ce prince. Tel étoit l'état de la Perse. Philippe avoit déjà fait partir pour l'Asie mineure Attale et Parménion, et il continuoit ses préparatifs, lorsqu'il fut assassiné par Pausanias, dans la quarante-septième année de son âge, et dans la vingt-quatrième de son règne.

Philippe est assassiné.

336 ans avant J. C.

La même année Bagoas, voyant qu'Arsès connoissoit ses crimes, et songeoit à l'en punir, le prévint en l'assassinant, et donna la couronne à Darius Codoman, qu'on croit arrière-petit fils de Darius Nothus. On ne sait comment ce prince avoit échappé au massacre qu'Ochus avoit fait de toute la famille royale. Il eut encore le bonheur d'échapper à Bagoas, et il lui fit boire le poison que ce scélérat lui avoit préparé.

Darius Codoman roi de Perse.

Darius n'avoit d'abord eu d'autre emploi que de porter les dépêches aux gouverneurs des provinces. Élevé sur le trône, il mit tous ses soins à rétablir l'or-

dre. Il étoit brave, humain, généreux : tous les historiens lui rendent cette justice. Il dut sans doute ces vertus aux circonstances qui avoient éloigné de lui la flatterie : mais les malheurs ne lui donnèrent pas des lumières.

CHAPITRE X.

Jusqu'à la mort d'Alexandre.

PHILIPPE étant mort, les Athéniens crurent n'avoir plus d'ennemis, et montrèrent une joie qui déceloit leur foiblesse. Démosthène parut en public, couronné de fleurs: il fit décerner une couronne à l'assassin Pausanias: il fit rendre aux dieux des actions de graces: enfin il engagea plusieurs villes à former une ligue contre Alexandre; parlant de ce prince, comme d'un enfant, qui avoit appris beaucoup de choses, mais qui savoit tout mal. Conduite de Démosthène à la mort de Philippe.

Cependant cet enfant tournoit ses armes contre les Thraces, les Péoniens, les Illyriens, et d'autres Barbares, que son pere avoit subjugués, et qui croyoient avoir trouvé le moyen de se soustraire au joug de la Macédoine. Il jugea que l'audace pourroit seule consterner des ennemis, qui n'avoient pas eu le temps de concerter leurs mesures. Conquêtes d'Alexandre.

dre. Il étoit brave, humain, généreux : tous les historiens lui rendent cette justice. Il dut sans doute ces vertus aux circonstances qui avoient éloigné de lui la flatterie : mais les malheurs ne lui donnèrent pas des lumières.

CHAPITRE X.

Jusqu'à la mort d'Alexandre.

PHILIPPE étant mort, les Athéniens crurent n'avoir plus d'ennemis, et montrèrent une joie qui déceloit leur foiblesse. Démosthène parut en public, couronné de fleurs: fit décerner une couronne à l'assassin ausanias : il fit rendre aux dieux des acons de graces : enfin il engagea plusieurs illes à former une ligue contre Alexandre; arlant de ce prince, comme d'un enfant, ui avoit appris beaucoup de choses, mais ui savoit tout mal.

Conduite de Démosthène, à la mort de Philippe.

Cependant cet enfant tournoit ses armes ontre les Thraces, les Péoniens, les Illyiens, et d'autres Barbares, que son père voit subjugués, et qui croyoient avoir rouvé le moyen de se soustraire au joug de a Macédoine. Il jugea que l'audace pourroit seule consterner des ennemis, qui n'aoient pas eu le temps de concerter leurs nesures.

Conduite d'Alexandre.

Thèbes détruite. Vainqueur des Barbares, il tomba sur le[s] Grecs. Les Thébains, qui, sur le faux bru[it] de sa mort, avoient égorgé la garnison M[a]cédonienne, osèrent seuls lui résister; [et] presqu'aussitôt vaincus, ils furent réduit[s] en servitude. La ville fut rasée: Alexandre ne conserva que la maison des prêtres, [et] celle de Pindare. On l'estimeroit davantage, s'il eût conservé encore celle d'Épaminondas, ou même la ville entière. Il ne devoit pas oublier que son père s'étoit formé parmi les Thébains.

Toute la Grèce se soumet. Mais cette sévérité répandit la terreur, et les Athéniens se hâtèrent d'implorer sa clémence. Alors il jugea qu'il s'étoit assez fait redouter; et, ne voulant pas porter au désespoir des peuples qui se soumettoient d'eux-mêmes, il ne songea qu'à faire oublier la cruauté dont il avoit usé envers les Thébains, et qu'on dit qu'il se reprocha dans la suite. Toute la Grèce se soumit.

Il est nommé généralissime des Grecs contre les Perses. Il ne lui restoit plus qu'à exécuter le projet que son père avoit formé. Dans cette vue, il convoqua l'assemblée des Grecs à Corinthe; et, ayant gagné les députés par sa douceur, par son humanité, et par toute

les marques d'amitié dont il les combloit, il se fit nommer généralissime de toutes les forces de la Grèce.

L'empire des Perses étoit vaste, les désordres grands, et les abus à leur comble : parce que, sous des princes foibles, lâches et vicieux, la corruption est toujours en proportion avec la puissance. Il y avoit autant de tyrans que de ministres, de favoris, de satrapes ; et chacun s'arrogeoit le droit de vexer le peuple. État de la Perse.

Le monarque, qui se croyoit puissant par le faste dont il étoit enveloppé, étoit environné d'esclaves, dont sa vie dépendoit. Il tomboit sous les coups d'un eunuque, qui disposoit de la couronne ; et les révolutions du trône n'en causoient aucune parmi les nations, qui, ayant chacune leur langage, leurs lois, leurs usages, leurs mœurs, leur religion, leurs intérêts à part, n'avoient qu'une chose commune à toutes, la haine du gouvernement.

Il étoit donc indifférent à tous ces peuples, que la couronne passât d'une tête sur une autre. Voilà cependant les hommes que Darius armera pour sa défense. Dans au-

cun temps ils n'ont été soldats : ils le sont moins que jamais. C'est malgré eux qu'ils marchent à l'ennemi : ils sont indifférens sur le sort du combat : ils n'ont pas le courage qui fait vaincre. Vous prévoyez donc qu'Alexandre aura des succès. Cependant il prend si mal ses mesures, qu'on peut le taxer de témérité : il eût échoué, pour peu que Darius eût su se conduire.

Imprudence d'Alexandre.

Il part avec trente mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, soixante et dix talens, des vivres pour un mois; et, distribuant à ses officiers tous les revenus de la Macédoine, il ne veut, dit-il, conserver pour lui que l'espérance. Le voilà en Asie, et cependant il n'est pas assuré d'y faire des conquêtes : s'il a un échec, il ne peut pas se promettre de revenir dans ses états; il a même tout à redouter des Grecs. Il eût été prudent d'emmener plus de troupes, non pour vaincre Darius, mais pour affoiblir la Grèce, et la mettre hors d'état de rien entreprendre. Dans le plan que Philippe avoit projeté, les Grecs devoient lui fournir deux cent mille hommes. Alexandre, moins prudent, n'écoute que son impatience, et met

eine quelque ordre dans la Macédoine. Cet aventurier, car dans ce moment je ne is lui donner d'autre nom, a donc trente-iq mille hommes et l'espérance : cepen-nt il n'a ni vivres, ni argent. Il faut donc 'il se hâte de conquérir un pays puissant riche. Par conséquent, autant il est de 1 intérêt de livrer des batailles, autant il : de celui de Darius de les éviter.

Si le roi de Perse eût ruiné les provinces r où son ennemi devoit passer, il eût mé différens corps de troupes, pour le rceler de tous côtés, et pour garder les filés; enfin si, faisant une diversion, il eût voyé une armée en Macédoine, Alexan-e, affamé dans l'Asie, auroit été trop heu-ux de pouvoir repasser la mer. C'est ce ie conseilloit Memnon de Rhodes, le ul homme de guerre qu'eut Darius; et il e fut pas écouté, parce que c'étoit le seul ai devoit l'être. On fit donc marcher cent ille hommes de pied, et dix mille chevaux ir les bords du Granique, et leur défaite oumit au vainqueur presque toute l'Asie ineure.

Darius n'écoute pas les conseils de Memnon, et Alexandre passe le Granique.

334.

Alors Alexandre renvoya sa flotte, soit

Il renvoie sa flotte.

parce qu'il n'avoit pas de fonds pour l'entretenir, soit parce que, résolu à vaincre ou à périr, il vouloit ôter aux Grecs tout moyen de retourner dans leur patrie.

Mort de Memnon dont Darius veut suivre les conseils.

Darius reconnoît la sagesse des conseils de Memnon. Il le déclare amiral de ses flottes, et général des troupes destinées à porter la guerre dans la Macédoine. Memnon se rendit maître de Chio, de toute l'île de Lesbos, à la réserve de Mitylène, dont il fit le siége. Il se proposoit, après avoir pris cette ville, de passer en Eubée, et de faire de la Grèce le théâtre de la guerre. Mais il mourut, et son projet fut abandonné.

332.

Maladie d'Alexandre.

Sur ces entrefaites, Alexandre tomba dangereusement malade, pour s'être baigné dans le Cydnus, rivière de Cilicie. Cependant les médecins n'osoient rien prendre sur eux : ils se croyoient suspects, parce que Darius avoit mis à prix la tête d'Alexandre, et ils craignoient qu'on ne les rendît responsables de l'événement. Un seul, qui se nommoit Philippe, préféra la vie de son maître à toute autre considération ; et il avoit entrepris de le traiter, lorsque Parménion, qui le soupçonna de s'être lais-

corrompre, écrivit au roi de se méfier de son médecin. Si cet avis étoit fait pour inquiéter, le mal étoit pressant : il falloit ou périr, ou donner sa confiance. Dans cette situation, Alexandre prit le seul parti qu'il convenoit de prendre : Philippe lui ayant apporté une médecine, il la but sans hésiter, pendant qu'il lui donnoit à lire la lettre de Parménion. Il fut rétabli peu de jours après.

Défaite de Darius à Issus.

Il étoit temps : Darius avançoit. Il est vrai qu'il n'opposoit que du faste au courage d'Alexandre. Au lieu d'attendre son ennemi dans une plaine, où, comme le lui disoient les Grecs à son service, il auroit pu déployer toutes ses forces, il s'engagea, sur l'avis de ses courtisans, dans les défilés de Cilicie, près de la ville d'Issus, et livra bataille dans un endroit où le terrain donnoit tout l'avantage au roi de Macédoine. Il fut défait. 333.

Mot qui décèle le caractère d'Alexandre.

Si l'ame d'Alexandre étoit au-dessus des périls, elle étoit au-dessous des succès. A peine il entre dans la tente de Darius, qu'ébloui des richesses qui lui frappent les yeux, il s'écrie : *voilà ce qui s'appelle régner.* Quel mot! Monseigneur. Il ne voit donc

pas que ce luxe outré a préparé la défaite de ce monarque. C'est ainsi qu'il décèle son caractère, et fait voir que la sévérité des mœurs n'est en lui qu'un état forcé. A la vérité, on ne sauroit trop louer la manière dont il en agit avec la mère, les femmes et les filles du roi de Perse. Mais enfin il fut vaincu par les richesses dont il se vit maître, et il commença dès ce jour à prendre de nouvelles mœurs.

Provinces qui se soumettent au vainqueur.

La Syrie se soumit sans résistance. Damas, où Darius avoit renfermé ses trésors, et où les femmes de la cour avoient cru trouver un asyle, fut livré par le gouverneur. En Phénicie, les Sidoniens virent avec joie arriver un vainqueur, qui les vengeoit des Perses. En vain Straton, leur roi, voulut les retenir sous la domination de Darius: il perdit la couronne; et Éphestion, à qui Alexandre permit d'en disposer, mit sur le trône Abdolonyme, qui étoit du sang des rois, mais que la pauvreté avoit réduit à cultiver un champ. Tyr, qui résista, fut prise après un siége de sept mois : deux mille habitans, qui échappèrent à la fureur des soldats, ne purent échapper à la

ıauté d'Alexandre. Il les fit mettre en
›ix.

Il se déshonora encore plus, s'il est pos-
›le, au siége de Gaza, place qui lui ou-
›it l'Égypte, et dont par cette raison il
i importoit de se rendre maître. Bétis,
i étoit gouverneur, fidelle à Darius, la
ſendit avec courage, et ce fut un crime
x yeux du vainqueur. Alexandre immola
x mille hommes à sa vengeance : il les fit
ısser au fil de l'épée : il fit vendre tous les
ıtres habitans : il insulta lâchement à la
ıleur de Bétis : il entra en fureur, parce
ı'il le vit intrépide : enfin il le fit attacher
ır les talons à son char, et il le traîna au-
›ur de la ville.

La prise de Gaza soumit l'Égypte, qui ortoit impatiemment le joug des Perses. ›n s'attend qu'Alexandre va marcher con-
'e Darius : mais il suspend le cours de ses
ictoires, pour exécuter un projet ridicule, ı'il méditoit depuis quelque temps.

Alexandre se fait reconnoître pour fils de Jupiter Ammon.

Au milieu des déserts sablonneux de la
ibye est un temple que la superstition a
›nsacré à Jupiter Ammon. Pour y arri-
ır, il faut traverser des contrées où l'eau

manque tout-à-fait, et où les chaleurs sont insupportables.

Alexandre entreprend ce voyage. Après bien des fatigues, après avoir été sur le point de périr, lui et tous les soldats qui le suivoient, il arrive le dixième jour, et se fait reconnoître pour fils de Jupiter, par le grand sacrificateur. Ce n'étoit plus le temps où l'on adoptoit ces sortes de fables : mais les flatteurs sont de tous les siècles, et la flatterie a toujours, aux yeux des princes, l'air de la crédulité.

Journée d'Arbelles. 331.

Après avoir bâti Alexandrie, il quitta l'Égypte et passa en Assyrie, où il joignit Darius aux environs d'Arbelles. L'armée des Perses étoit beaucoup plus nombreuse que celle qu'il avoit défaite à Issus, et par conséquent plus facile à vaincre. Cependant les Macédoniens furent épouvantés à la vue de cette multitude. Une éclipse de lune acheva de répandre la consternation. Alexandre lui-même fut effrayé. Il consulta les devins : il fit venir le prêtre Aristandre : il immola secrètement des victimes à la Peur : il invoqua Jupiter, Minerve et la Victoire. On ne peut pas croire qu'Aristote lui eût donné ces

superstitions. Il les devoit sans doute aux idées qu'il avoit reçues dans sa première enfance, et à une pusillanimité qui lui étoit naturelle. La philosophie peut éclairer: mais d'une ame foible, elle n'en sauroit faire une ame forte.

Il y a bien des sortes de courage. Si Alexandre n'avoit pas celui qui secoue le joug de la superstition, il avoit au moins celui qui conduit les soldats à la victoire. Celle d'Arbelles fut complète. Darius s'enfuit de province en province, et les principaux satrapes fléchirent aussitôt devant le vainqueur.

Les Thraces et les Lacédémoniens se soulèvent.

Pendant que ces choses se passoient en Asie, les Thraces d'un côté, et les Lacédémoniens de l'autre, se soulevoient, et le reste des Grecs n'attendoient que le moment de se déclarer. Mais les Lacédémoniens furent défaits par Antipater, gouverneur de Macédoine; et, depuis ce temps jusqu'à la mort d'Alexandre, la Grèce n'offre point d'événemens considérables.

Différentes expéditions d'Alexandre.

Alexandre se transporta successivement à Babylone, à Suse, à Persépolis. Il s'abandonna à un luxe qui fut contagieux pour

ses soldats, et la discipline militaire se relâcha. Heureusement la Grèce lui envoyoit souvent de nouvelles recrues.

Il marchoit vers Ecbâtane à la poursuite de Darius, lorsqu'à son approche Bessus et Narbazane égorgèrent ce monarque. Dans la suite, ces deux scélérats tombèrent entre ses mains. Il punit le premier, fit grace au second, et prouva que les actions justes, qui lui échappoient quelquefois, n'étoient pas dirigées par des principes sûrs et constans. En effet, il n'est pas étonnant que celui qui avoit fait mourir Bétis, ait laissé vivre Narbazane.

Absolument maître de la Perse, par la mort de Darius, il voulut conquérir toutes les nations orientales. Il soumit jusqu'aux peuples au-delà de l'Hydaspe : mais ses soldats ayant refusé de le suivre plus loin, il ne put pas pénétrer jusqu'au Gange.

Pour se montrer au moins à l'océan, il s'embarqua sur l'Acésine, et il descendit jusqu'à l'embouchure de l'Indus. On ne pourra plus rien ajouter à votre gloire, disoit-il à ses soldats : vous voilà bientôt à l'extrémité de l'univers, et vous verrez des

choses qui ne sont connues que des dieux. Ils arrivèrent au moment du flux; et, voyant avec quelle impétuosité l'océan se répandoit sur les terres, ils crurent que ce dieu courroucé vouloit les engloutir, et le fils de Jupiter avec eux.

Alexandre contempla l'océan, spectacle qu'il ne croyoit pas avoir acheté trop cher. Ensuite, tandis que sa flotte se dirigea vers le golphe persique, il s'en retourna par terre, et s'engagea imprudemment dans des déserts, où il vit périr, faute de vivres, les trois quarts de son armée.

Mœurs d'Alexandre dans le cours de ses succès.

C'est dans le cours de ces dernières expéditions qu'Alexandre se livre aux excès de toute espèce. Il prend l'habit et les mœurs des Perses; à leur mollesse, il ajoute la crapule. Son palais est un serrail, et sa table un lieu de débauche, où il seroit honteux de ne pas s'enivrer.

Sous prétexte d'une conjuration qui n'est pas prouvée, il fait mourir Philotas; il en fait assassiner le père, Parménion, ce capitaine qui l'a toujours servi, lui et son père, avec zèle. Il arrive à une petite ville où habitoient les Branchides. C'étoit une famille

de Milet, qui avoit été transportée dans la Bactriane. Ces malheureux couroient au-devant de lui avec joie; et le barbare les fait tous égorger, parce que, plus d'un siècle auparavant, leurs pères avoient servi sous Xerxès.

Il se loue avec indécence. Il n'est pas content de ses succès, s'il ne rabaisse ceux de son père. Il entre en fureur contre un vieux capitaine, qui ne peut souffrir qu'on flétrisse la mémoire de Philippe. A ces mots, *tu n'as vaincu qu'avec les soldats de ton père*, il poignarde Clitus, qui lui a sauvé la vie.

Il faut l'avouer, il est honteux de ce crime. Il s'abandonne au désespoir : il veut s'ôter la vie : il se prive de toute nourriture. Les courtisans inquiets paroissent même avoir épuisé toutes les ressources, lorsqu'Anaxarque lui dit : *ignorez-vous que les actions des souverains, quelles qu'elles soient, sont toujours justes et équitables!* Voilà ce qui le console.

C'est au milieu d'un repas que Clitus fut tué, et l'ivresse pouvoit diminuer l'horreur de cette mort. Mais Alexandre étoit capable

de commettre, de sang froid, de pareils crimes.

Ce fils de Jupiter osoit se montrer, tantôt avec les attributs de ce dieu, tantôt avec ceux de Diane, tantôt avec ceux de Minerve, etc. Ce n'étoit pas assez : il vouloit que cette mascarade en imposât aux peuples, il vouloit sérieusement être adoré. A un souper, de concert avec lui, Cléon, mauvais poëte de Sicile, commence l'éloge d'Alexandre, qui prend aussitôt un prétexte pour se retirer. Le poëte continue : il compare son héros à tous les dieux, le dit plus digne d'adoration qu'aucun autre ; et, concluant qu'il faut se prosterner quand il rentrera, il invite tout le monde à suivre l'exemple qu'il en va donner.

Si le roi étoit présent à ton discours, dit Callisthène, il t'imposeroit silence : et ce sage philosophe fit voir ce qu'on doit à son prince, et ce qu'on doit à ses dieux.

Alexandre, caché, entendit tout, et désira de trouver l'occasion de venger sa divinité. Elle se présenta bientôt. Une conspiration, tramée contre ce prince, devenu odieux et méprisable, fut découverte. Her-

molaüs en étoit le chef; et, parce que Callisthène avoit eu de l'amitié pour lui, Alexandre confondit ce vertueux philosophe avec les coupables, et fit périr un homme qu'Aristote sans doute avoit choisi, dans l'espérance d'opposer une digue à des vices qu'il prévoyoit. Ce crime seul suffiroit pour déshonorer un grand homme.

Il n'avoit que de fausses idées de grandeur.

Il est vraisemblable qu'il ne fut pas au pouvoir d'Aristote de donner à son disciple des idées de la vraie grandeur. La cour de Macédoine étoit trop corrompue : Philippe offroit de trop mauvais exemples à son fils: et d'ailleurs Alexandre avoit en lui, dès l'enfance, le germe d'une ambition désordonnée, qui, dans la prospérité, ne pouvoit manquer de le faire tomber dans les plus grands excès.

Fâché des conquêtes que faisoit son père, *il ne me laissera rien à conquérir,* disoit-il avec chagrin. Ce mot seul pouvoit faire pressentir ce qu'il deviendroit, si jamais il étoit conquérant. En effet, élevé dans de pareils sentimens, auxquels toute une cour applaudissoit, ne devoit-il pas s'accoutumer à penser que la victoire met au-dessus des

ois, et que rien ne doit résister aux volontés l'un conquérant, comme rien ne résiste à es armes?

Pour laisser dans les Indes une idée extraordinaire de lui et de son armée, il dressa louze autels de cinquante coudées de haut, ıvec ces inscriptions : *A mon père, Jupiter Ammon. A Hercule, mon frère,* etc. Il fit ensuite tracer un camp trois fois plus grand que celui qu'il avoit occupé, et on 'environna d'une tranchée fort profonde. Dans ce camp, il bâtit de vastes écuries, où l eut soin de mettre les mangeoires à une grande élévation, et de pendre de côté et l'autre des mords d'une grosseur énorme. Enfin il y laisse des armes, dont le volume t le poids permettoient à peine de les remuer, des lits de cinq coudées de long; et, ans les mêmes proportions, des ustensiles e toute espèce. On ne croiroit pas ces choes, si tout n'étoit pas croyable de la part 'un homme en démence qui vouloit passer our un dieu.

Les cruautés de ce roi avoient aliéné tous :s esprits. Depuis la mort de Callisthène, :s plus honnêtes gens gémissoient dans le

La mort prématurée d'Alexandre est l'effet de ses débauches.

silence : il devenoit lui-même soupçonneux et défiant, et le mérite excitoit sa haine et sa jalousie. La vérité ne perça donc plus jusqu'à lui. Alors, entouré de flatteurs, qui étudioient ses vices pour y applaudir, il ne garda plus de mesures. Dans un même jour, il épousa Barsine, fille aînée de Darius, et Parysatis, la plus jeune des filles d'Ochus, quoiqu'il se fût déjà marié avec Roxane, dans la Bactriane, et qu'il traînât une multitude de femmes après lui. Il ordonna à ses principaux officiers de s'allier, à son exemple, aux plus grandes familles de la Perse; et, parce que cette conduite éleva des murmures parmi ses troupes, il fut assez aveugle pour confier la garde de sa personne à trente mille Perses, préférant les soldats qu'il avoit vaincus, à ceux qui l'avoient fait vaincre.

Cependant les débauches, auxquelles toute sa cour s'abandonne, par goût ou par complaisance, font tous les jours périr quelques-uns de ses courtisans. Un seul repas coûte la vie à quarante-deux : un autre lui enlève Éphestion.

Sa douleur fut des plus vives. Ses courti-

CHAPITRE XI.

Partage qui se fait de l'empire d'Alexandre.

ALEXANDRE avoit eu de Barsine, veuve de Memnon de Rhodes, un fils qu'on nommoit Hercule. Il laissoit un frère, Aridée, prince imbécille qu'il avoit toujours mené avec lui. Enfin Roxane étoit grosse.

Disposition de l'empire par les principaux lieutenans d'Alexandre.

Les principaux officiers, s'étant assemblés pour délibérer sur le choix d'un maître, donnèrent la couronne à Aridée, qui prit le nom de Philippe; et ils arrêtèrent que l'enfant qui naîtroit de Roxane, si c'étoit un garçon, la partageroit avec lui. Quelque temps après, cette princesse accoucha d'un fils, qu'on nomma Alexandre, et qui fut reconnu pour roi, comme on en étoit convenu.

Motifs de cette disposition.

Jaloux les uns des autres, les généraux n'avoient pu se résoudre à donner l'empire à un d'eux, et à choisir un maître parmi ceux à qui ils se croyoient égaux. Leurs suffrages

CHAPITRE XI.

Partage qui se fait de l'empire d'Alexandre.

ALEXANDRE avoit eu de Barsine, veuve e Memnon de Rhodes, un fils qu'on nom- ioit Hercule. Il laissoit un frère, Aridée, rince imbécille qu'il avoit toujours mené vec lui. Enfin Roxane étoit grosse.

Disposition de l'empire par les principaux lieutenans d'Alexandre.

Les principaux officiers, s'étant assemlés pour délibérer sur le choix d'un maître, onnèrent la couronne à Aridée, qui prit le om de Philippe; et ils arrêtèrent que l'enant qui naîtroit de Roxane, si c'étoit un ;arçon, la partageroit avec lui. Quelque emps après, cette princesse accoucha d'un ils, qu'on nomma Alexandre, et qui fut econnu pour roi, comme on en étoit conenu.

Jaloux les uns des autres, les généraux 'avoient pu se résoudre à donner l'empire à n d'eux, et à choisir un maître parmi ceux qui ils se croyoient égaux. Leurs suffrages

Motifs de cette disposition.

ne s'étoient réunis sur un imbécille et sur un enfant, que parce que, sous de pareils chefs, ils conservoient toutes leurs espérances : et chacun se flattoit d'avoir le temps de prendre les mesures convenables à ses desseins.

Ambition des lieutenans d'Alexandre.

Les moins ambitieux projetoient de s'établir souverains dans quelque province: d'autres ne mettoient à leur ambition que les bornes mêmes de l'empire. Tel étoit Perdiccas. On le regardoit comme le tuteur des princes: la régence, qu'on lui avoit confiée, lui donnoit beaucoup d'autorité; et Alexandre paroissoit l'avoir désigné pour son successeur, parce qu'en mourant il lui avoit laissé son anneau.

Perdiccas partage l'empire en trente-trois gouvernemens.

Il lui importoit d'écarter et de diviser les principaux chefs de l'armée. Dans cette vue, il divisa l'empire en trentre-trois gounernemens, qu'il distribua aux généraux. Chacun partit pour sa province, bien déterminé à se rendre indépendant; et Perdiccas se proposoit de les subjuguer les uns après les autres.

Pourquoi l'histoire des successeurs d'Alexandre est peu intéressante.

Les révolutions de la Grèce intéressent: on est étonné de la rapidité des conquêtes

d'Alexandre : mais on a de la peine à donner son attention à l'histoire de ses successeurs. Cependant c'est un grand théâtre qui s'ouvre : les scènes s'y multiplient, et les catastrophes y sont fréquentes. Pourquoi donc l'histoire devient-elle moins intéressante que lorsqu'il ne s'agissoit que du sort d'Athènes et de Lacédémone?

Ce n'est pas toujours par la grandeur qu'un objet nous attache. Toutes choses d'ailleurs égales, un tableau trop grand plaît moins, précisément parce qu'il est trop grand, car étant alors disproportionné à notre vue, nous n'en saurions saisir l'ensemble. Or l'intérêt ne peut naître, lorsque nous ne voyons pas à-la-fois toutes les parties qui doivent concourir à le produire. Que seroit-ce, si chaque morceau du tableau offroit une action différente? des scènes qui n'auroient point de rapport les unes aux autres? des intérêts séparés ou contraires? et des crimes de toutes parts? Tel est le spectacle que nous donne cette partie de l'histoire. Ajoutons encore que la multitude des concurrens qui déchirent l'empire d'Alexandre, jette une confusion

qu'il est difficle de dissiper, et qui même ne mérite pas qu'on la dissipe. C'est un chaos qui ne paroît se débrouiller, que pour faire voir des forfaits.

Dans la Grèce, c'est sur des peuples que vos regards se sont fixés. Le développement de l'esprit humain, les progrès du gouvernement, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie, une fermentation générale qui dirige ou tend à diriger tout vers le bien commun, de grandes vertus, de grands talens, des révolutions où les peuples mêmes sont les principaux acteurs, voilà les objets qui vous attachent; ils sont beaux et intéressans.

De l'autre côté, il n'y a ni peuple, ni patrie, et je dirois presque ni vertu, ni talent; mais au contraire deux rois, l'un imbécille, l'autre enfant, un régent qui affiche la scélératesse, et plusieurs souverains qui n'ont pour titres que l'audace. Ce n'est que trahisons, meurtres, assassinats; et les jeux funèbres, qu'on prépare à Alexandre, sont le massacre de toute sa famille.

Au milieu de toutes ces révolutions, les peuples sont comptés pour rien, les provin

es conquises et reconquises se dépeuplent our changer de maîtres. Ce sont toujours :s mêmes vices, toujours les mêmes for- aits, et l'histoire uniforme et hideuse de es temps n'offre que des hommes nés pour : malheur des nations.

Il y a néanmoins une exception à faire. 'armi ces gouverneurs, Ptolémée, fils de agus, Macédonien de basse naissance, eut Égypte en partage. Il s'éleva par son mé- ite, et fut un des généraux d'Alexandre, ès le commencement de la guerre contre :s Perses. Pendant que les autres gouver- eurs se faisoient des guerres continuelles, l se conduisit avec assez de prudence pour rendre peu de part à leurs différends. Il ffermit son autorité; et il fit le bonheur e ses peuples.

Ptolémée s'affermit en Égypte.

A peine étoit-il établi, que Perdiccas, le gardant comme le plus grand obstacle à n ambition, marcha contre lui. Mais il t repoussé, et ayant eu l'imprudence de écontenter ses troupes, elles se révoltèrent, i ôtèrent la vie, et se donnèrent au gou- rneur d'Égypte.

Perdiccas, qui veut lui enlever l'Égypte, perd la vie.

321 ans avant J. C.

Ptolémée, assez sage pour juger que la

Nouveau partage de l'empire.

régence étoit une place orageuse, et qu'elle pouvoit nuire au plan qu'il s'étoit fait, n'en voulut point, et il la fit donner à Aridée et à Pithon. Bientôt après Eurydice, femme de Philippe, voulant s'arroger toute l'autorité, les nouveaux régens se démirent, et Antipater prit leur place. Alors on procéda à un nouveau partage des provinces, et la Babylonie fut donnée à Séléucus, qui jusques-là n'avoit point eu de gouvernement. On n'osa rien entreprendre sur l'Égypte.

On déclara la guerre à Eumène, gouverneur de Cappadoce, sous prétexte qu'il avoit
315. pris les armes pour Perdiccas. C'étoit un homme sans naissance, mais d'un grand mérite, et inviolablement attaché à la famille d'Alexandre. Voilà ce qui le rendit odieux à ses collègues.

Il fut trahi et livré à Antigone, qui le fit mourir.

Séléucus, chassé de Babylone, s'y rétablit.

Antigone avoit dans son gouvernement la grande Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie et la Lydie. Se trouvant, par la mort d'Eumène, en état de disputer l'empire de l'Asie, il dépouilla plusieurs gouverneurs, par force ou par trahison, et Séléucus,

ces conquises et reconquises se dépeuplent pour changer de maîtres. Ce sont toujours les mêmes vices, toujours les mêmes forfaits, et l'histoire uniforme et hideuse de ces temps n'offre que des hommes nés pour le malheur des nations.

Ptolémée s'affermit en Égypte.

Il y a néanmoins une exception à faire. Parmi ces gouverneurs, Ptolémée, fils de Lagus, Macédonien de basse naissance, eut l'Égypte en partage. Il s'éleva par son mérite, et fut un des généraux d'Alexandre, dès le commencement de la guerre contre les Perses. Pendant que les autres gouverneurs se faisoient des guerres continuelles, il se conduisit avec assez de prudence pour prendre peu de part à leurs différends. Il affermit son autorité; et il fit le bonheur de ses peuples.

Perdiccas, qui veut lui enlever l'Égypte, perd la vie.

A peine étoit-il établi, que Perdiccas, le regardant comme le plus grand obstacle à son ambition, marcha contre lui. Mais il fut repoussé, et ayant eu l'imprudence de mécontenter ses troupes, elles se révoltèrent, lui ôtèrent la vie, et se donnèrent au gouverneur d'Égypte.

321 ans avant J. C.

Nouveau partage de l'empire.

Ptolémée, assez sage pour juger que la

gypte, la Libye, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine; Cassandre, la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces par-delà l'Hellespont; Séléucus, tout le reste de l'Asie, jusqu'au-delà de l'Euphrate, ou jusqu'au fleuve Indus. Ce partage de l'empire d'Alexandre fut fait vingt-trois ans après la mort de ce conquérant.

Monarchie des Seleucides.

L'amour et le respect que Séléucus inspiroit aux peuples, ne contribua pas peu à ses succès. Il fit fleurir son empire, et l'embellit d'un grand nombre de villes. Mais ses successeurs, foibles, lâches ou cruels, ne surent pas conserver d'aussi vastes états. Les Parthes, qui leur enlevèrent les provinces orientales, poussèrent leurs conquêtes jusqu'à l'Euphrate. Les rois de Bithynie, de Pergame, de Pont et de Cappadoce partagèrent entre eux l'Asie mineure. Enfin les Séléucides semblèrent conspirer eux-mêmes à leur propre destruction. Il se firent des guerres si cruelles, que les Syriens renoncèrent à leur domination, et donnèrent la couronne à Tigrane, roi d'Arménie.

66 ans avant J. C.

C'est sur celui-ci que Pompée en fit la con-

forcé d'abandonner Babylone, se réfugia en Égypte.

Séléucus étoit ami de Ptolémée, et méritoit de l'être. Il en obtint des secours qui le rétablirent dans son gouvernement. Les Babyloniens le reçurent avec de grandes acclamations. Aimé des peuples, il se vit bientôt à la tête d'une armée, et en état de se soutenir contre ses ennemis. Son entrée dans Babylone, après une victoire, devint une ère commune à presque toutes les nations de l'Asie. C'est ce qu'on nomme l'*ère des Séléucides*. 312.

Gouverneurs qui prennent le titre de roi.

Cependant la guerre continue. Démétrius, fils d'Antigone, remporte un avantage sur Ptolémée, dans un combat naval. Antigone et Démétrius, fiers de ce succès, prennent le titre de roi, et Ptolémée le prend à leur exemple.

Partage de l'empire d'Alexandre en quatre monarchies.

Alors Ptolémée et Séléucus formèrent contre Antigone et Démétrius une ligue, avec Cassandre et Lysimaque, le premier, gouverneur de Macédoine, et le second, de Thrace. Vainqueurs dans les plaines d'Ipsus, où Antigone perdit la vie, ils partagèrent entre eux l'empire. Ptolémée eut l'É- 301.

fut de vingt-quatre à vingt-cinq ans. (
la chevelure de Bérénice, sa sœur (
femme , qu'il a plu aux astronome
placer dans le ciel. Je m'arrête à ce trois
roi, parce que tous les autres ont été
monstres ou des princes fort méprisa
Les Lagides ont conservé la couronne
gypte jusqu'à la mort de Cléopâtre, (
à-dire, pendant deux cent quatre-v
douze ans.

Je viens, Monseigneur, de vous indi
ce qu'il y a de plus intéressant dans l'his
des successeurs d'Alexandre hors d
Grèce. Dans l'espace d'environ trois c
ans, voilà quatre bons roi, un en S
et trois en Égypte. Vous vous ferez
plaisir de lire les détails de leurs règ
mais leurs successeurs vous donneron
l'ennui ou de l'indignation ; et vous ve
par vous-même que la vie d'un so
rain n'intéresse, qu'autant qu'elle tien
bonheur d'un peuple.

J'ai voulu d'abord jeter un coup-d'œi
pide sur l'Asie, afin de nous débarra
de toute cette partie de l'histoire. Il
temps de revenir à la Grèce , qui r

quête, et la Syrie devint une province Romaine. L'empire des Séléucides a duré 248 ans.

L'Égypte fut très-florissante sous le premier Ptolémée, surnommé Soter. Ce prince favorisa les arts et les sciences : il attira dans ses états les hommes de talent, et il fut fondateur de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie. Sous son règne, les Égyptiens furent peut-être plus heureux qu'ils ne l'avoient été dans ces temps reculés, dont les historiens parlent avec exagération. Étant avancé en âge, il abdiqua, et remit le sceptre entre les mains de Ptolémée Philadelphe, fils de Bérénice, à l'exclusion de Ptolémée Céraunus, fils d'Eurydice, sa première femme. Il mourut peu après, âgé de 85 ans. 284.

Monarchie d'Égypte.

On ne sauroit trop applaudir au choix de ce sage monarque : car on retrouva dans Philadelphe les talens et les vertus du père. Il mourut dans la trente-neuvième année de son règne, et dans la soixante-quatrième de son âge. 246.

L'Égypte fut encore heureuse et florissante sous Ptolémée Évergète, dont le règne

ffrira des révolutions plus intéressantes et lus instructives.

A la nouvelle de la mort d'Alexandre, es Athéniens se livrèrent à une joie immo- lérée, et les orateurs crièrent à la liberté.)émosthène, quoiqu'exilé (1), engagea lusieurs républiques à se joindre à celle 'Athènes, et rassembla une flotte de deux entquarantegalères. Lacédémone, soumise epuis la victoire d'Antipater, ne voulut oint entrer dans cette association.

Les Athéniens se hâtent trop de prendre les armes.

Il étoit facile de prévoir qu'il naîtroit ientôt des dissentions parmi les gouver- eurs de l'empire; pouvoit-on penser qu'ils e soumettroient à un roi imbécille, à un oi enfant, ou à un régent qu'ils regar-

(1) Harpalus, un des capitaines d'Alexandre, yant dissipé une partie des trésors, dont la arde lui avoit été confiée, s'enfuit à Athènes vec des richesses immenses. Comme le peuple, lans la crainte de déplaire à Alexandre, ne vou- oit pas le recevoir, il acheta les orateurs qui oulurent se vendre; et Démosthène fut du nom- re, tant les honnêtes gens étoient rares dans cette épublique. Mais Harpalus fut obligé de se retirer, t Démosthène fut banni.

de le soulever contre lui. D'abord le se
ment de sa supériorité la lui donne : b
tôt les succès l'augmentent : enfin l'
bition de gouverner l'aveugle sur les c
gers qu'il court. Mais, dans un com
il sent sa foiblesse, et il fuit. Cepen
la mort n'est pas ce qu'il craint le p
il se tue pour ne pas tomber entre
mains d'un ennemi.

Le vrai courage est une confiance éc
rée que rien ne trouble. Alexandre
craint pas des périls semblables à ceux q
a surmontés, et qu'il se flatte de surmon
encore : il craint la mort qu'il n'a jam
envisagée de sang froid, et dont il se
ble qu'il croyoit se garantir, quand il voul
passer pour un dieu. Démosthène n'
pas fui, s'il se fût senti les talens d'
capitaine, comme il se sentoit ceux d'
orateur : au contraire, il eût affronté l'en
mi, comme il affrontoit le peuple.

Conjoncture que les Athéniens devoient attendre.

L'ambition et la jalousie divisoient d
les gouverneurs que Perdiccas avoit étal
dans les provinces, lorsque le nouveau p
tage, fait par Antipater, fit naître de nouv
les dissentions. Il fallut armer pour enle

es gouvernemens : il fallut armer pour les léfendre, et on arma de toutes parts. Voilà a conjoncture que les Grecs devoient attendre. Alors, recherchés par les différens partis, ils auroient pu trouver leur salut lans les troubles : c'est donc pour avoir voulu secouer le joug avant le temps, que eur pays deviendra un des théâtres de la guerre. Soumis à toutes les révolutions de l'empire, il sera successivement la proie le plusieurs vainqueurs qui se l'arracheront our-à-tour.

En faisant un nouveau partage, Antipater n'avoit eu d'autre vue que de jeter de nouvelles semences de divisions, et de se mettre par ce moyen à l'abri de toute entreprise de la part des autres gouverneurs. Quand il les eut armés les uns contre les autres, il repassa en Europe avec les deux rois, s'occupant bien moins de la régence que de la Macédoine, et sacrifiant à ses intérêts tous ceux qui jusques-là avoient été attachés à la famille d'Alexandre. Mais, la même année, la mort l'arrêta dans le cours de ses projets. Mort d'Antipater. 321.

Antipater avoit laissé la Macédoine et Il laisse à Polyperchon la Ma-

ordonne et la régence. la régence à Polysperchon, vieux capitaine et Cassandre, son fils, regardoit cette disposition comme une injustice qui lui étoit faite. Sans argent néanmoins et sans soldats, parce que jusqu'alors il n'avoit eu que des emplois subalternes, il lui étoit impossible de rien entreprendre par lui-même. Dans cette situation, il eut recours à Antigone, qui avoit trop d'ambition pour ne pas sentir combien il lui importoit de susciter des affaires aux autres gouverneurs. Antigone accorda donc ses secours à Cassandre, et il envoya en Grèce une armée commandée par Nicanor.

Nicanor maintient l'oligarchie dans la république d'Athènes. Cependant Polysperchon, pour s'attacher les peuples de la Grèce, avoit publié, au nom des deux rois, un décret par lequel toutes les villes étoient rétablies dans leur ancienne liberté; et il avoit écrit en particulier aux Athéniens qu'il abolissoit l'oligarchie, et qu'il rendoit à tous les citoyens, sans exception, le droit d'être admis aux charges.

318. Ces précautions furent inutiles. Nicanor, qui arriva sur ces entrefaites, se rendit maître du Pirée, et mit une garnison dans la citadelle de Munichia.

A la sollicitation de Phocion, Nicanor, au lieu d'appesantir le joug, parut chercher à faire aimer son gouvernement. Il donna des fêtes, des spectacles; et les Athéniens se croyoient heureux. Mais Alexandre, fils de Polysperchon, étant arrivé dans l'Attique avec une armée, le peuple crut avoir recouvré la liberté qu'on lui promettoit. Il se souleva contre ceux qui avoient favorisé l'oligarchie: il les condamna à mort; et le vertueux Phocion, un des grands hommes qu'Athènes ait produits, subit lui-même cette sentence. Les Athéniens, toujours capables de remords comme d'inhumanité, élevèrent quelque temps après une statue à ce citoyen, et punirent ceux qui les avoient portés à le condamner.

Alexandre, fils de Polysperchon y rétablit la démocratie.

Cassandre vient au secours de Nicanor. Il favorise l'oligarchie dans la vue de s'attacher les riches citoyens: il force Polysperchon à se retirer dans le Péloponèse: il soumet les Athéniens, et leur laisse pour les gouverner Démétrius de Phalère, de la famille de Conon. Ce magistrat se conduisit avec tant de sagesse, qu'on prétend que les Athéniens n'ont jamais été plus

Démétrius de Phalère gouverne Athènes.

heureux, que pendant les dix années c
316. duré son administration. Ils lui élevè
trois cent soixante statues.

Olympias assassinée après avoir commis plusieurs meurtres.

Vous pouvez juger quels étoient les t
bles de la Grèce, livrée tour-à-tour à d
rens maîtres, qui changeoient continue
ment la forme du gouvernement. Jar
les exils, les proscriptions, les assassi
ne furent plus communs. Olympias, n
d'Alexandre le Grand, retirée en É
pendant la régence d'Antipater, fut inv
par Polysperchon à revenir en Macédc
A peine s'y crut-elle affermie, qu'ell
périr Philippe et Eurydice. Et elle-mê
bientôt assiégée dans Pydna, où elle ne
voit recevoir les secours de Polysperc
fut obligée de se livrer à Cassandre qui l
assassiner.

316. Toute la famille d'Alexandre est exterminée.

Le jeune Alexandre et sa mère Rox
étoient dans le château d'Amphipolis
Casssandre les avoit enfermés, lorsque
Macédoniens commencèrent à deman
qu'on leur montrât ce prince et qu'on le
à la tête des affaires. Cassandre fit mo
secrètement la mère et le fils.

310. Alors Polysperchon, qu'il avoit ch

de Macédoine et qui commandoit dans le Péloponèse, fit venir de Pergame, Hercule, fils de Barsine; et, déclarant qu'il en vouloit faire valoir les droits, il marcha, et parut vouloir engager les Macédoniens à le reconnoître. Mais, ayant eu une entrevue avec Cassandre, ils convinrent ensemble d'immoler encore à leur ambition Hercule et Barsine, et ils les immolèrent. Par-là, Cassandre compta s'assurer la Macédoine, et Polysperchon se crut souverain du Péloponèse.

Il ne restoit plus de la famille d'Alexandre que deux sœurs de ce prince, Cléopâtre, veuve d'Alexandre, roi d'Épire, et Thessalonice, femme de Cassandre. La première, qui faisoit sa résidence à Sardes depuis plusieurs années, se voyant traitée avec peu d'égards par Antigone, maître de la Lydie, s'étoit rendue aux invitations de Ptolémée qui lui offroit un asyle; et elle étoit partie pour l'Égypte, lorsque le gouverneur l'arrêta, la ramena, et bientôt après la fit mourir secrètement. Thessalonice étoit 308.
destinée à une fin plus funeste encore. C'est dans le cours de ces horreurs qu'Antigone,

qui avoit lui-même ordonné le meurtre de Cléopâtre, étendoit sa puissance en Asie, disposoit des gouvernemens, et que Séléucus, après avoir été forcé d'abandonner Babylone, y rentroit victorieux.

Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie chez les Athéniens.

Cassandre, Polysperchon et Ptolémée, ligués contre Antigone, ne négligeoient rien pour lui fermer la Grèce, où ils avoient aboli la démocratie. Il étoit donc de la politique d'Antigone de se déclarer le protecteur de la liberté des peuples. En 307. conséquence, il chargea Démétrius Poliorcète, c'est-à-dire, preneur de villes, de chasser de toute la Grèce les garnisons macédoniennes.

Ce jeune homme, avec de grands vices et de grands talens, eut une ambition égale à celle de son père, et des succès plus brillans. Mais, pour avoir voulu l'un et l'autre former de trop grands projets, ils devoient échouer tous deux.

Démétrius Poliorcète se rendit maître du Pirée sans résistance, chassa la garnison qui étoit dans Munichia, rasa ce fort, et rétablit la démocratie. C'étoit l'homme qu'il falloit aux Athéniens. Ils lui prodi-

guèrent les noms de libérateur, de sauveur: ils le reçurent avec toutes les cérémonies qui s'observoient, lorsqu'on portoit les statues de Cérès et de Bacchus : ils arrêtèrent qu'on répéteroit les mêmes cérémonies, toutes les fois qu'il rentreroit dans la ville : ils le mirent au rang des dieux, lui offrirent des victimes, lui consacrèrent des prêtres.

Alors Démétrius de Phalère fut obligé de se retirer, et les Athéniens renversèrent toutes les statues qu'ils lui avoient élevées. Quelque temps après, la cour de Ptolémée Soter lui ouvrit un asyle : il mourut sous le règne de Philadelphe. Il a été un des beaux génies de ce siècle.

A peine Démétrius Poliorcète eut rendu la liberté aux Athéniens, qu'il fut obligé de s'absenter, et Athènes retomba sous la puissance de Cassandre. Aussitôt il vole au secours de cette république, la délivre une seconde fois, et les Athéniens, ne 303.
sachant plus quelles marques de reconnoissance ils pouvoient lui donner, imaginèrent de le loger dans le temple de Minerve. Cependant, lorsqu'après la bataille d'Ipsus, il voulut se retirer dans leur ville, comme

dans l'asyle dont il se croyoit le plus assuré, on refusa de le recevoir. Quel peuple, Monseigneur ! On l'aime, on le hait ; on l'estime, on le méprise : mais enfin son histoire instruit et intéresse encore plus qu'aucune autre.

Tel étoit en général l'état de la Grèce, vers l'an 301 avant J. C., lorsque, des débris de l'empire d'Alexandre, il se forma quatre monarchies.

CHAPITRE XII.

Jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains.

APRÈS la bataille d'Ipsus, il restoit à Démétrius l'île de Chypre, Tyr et Sidon, plusieurs autres villes en Grèce et en Asie, et une flotte. Quelque temps après, il acquit la Cilicie, qu'il enleva à Plistarque, frère de Cassandre. Elle avoit été donnée à celui-ci lors du partage de l'empire.

Démétrius Poliorcète est dépouillé de presque tous ses états.

Quand il crut avoir pourvu à la sûreté de ses différentes possessions, il tourna ses armes contre les Athéniens, les assiégea pendant un an, les força à lui ouvrir leurs portes, leur pardonna, et devint encore leur idole. Il porta ensuite la guerre dans la Laconie; et, ayant défait les Lacédémoniens à deux reprises, il se regardoit comme maître de leur ville, lorsqu'il se vit tout-à-coup dépouillé de tous ses états, à la réserve d'Athènes et de quelques villes du

297.

295.

Péloponèse. Lysimaque, Séléucus et Ptolémée lui avoient enlevé tout ce qu'il possédoit hors de la Grèce. Dans cette conjoncture une couronne s'offre à lui.

Troubles en Macédoine après la mort de Cassandre.

Cassandre étoit mort, et avoit laissé trois fils, Philippe, Antipater et Alexandre. Le premier, qui lui succéda, mourut dans l'année; et, après lui, ses deux frères régnèrent ensemble pendant trois ans, mais sans pouvoir s'accorder. Thessalonice s'étant déclarée pour Alexandre, qui étoit le plus jeune, fut poignardée par Antipater même; et Alexandre, qui fut chassé, demanda des secours à Pyrrhus et à Démétrius.

Commencemens de Pyrrhus.

Pyrrhus étoit roi des Épirotes et des Molosses. Ces peuples s'étoient révoltés contre Éacide, son père, et l'avoient chassé de ses états. Encore enfant, Pyrrhus n'échappa aux séditieux que par le zèle de deux sujets fidelles, qui le portèrent en Illyrie, où le roi Glaucias le fit élever avec ses fils; et, dans la douzième année de son âge, il monta sur le trône de ses pères par le secours de ce roi généreux, qui le protégea contre les trahisons de Cassandre. Il y avoit cinq ans qu'il régnoit, et il se croyoit affermi;

lorsque étant allé en Illyrie aux noces d'un des fils de Glaucias, les Molosses profitèrent de son absence pour donner la couronne à Néoptolème. Alors il se retira auprès de Démétrius, son beau-frère. Il étoit avec lui à la bataille d'Ipsus, et il alla en Égypte pour lui servir d'otage. Il réussit si bien dans cette cour, que Ptolémée lui donna des troupes, et le rétablit dans ses états. Il réunissoit toutes les qualités d'un héros: ambitieux, grand capitaine, il avoit surtout le don de se faire aimer des soldats. Il descendoit d'Achille. Il a été célèbre par la guerre qu'il a faite aux Romains.

Il donne des secours à Alexandre. Démétrius roi de Macédoine.

Il marcha au secours d'Alexandre, et il reconcilia les deux frères: mais, pour prix de ce service, il se saisit de plusieurs villes de leur royaume. Sur ces entrefaites, Démétrius étant arrivé, Alexandre, qui craignoit encore quelque nouvelle usurpation, alla au-devant de lui, le remercia, et le pria de ne pas entrer dans la Macédoine. Démétrius, aussi dissimulé que ce prince, lui rendit toutes les marques d'amitié qu'il en recevoit, et mangea plusieurs fois avec lui. Offensé néanmoins, il méditoit une

se bornoient à chercher des plaisirs qu'on ne lui refusoit pas ; et, trois ans après, il mourut de ses débauches. Jamais prince n'a été plus que lui le jouet de la fortune.

Conseil de Pyrrhus aux Athéniens.

Après la fuite de Démétrius, les Athéniens avoient révoqué tous les décrets que la flatterie leur avoit arrachés pour ce prince inquiet. Cependant, parce qu'ils le craignoient encore, ils appelèrent Pyrrhus. Ce roi se rendit à leur invitation. Il parut sensible à leur confiance, et il se retira en leur donnant ce conseil : *Si vous êtes sages, ne recevez jamais de rois chez vous.*

Il perd la Macédoine.

Quoique les Macédoniens lui eussent donné la couronne, Lysimaque, qui étoit à la tête d'une armée, voulut avoir part à la dépouille de Démétrius ; et Pyrrhus fut obligé de lui en céder une partie. Bientot après, pendant qu'il étoit occupé à soumettre les villes qu'Antigone conservoit dans la Grèce, Lysimaque lui enleva toute la Macédoine.

286.

Causes de la guerre que Séleucus déclare à Lysimaque.

Lysimaque et Agathocle, son fils, avoient épousé deux filles de Ptolémée Soter : le premier, Arsinoé ; et le second, Lysandra.

nvasion en Macédoine, Pyrrhus se saisit le Bérée, place considérable, où il fit un rand nombre de prisonniers. Aussitôt Démétrius quitta la Grèce, où il faisoit es préparatifs pour l'expédition d'Asie : nais les Macédoniens, à qui il s'étoit rendu néprisable par son faste, refusèrent de le uivre contre Pyrrhus qu'ils estimoient. Ils e soulevèrent, ils passèrent dans le camp lu roi d'Épire ; et Démétrius, abandonné le ses troupes, ne s'échappa qu'à la faveur l'un déguisement. 290.

Il ne put pas néanmoins renoncer encore à ses projets. Il leva dix mille hommes, et il alla tenter fortune en Asie, laissant à son fils Antigone les villes qui lui restoient dans la Grèce. Il enleva plusieurs places à Lysimaque dans la Carie et dans la Lydie : il les abandonna aussitôt qu'Agathocle, fils de Lysimaque, parut à la tête d'une armée ; et, passant de là dans les provinces de Séléucus, il fut une seconde fois abandonné de ses troupes. Forcé pour lors de se livrer à son ennemi, il en obtint tout ce qu'il pouvoit desirer, à la liberté près. Il s'accommoda d'une vie où tous ses projets Il perd la liberté.

jouit pas long-temps du fruit de ses forfa
car les Gaulois ayant fait une irrupt
279. dans ses états, il fut battu, fait prisonn
et mis en pièces.

Commencement du royaume de Pergame.

Pendant ces révolutions, commenç
royaume de Pergame, sous l'eunu
Philétérus. Par la mort de Lysimaque
resta maître de cette ville dont il étoit g
verneur, et il la laissa à Eumène I,
défit Antiochus, et lui enleva plusi
places.

Foiblesse des monarchies fondées par les capitaines d'Alexandre.

Vous voyez, Monseigneur, combien
foibles les monarchies élevées sur les dé
de l'empire d'Alexandre. Si elles sont g
des, elles n'ont qu'une puissance appare
Gouvernées par des princes plus inqu
encore qu'ambitieux, elles ne peuvent
fermir. On diroit qu'elles sont sans fo
contre tout ennemi qui les attaque; et e
sont continuellement exposées à de nou
les révolutions. Ces vices se perpétuer
Elles s'affoibliront, par conséquent, d'
en âge; et, parce que la même foiblesse
sera commune à toutes, aucun de le
monarques ne les réduira toutes sous sa
mination. Les guerres, qu'elles se fero

ns être avantageuses à aucune, les épui-
ront toutes également; et vous prévoyez
'elles seront subjuguées les unes après les
tres, s'il s'élève quelque part une puis-
ıce qui sache vaincre.

Après la mort de Cérаunus, les Macédo- Sosthène chasse les Gaulois, qui avoient fait une irruption en Macédoine.
ens, dans l'espace de trois à quatre mois,
ırent deux rois, et les déposèrent. Ils
ıient livrés à l'anarchie, lorsqu'un simple
rticulier, nommé Sosthène, forma un
rps de troupes, tomba sur les Gaulois, en
a un grand nombre, força le reste à se re-
er, et refusa la couronne qu'il méritoit.
n'accepta que le titre de général.

L'année suivante, d'autres Gaulois, qui 278. Autre irruption des Gaulois.
toient d'abord jetés sur la Pannonie, au-
ırd'hui la Hongrie, entrèrent dans l'Il-
rie, qu'ils ravagèrent, et vinrent aussi
ndre sur la Macédoine. Sosthène, accablé
r le nombre, périt dans un combat, et
s Barbares avancèrent jusqu'aux Ther-
opyles.

Les Grecs répétèrent la même faute
'ils avoient faite lors de l'invasion de
erxès, et les Gaulois pénétrèrent par le
ême chemin que les Perses. Ils alloient

piller le temple de Delphes, quand un orage, qui répandit parmi eux l'effroi et le désordre, prépara leur défaite. Brennus, leur chef, mourut de ses blessures, ou se tua de désespoir; et ceux qui échappèrent, périrent dans la retraite. Les Grecs combattirent avec d'autant plus de courage, qu'ils crurent que les dieux avoient armé pour la défense du temple. Vers ce temps, un autre corps de Gaulois s'établit dans cette partie de l'Asie mineure, qui a été nommée Gallo-Grèce, ou Galatie.

277. Antigone Gonatas monte sur le trône de Macédoine, et en descend.

Après la mort de Sosthène, Antiochus, fils de Séléucus, voulut d'abord faire valoir ses droits sur la Macédoine, et il les abandonna presque aussitôt à Antigone Gonatas, que les Macédoniens avoient reconnu. Ce monarque, ayant défait un reste de Gaulois qui ravageoient la Thrace, s'occupoit à rétablir l'ordre, lorsque Pyrrhus, qui venoit de faire la guerre aux Romains, le vainquit, et lui enleva la couronne. Il la recouvra, quand ce prince eut été tué dans Argos, qu'il vouloit surprendre; et, quelque temps après, il fut obligé de la céder encore
268. à Alexandre, fils de Pyrrhus, pour qui les

Macédoniens se déclarèrent. Alors, indigné de l'inconstance et de l'ingratitude de ce peuple, qu'il gouvernoit avec humanité, il se proposa de ne plus penser au trône.

Son fils Démétrius le fait remonter sur le trône.

Ce prince jouissoit dans la Grèce d'une grande considération. Sa conduite sage et modérée lui avoit même attaché plusieurs républiques. Il est vrai que sa puissance, qui par-là croissoit tous les jours, avoit armé contre lui les Athéniens et les Lacédémoniens: mais ces peuples, en lui déclarant la guerre, avoient contribué à sa gloire.

Son fils, Démétrius, jeune encore, et par conséquent plus ambitieux, vit toutes les ressources de son père. Il avoit cette bravoure qui attache le soldat. Il leva une armée; et, ayant chassé Alexandre de la Macédoine et de l'Épire, il remit son père sur le trône.

Ce sont les malheurs qui font les grands princes. Antigone avoit présens tous ceux de ses aïeux. C'est pourquoi il eut des talens et des vertus. A ces titres, il mérita la couronne.

Fondement de la république des Achéens.

Depuis Alexandre le Grand, la Grèce asservie paroît sans force. Elle succombe

sous les révolutions qui se succèdent, et on oublie qu'elle a été libre. La liberté néanmoins va renaître chez un peuple, qui auparavant étoit à peine connu. Je veux parler des Achéens.

Dans ces temps où toutes les villes de la Grèce conspiroient contre la tyrannie, Patras, Dyme, Tritée, Phare, Égium et quelques-autres, avoient armé pour la liberté commune; et, ayant chassé leurs tyrans, elles formèrent une association, qui avoit pour base une égalité parfaite.

Chacune se gouvernoit par ses lois et par ses magistrats, et les affaires générales se traitoient dans un sénat qui s'assembloit deux fois l'année à Égium, et qui étoit composé des députés de toutes les villes.

L'ancienneté ou la puissance ne donnoit point de prérogatives. Aucune ne pouvoit traiter seule avec l'étranger: toutes s'étoient engagées à ne point quitter les armes, tant que quelqu'une des villes associées seroit exposée à tomber en servitude.

Deux préteurs, qu'on changeoit chaque année, présidoient au sénat, le convoquoient extraordinairement, quand les circonstan-

ces le demandoient; et ils étoient les dépositaires de l'autorité, tout le temps que ce corps n'étoit pas assemblé.

Telle fut la république des Achéens, dès son origine. Elle ne songeoit pas à se rendre redoutable, et elle se fit respecter par la sagesse de son gouvernement. Plus d'une fois elle fut l'arbitre des différends qui s'élevoient chez les autres peuples. Cependant elle étoit une des plus foibles puissances de la Grèce.

Les circonstances seules donnèrent des lois à cette sage république. Elle n'eut pas besoin d'un Lycurgue : sa situation lui en tint lieu. De toutes les villes des Achéens, on n'en auroit pas fait une médiocre ; et elles étoient situées le long d'une côte qui étoit pauvre, et qui ne pouvoit s'enrichir, parce qu'elle étoit sans ports et sans abris. Vous concevez donc que cette république étoit, par sa situation, ce que Lacédémone étoit par les lois de Lycurgue.

Sous les successeurs d'Alexandre, l'ancienne association des Achéens se dissout.

Jusqu'aux successeurs d'Alexandre, les Achéens ne s'étoient presque pas ressentis les révolutions de la Grèce. Sans richesses et sans ambition, rien ne pouvoit inviter

leurs voisins à prendre les armes contre eux, et ils se faisoient respecter par leur sagesse et par leur modération. Philippe ne changea rien à leurs lois, ni Alexandre. Mais, dans la suite, plusieurs villes de l'Achaïe reçurent garnison de Polysperchon, de Démétrius Poliorcète, de Cassandre, d'Antigone Gonatas. Les autres furent asservies par des tyrans, et l'ancienne association ne subsista plus.

A quelle occasion les Achéens renouvelèrent leur ancienne association.

Jusqu'alors les Étoliens n'avoient pris aucune part aux affaires de la Grèce. Sans lois, ils conservoient cet esprit de brigandage, autrefois commun à tous les peuples de cette contrée; et, à juger d'eux par les mœurs, on auroit dit qu'ils vivoient sous un ciel étranger. Cependant ils n'avoient pas encore osé porter le dégât chez les Grecs. Les troubles les enhardirent : ils voulurent profiter des divisions de leurs voisins ; et ils commencèrent à faire des incursions dans le Péloponèse.

A cette occasion, Dyme, Patras, Tritée et Phare, étant plus exposées aux insultes des Étoliens, renouvelèrent leur ancienne association, sur le même plan que je viens

d'exposer. Ces quatre villes ayant donné l'exemple, les Tégéens, les Cariniens, les Bouviens, et plusieurs autres peuples du Péloponèse, secouèrent le joug de la tyrannie, et se joignirent à elles. Ce furent-là les commencemens de la nouvelle république des Achéens : ils répondent au temps où Séléucus armoit contre Lysimaque.

C'étoit un vice dans la constitution de cette république d'avoir plus d'un chef : car la mésintelligence des deux préteurs, leurs différens caractères, ou seulement leur différente manière de voir, pouvoient mettre au moins beaucoup de lenteur dans toutes les opérations. On le sentit, et on ne créa plus qu'un préteur. Peu de temps après, les Achéens trouvèrent un chef digne de les gouverner. 251.

Un jeune homme de vingt ans, Aratus, délivra Sicyone, sa patrie, de la tyrannie de Nicoclès, et l'associa à la ligue des Achéens. Huit ans après, ses talens l'élevèrent à la préture, et rendirent cette magistrature en quelque sorte perpétuelle entre ses mains. Dès la première année qu'il fut en charge, il enleva Corinthe au roi de Ma- Aratus est créé préteur des Achéens. 243.

cédoine, qui fut tout aussitôt abandonné des Mégariens, des Trézéniens, des Épidauriens; et tous ces peuples entrèrent dans la ligue des Achéens. Antigone Gonatas, âgé de plus de quatre-vingts ans, ne put résister au chagrin que lui donnèrent toutes ces défections : il mourut l'année suivante. Démétrius, qui lui succéda, régna dix ans : c'est un règne dont les détails sont très-confus.

241.

Sagesse et modération des Achéens.

Vous êtes destiné à être souverain, Monseigneur : mais, comme vous ne serez pas tyran, vous vous intéresserez au spectacle qui s'ouvrira à vous, quand vous lirez le morceau d'histoire dont je vais vous esquisser le tableau.

En effet, il est curieux de considérer un peuple qui échappe à la corruption générale de son siècle. Vous avez vu des républiques ambitionner la liberté pour en jouir à l'exclusion de toute autre. Vous venez de voir le chemin du trône s'ouvrir à l'audace, à la trahison, aux forfaits. Un spectacle tout différent va s'offrir à vous. C'est un peuple qui prend les armes pour faire régner les lois et la vertu. Ennemi de la ty-

rannie, il vole au secours des villes asservies. Il prodigue ses richesses, son sang, pour les affranchir. Il n'exige aucun dédommagement : il ne veut que les associer à son bonheur. C'est ainsi que la république des Achéens s'accroîtra, et deviendra plus puissante d'un jour à l'autre ; et c'est ainsi qu'il est beau de dominer.

Talens et caractère d'Aratus.

Il ne faut qu'un homme, Monseigneur, pour faire un grand peuple; et Aratus étoit cet homme. Jamais citoyen ne fut plus fait pour gouverner. Aux lumières, il joignoit la probité, le désintéressement, l'amour du bien public, la haine des tyrans, en un mot, toutes les vertus qu'une république peut desirer dans un citoyen. Il avoit encore presque tous les talens qu'elle cherche dans ceux qu'elle élève aux magistratures. Actif, vigilant, éloquent, adroit à manier les passions, fécond en ressources, il démêloit toujours le meilleur parti, il saisissoit toujours le moment d'agir ; et, comme il savoit maintenir l'union parmi les peuples confédérés, il savoit aussi se rendre redoutable aux ennemis, et les faire concourir à ses vues.

Défaut d'Aratus.

Il avoit néanmoins un défaut. A la tête d'une armée, il n'étoit qu'un général médiocre. Quoiqu'il eût du courage, et qu'il en eût donné des preuves par la hardiesse et le succès de plusieurs entreprises, cependant, au milieu d'un combat, il se troubloit, les facultés de son ame étoient suspendues, et on ne retrouvoit plus en lui le grand homme. Vous en êtes fâché : mais ce qui doit augmenter votre estime et votre intérêt pour lui, c'est qu'il connoissoit sa foiblesse et l'avouoit.

La république d'Achaïe ne pouvoit pas s'agrandir par les armes.

La république d'Achaïe étoit, par sa constitution, peu propre à soutenir une guerre offensive. Malgré l'association, c'étoit dans le fond une multitude de corps séparés, qui ne pouvoient pas avoir ce concert et cette activité nécessaire pour s'étendre par la voie des conquêtes. Cette république ne pouvoit donc guères s'accroître que par le concours volontaire des villes, qui desireroient d'entrer dans l'association. Aratus, connoissant le foible de ce gouvernement, comme il connoissoit le sien propre, tourna toutes ses vues vers la paix, et ne parut appliqué qu'à contenir l'enthou-

siasme que les premiers succès pouvoient donner aux Achéens.

Il trouvoit un obtacle à ses projets dans la jalousie d'Athènes et de Lacédémone. Ces deux villes, où le nom de la liberté avoit si fort retenti, n'en vouloient pas devoir la chose aux Achéens; et les Athéniens refusèrent de seconder les efforts d'Aratus, qui vouloit les délivrer de la servitude des rois de Macédoine. Ils se couronnèrent même de fleurs sur le faux bruit de sa mort. Bientôt après, ils le virent arriver avec une armée, et ils eurent recours à sa clémence. Ce ne fut qu'à la mort de Démétrius qu'il les affranchit tout-à-fait. 233.

Les Achéens donnent de la jalousie aux Athéniens et aux Spartiates.

Il semble que les Achéens ne pouvoient pas avoir d'ennemi plus redoutable que le roi de Macédoine, qui croyoit avoir des droits sur plusieurs de leurs villes. Les rois de Syrie et d'Égypte ne formoient pas de pareilles prétentions. Ils voyoient au contraire avec plaisir s'élever dans le Péloponèse une barrière à l'ambition d'un souverain, qui regardoit comme à lui toutes les conquêtes d'Alexandre, parce qu'il étoit sur le trône que ce prince avoit d'abord

Aratus s'allie des rois de Syrie et d'Égypte.

occupé. Il étoit donc de leur intérêt de soutenir cette république, et Aratus s'en fit des alliés.

Cet appui n'étoit pas solide. Si on suppose que les rois agissent toujours conformément à leurs intérêts, on est bientôt démenti par l'histoire : ils ne sont que trop souvent aveugles par foiblesse, par caprice ou par humeur. Cette ressource n'étoit donc que momentanée : mais c'étoit la seule; et, tout ce qu'un politique peut faire de mieux, c'est de prendre son parti suivant les circonstances.

Cependant il ne suffisoit pas aux Achéens d'avoir pris des précautions contre la Macédoine : il s'éleva bientôt un ennemi plus à craindre. C'est ainsi que les plus grands politiques sont en défaut. La situation embarrassante dans laquelle Aratus se trouva, fut l'effet d'une révolution qui survint à Lacédémone.

Agis, roi de Sparte, tente de rétablir les lois de Lycurgue.

Lorsqu'Aratus fut fait préteur, Agis IV venoit de monter sur le trône de Sparte. Ce prince, considérant les progrès que la corruption avoit faits depuis Lysandre, et touché des désordres qui en naissoient, se pro-

osa de ramener les anciennes mœurs, en aisant revivre les lois de Lycurgue. Ce projet, qui devoit soulever les riches, avoit besoin d'être préparé de loin secrètement et avec adresse. Agis échoua par la trahison d'un éphore, auquel il avoit donné sa confiance; et Léonidas, son collègue, le fit lui-même condamner à mort.

Cléomène III, fils de Léonidas, monta sur le trône l'année d'après, et résolut d'exécuter le projet de réforme, auquel son père s'étoit si fort opposé. Ce ne fut pas, comme Agis, par amour pour la vertu qu'il s'engagea dans cette entreprise, ce fut uniquement par ambition : il ne se proposa de ruiner les riches, que dans la vue de s'attacher les pauvres. Une pareille révolution ne pouvoit pas se faire sans violence. Cléomène chercha donc à s'attacher une partie des troupes : la guerre lui en fournit l'occasion.

Cléomène exécute le projet d'Agis.

Pour former une seule ligue de tous les peuples du Péloponèse, il ne manquoit aux Achéens que les Lacédémoniens, les Éléens et une partie des Arcadiens. Aratus, voulant tous les réunir, de gré ou de force,

compter sur les rois d'Égypte et de Syrie; parce qu'il importoit peu à ces princes que ce fussent les Spartiates ou les Achéens qui dominassent dans le Péloponèse. D'ailleurs les villes de l'association commençoient à se diviser. Les Mégalopolitains et les Messéniens vouloient l'alliance de la Macédoine; et ils étoient résolus à prendre seuls ce parti, si les Achéens en prenoient un autre. Il falloit donc choisir entre deux ennemis, entre Cléomène et Antigone Doson, successeur de Démétrius. Le dernier, comme plus éloigné, paroissoit moins à craindre. Aratus n'hésita pas, il appela lui-même Antigone.

Antigone étoit frère de Démétrius. Son neveu Philippe, roi de Macédoine, étant trop jeune pour gouverner, il avoit été nommé régent du royaume. Les peuples, enchantés de la sagesse de son administration, le forcèrent même de prendre la couronne: mais il ne l'accepta que pour la conserver à Philippe, et il donna tous ses soins à l'éducation de ce prince.

Antigone Doson, appelé par Aratus, prend Sparte.

Comme il lui importoit de saisir l'occasion de rentrer dans le Péloponèse, il se

rendit aux invitations d'Aratus, et cette guerre ne fut pas longue. Elle se termina
222. par la prise de Sparte, et Cléomène s'enfuit en Égypte. Soit générosité, soit politique, Antigone laissa aux Spartiates leurs lois, leur gouvernement, et les traita plutôt en alliés qu'en sujets.

Sa mort. Cependant les Illyriens, ayant profité de son absence, avoient fait une irruption dans
222. la Macédoine. Il marcha contre eux, il les défit : malheureusement il se rompit, pendant l'action, une veine dans la poitrine, et mourut quelques jours après. Ce prince avoit conçu une grande estime pour Aratus.

Philippe, roi de Macédoine, commence bien. Je vous ai fait remarquer que les malheurs font les grands rois : c'est une conséquence que la prospérité fasse les mauvais. Philippe n'avoit que quinze ans, lorsqu'il se vit maître d'un royaume. Il commença bien. Brave, éloquent, adroit à manier les esprits, il sut se faire aimer. C'étoit le fruit de l'éducation que son oncle lui avoit donnée. Il ne perdit pas ces bonnes qualités, mais il y joignit des vices.

La Macédoine, plus florissante qu'elle

ne l'avoit été sous ses aïeux, paroissoit devoir étendre sa domination sur toute la Grèce. Philippe remporta des victoires : il enleva plusieurs places aux Étoliens et aux Éléens : on admiroit sa sagesse, sa modération, ses talens militaires : il avoit déjà la réputation d'un grand capitaine. Cette position étoit dangereuse pour un prince de son âge : il ne sut pas échapper au danger. La confiance lui fit former des entreprises au-dessus de ses forces ; et, pour réussir, il employa la perfidie et le poison contre ceux mêmes qui avoient contribué à ses succès.

On commençoit à remarquer ce changement, lorsqu'à la nouvelle de la victoire de Thrasymène, remportée sur les Romains, par Annibal, Démétrius de Phare lui conseilla de se joindre à ce général, lui promettant la conquête de l'Italie. Ce projet étoit fait pour le séduire. Il fit aussitôt la paix avec les Étoliens, équipa une flotte, et se mit en mer. Mais il perdit à peine la terre de vue, et il revint honteusement, une frayeur subite s'étant emparée de son armée. Il fit ensuite avec Annibal un

traité, dont il ne tira aucun avantage (1).

Sur ces entrefaites, il s'éleva des dissentions dans Messène. Il y alla, sous prétexte de rétablir la paix, et il se fit un plaisir d'augmenter les troubles. Comme Aratus et son fils lui firent des remontrances à ce sujet, il les fit empoisonner, sachant, d'ailleurs, qu'ils blâmoient ses injustices et ses débauches. Aratus étoit préteur pour la dix-septième fois.

Il recommença aussitôt la guerre : mais les Étoliens appelèrent les Romains, qui le défirent, et il fut forcé de souscrire à un traité, par lequel il se trouva renfermé dans les bornes de la Macédoine. Il donna son fils Démétrius en otage. Les Romains se déclarèrent alors les protecteurs de la liberté, et, en cette qualité, ils entretinrent les divisions parmi les Grecs.

Philippe conçut de la jalousie pour Démétrius, qui avoit mérité l'estime des Romains; et, séduit par les fausses accusations

(1) Je passe rapidement sur les événemens de ces temps, parce qu'ils appartiennent plus à l'histoire romaine qu'à l'histoire de la Grèce.

de Persée, un autre de ses fils, il le fit empoisonner. Il ne fut pas néanmoins long-temps à reconnoître qu'il avoit été trompé, et il formoit le projet de faire passer la couronne sur la tête de son neveu, fils d'Antigone, lorsqu'il mourut. 179.

Persée, précipité du trône, orna le triomphe de Paul Émile, et mourut à Albe. Les deux derniers de ses enfans finirent leurs jours en prison. L'aîné, Philippe, obtint son élargissement. Il fit d'abord le métier de tourneur. La beauté de son écriture l'éleva dans la suite à l'emploi de greffier. On dit qu'il le remplit avec honneur. Ainsi finit celui dont les ancêtres avoient cru que la plus grande partie des conquêtes d'Alexandre étoit trop peu pour eux. La Macédoine devint une province romaine. Persée orne le triomphe de Paul Emile.

A Lacédémone, la race des Héraclides s'étoit éteinte depuis Agésipolis IV, qui avoit succédé à Cléomène; et cette république étoit livrée à des tyrans. Quant aux Achéens, ils paroissoient puissans, parce qu'ils avoient dans Philopémen un des grands capitaines que la Grèce ait eus; et ce fut le dernier. Extinction de la race des Héraclides.

La Grèce réduite en province romaine.

Cependant les Romains, depuis la conquête de la Macédoine, marchoient à grands pas à celle de la Grèce entière, affoiblissant les Grecs par les Grecs, sans montrer encore toutes leurs forces. Ils offroient leur médiation pour terminer des troubles qu'ils entretenoient : ils envoyoient des ambassadeurs pour prendre connoissance des différends qu'ils suscitoient : ils se faisoient des partisans par leurs bienfaits : ils remplissoient les villes de traîtres : ils tendoient continuellement des piéges; en un mot, ils se conduisoient comme s'ils n'avoient point eu d'armes.

Cette politique parut aux Achéens une preuve de leur foiblesse. Ils osèrent mépriser les Romains : ils insultèrent leurs députés : ils prirent les armes. Métellus fit donc marcher les légions, leur livra bataille et les défit. Sur ces entrefaites, le consul Mummius vint achever une conquête facile, et la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

146.

Sort d'Athènes.

Athènes, depuis long-temps, étoit sans considération. Elle ne savoit que flatter la puissance dominante, et par-là, elle conser-

voit sa démocratie. Elle avoit été secourue des Romains dans une guerre qu'elle eut à soutenir contre les Acarnaniens et contre Philippe. Cependant, lorsque toute la Grèce étoit soumise, elle fut assez imprudente pour s'allier avec Mithridate. Aristion lui 89.
fit faire cette démarche, et, soutenu du roi de Pont, il en devint le tyran. Sylla fit le siége d'Athènes: il livra cette ville pendant un jour à la fureur des soldats, et fit périr 87.
Aristion dans les tourmens. Cette république néanmoins conserva sa démocratie: elle eut le titre d'amie et d'alliée des Romains; et elle devint l'école où ces hommes, qui ne savoient encore que conquérir, vinrent apprendre à penser. Les Athéniens obtinrent, en quelque sorte, par leurs talens, l'empire que les armes leur avoient enlevé: empire moins orageux, plus juste, et plus glorieux, sans doute.

FIN DE CE VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES.

DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Des temps antérieurs au déluge. Première période, de 1656 ans, pag. 5.

MOYSE ne nous a transmis qu'un petit nombre des événemens, arrivés depuis la création jusqu'au déluge. Cet intervalle est de 1656 ans. Il a donné lieu à bien des conjectures. On a imaginé que la terre étoit alors vingt fois plus peuplée, et vingt fois plus fertile. Ces opinions sont sans fondement.

CHAPITRE II.

Des commencemens des premières monarchies dans la seconde période, ou dans l'intervalle qui s'écoule depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham : espace de 427 ans, pag. 12.

Après le déluge, les arts se conservent dans les plaines de Sennaar. Lors de la dispersion, tous les hommes ne portèrent pas les arts avec eux. Ce qu'on sait des commencemens de Babylone. Ce que les

historiens profanes disent de ces commencemens, doit être rapporté à des siècles bien postérieurs. Nous savons peu de chose sur les premiers royaumes d'Égypte. L'Égypte n'a pu se peupler que bien difficilement. Avantage de l'histoire du peuple de Dieu sur l'histoire des autres peuples de l'antiquité.

CHAPITRE III.

Des conjectures dans l'étude de l'histoire, pag. 20.

Utilité des conjectures, lorsqu'on en sait faire usage. On juge des effets par les causes et des causes par les effets. Caractère général, première cause des événemens. Circonstances qui modifient ce caractère, autre cause des événemens. Les hasards, troisième cause des événemens. Nous jugeons mal des événemens, parce que nous en connoissons mal les causes. Influence des causes. Il faut se tenir en garde contre les hypothèses qui ont peu de fondement. Précautions nécessaires pour donner de la force aux conjectures.

CHAPITRE IV.

Conjectures sur la puissance des premières monarchies et sur les progrès de la population, pag. 26.

Pourquoi on a été porté à exagérer la puissance des anciens peuples. On diroit qu'après la dispersion, les familles deviennent tout-a-coup des nations. Les mots de *roi* et de *royaume* ont jeté dans l'erreur, parce qu'ils n'ont pas toujours signifié ce qu'ils signifient aujourd'hui. Il en est de même du mot

puissance. La population a été lente dans les premiers siècles.

CHAPITRE V.

Conjectures sur les peuples sauvages, pag. 36.

Il est nécessaire d'observer les peuples sauvages. Nous pouvons juger de l'homme sauvage par les besoins qu'il se fait. Effets du besoin de nourriture dans l'homme sauvage. Effets que produit en lui le besoin de se garantir des animaux carnassiers. Effets produits par le besoin de vivre en troupes.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les lois, pag. 42.

La société est fondée sur une convention. Cette convention est tacite. Lois naturelles. Lois positives. Lois civiles.

CHAPITRE VII.

Conjectures sur les premiers gouvernemens, pag. 48.

Les conjectures sur les premiers gouvernemens, quoique fausses, ont leur utilité. Le premier gouvernement a été monarchique. Puissance limitée du monarque. Les premières monarchies sont restées long-temps dans leur état de foiblesse. Elles ne pouvoient pas s'agrandir par des conquêtes. Les peuples pasteurs ont les premiers imposé des tributs. Ils ont été les premiers conquérans. Il n'étoit pas facile de conserver des conquêtes. On faisoit la

guerre pour piller et pour exterminer, plutôt que pour conquérir.

CHAPITRE VIII.

Conjectures sur le culte religieux des anciens peuples, pag. 58.

Ancienneté de l'idolâtrie. L'homme croit voir la divinité dans tous les objets dont il dépend. Les astres ont été les premières divinités des nations idolâtres. Comment le polythéisme devint un système d'erreurs. Culte rendu aux animaux. Culte rendu aux hommes. Trois sortes de divinités. Comment le culte religieux s'établit. Utilité des conjectures précédentes.

CHAPITRE IX.

Troisième période de 430 ans, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la loi écrite, pag. 69.

Les Assyriens. L'Égypte sous Sésostris. Les Phéniciens puissans par le commerce. La Grèce lors des Titans. Déluge d'Ogygès. La Grèce retombe dans la première barbarie. Cécrops règne dans l'Attique. Règne de Cranaüs. Déluge de Deucalion. Conseil des Amphictyons. Cadmus apporte aux Grecs l'écriture alphabétique. Arrivée de Danaüs. Vers le temps où ces dernières colonies s'établissoient, Sésostris montroit les arts au nord de la Grèce.

CHAPITRE X.

Qu'il étoit difficile aux Grecs de se policer, pag. 83.

L'histoire de la Grèce est une des plus instruc-

tives. La disposition des différentes provinces de la Grèce paroissoit interdire tout commerce aux Grecs, et devoit faire durer la barbarie. Pourquoi les Titans n'ont pas pu tirer les Grecs de la barbarie. Combien les autres colonies ont eu de peine à policer les Grecs. Comment les Grecs commenceront à se policer. Combien les Grecs étoient peu disposés à subir le joug des lois. Les étrangers, qui vinrent dans la Grèce, n'étoient pas assez habiles pour vaincre promptement les obstacles que les Grecs trouvoient à se policer.

CHAPITRE XI.

De l'origine de la Mythologie, pag. 94.

Les Grecs ont altéré le culte qui leur a été apporté. Ils ont cru que les dieux, adorés en Égypte ou en Phénicie, étoient nés en Grèce. Ils ont pris pour des combats des dieux, les combats même que les prêtres se sont livré. Ils n'ont pu se faire des mêmes dieux une idée uniforme et permanente. C'est d'après toutes ces méprises que s'est formée la mythologie.

CHAPITRE XII.

Des cérémonies religieuses et des effets qu'elles produiront, pag. 98.

Les forêts ont été les premiers temples. Sacrifices faits aux dieux. Les Grecs consultoient les dieux sur toutes leurs entreprises. Différentes espèces de divinations. Ces superstitions ont contribué

à policer les Grecs. Les jeux, qui se mêleront aux cérémonies religieuses, contribueront à policer les Grecs. Les Grecs conserveront toujours quelque chose du caractère qu'ils prenoient alors.

CHAPITRE XIII.

Quatrième période. Depuis la loi écrite jusqu'à l'établissement de la royauté chez les Hébreux, l'an 1079 *av. J. C., ou jusqu'à l'établissement de l'Archontat chez les Athéniens, en* 1088 *: espace de quatre cents et quelques années*, pag. 105.

Les Grecs se policent dans les trois siècles qui précèdent la guerre de Troye, et qui sont des temps fabuleux. Érecthée établit l'agriculture dans l'Attique, et a de grands obstacles à vaincre. Le règne d'Érecthée est l'époque où les Grecs changent de mœurs. Pourquoi les jeux deviennent plus fréquens que jamais. Thésée jette les fondemens de la grandeur d'Athènes. Pourquoi le siècle de Thésée est celui du merveilleux. Pourquoi, après la guerre de Troye, le merveilleux cesse tout-à-coup. Guerre des Héraclides. Effets qu'elle produit. La royauté devient odieuse aux Grecs.

CHAPITRE XIV.

Cinquième période. Depuis l'établissement de l'Archontat perpétuel chez les Athéniens, l'an 1088 *av. J. C., jusqu'à l'Archontat rendu annuel, l'an* 684 *: espace de* 404 *années*, pag. 123.

Cause de l'inquiétude des Grecs. Transmigra-

tions occasionnées par la guerre des Héraclides. Époque où l'amour de la liberté devient le caractère dominant des Grecs. Les meilleurs esprits s'appliquent à l'étude de la législation, et les peuples demandent des lois. Il suffit d'étudier Sparte et Athènes. État de Sparte au temps de Lycurgue. Législation de Lycurgue. Changement fait au gouvernement de Lycurgue. Lycurgue n'a pas voulu que les Spartiates fussent conquérans. Guerre des Spartiates dans le cours de cette période. Athènes dans le cours de cette période.

CHAPITRE XV.

Observations sur la cinquième période, pag. 141.

La démocratie n'a pas dans les petits états les mêmes inconvéniens que dans les grands. La Grèce, qui se peuple, envoie en colonie le superflu de ses habitans. Les colonies sont pour elle un principal objet de la politique. Les avantages que la Grèce retiroit de ses colonies, ne pouvoient être que passagers. Sur la fin de cette période on prévoit que la Grèce va cultiver les beaux-arts.

CHAPITRE XVI.

Des lois de Dracon et de la législation de Solon, pag. 148.

Inutilité des lois de Dracon. Désordres qui continuent. Réforme faite par Solon. Législation de Solon considérée par opposition à celle de Lycurgue. Fins que se sont proposées ces deux législateurs.

CHAPITRE XVII.

Depuis la législation de Solon jusqu'au commencement de la guerre avec les Perses, pag. 162.

Pourquoi les Grecs ne pourront jamais s'agrandir par des conquêtes. Semences de jalousie entre les républiques de la Grèce. Circonstances où Pisistrate aspire à la tyrannie. Il usurpe le trône. Gouvernement d'Hippias et d'Hipparque. Conjuration qui coûte la vie à Hipparque. Les Lacédémoniens chassent Hippias. Nouveaux troubles. Les Lacédémoniens projettent inutilement le rétablissement d'Hippias. Hippias demande des secours aux Perses.

CHAPITRE XVIII.

Des révolutions de l'Asie avant la guerre que les Perses ont faite aux Grecs, pag. 176.

Fin du premier empire des Assyriens. Monarchie de Babylone. Monarchie de Ninive, ou second empire des Assyriens. Monarchie des Mèdes. Temps d'anarchie parmi les Mèdes. Déjocès est élu roi. Gouvernement de Déjocès. Règne de Phraorte. Règne de Cyaxare, pendant lequel les Scythes font une irruption en Asie. Révolutions en Égypte. Royaumes de l'Asie mineure. Conquêtes de Nabucodonosor II. Cyrus. Son histoire est peu connue. Politique des conquérans dans ces siècles. Ils faisoient la guerre sans art. Règne de Cambyse. Le mage Smerdis. Le faux Smerdis est égorgé. Com-

mencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe. Darius soumet les Babyloniens. Expédition en Scythie. Autre expédition dans les Indes. Occasion de la guerre que Darius médite contre les Grecs.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Observations sur les Perses et sur les Grecs au temps de Darius, fils d'Hystaspe, pag. 206.

Les Perses n'étoient pas aussi puissans qu'ils le paroissoient. Les Grecs n'étoient pas aussi foibles qu'ils le paroissoient. L'art militaire s'étoit perfectionné chez eux. Il ne s'étoit pas perfectionné en Asie. Pourquoi les Grecs de l'Asie mineure ont été conquis par les Perses. Il n'étoit pas aussi facile aux Perses de conquérir les Grecs de la Grèce proprement dite.

CHAPITRE II.

Expédition des armées de Darius et de Xerxès dans la Grèce, pag. 215.

Mauvais succès de l'expédition de Mardonius. Hérauts de Darius en Grèce. Dissentions parmi les Grecs. Datis et Artapherne commandent les troupes de Darius. Ces deux généraux soumettent les îles. Ils prennent Érétrie. Journée de Marathon. Athènes étoit trop foible pour former de grandes entrepri-es au dehors. Récompense de Miltiade. Autant les Athéniens aimoient le mérite, autant ils le redoutoient. Ban de l'ostracisme. Ingratitude

des Athéniens envers Miltiade. Darius fait de nouveaux préparatifs. Thémistocle travaille à faire d'Athènes le rempart de la Grèce. Mort de Darius. Xerxès songe à faire la guerre aux Grecs. Conduite ridicule de Xerxès. Deux factions dans la république d'Athènes. Républiques qui se réunissent pour la défense de la Grèce. Léonidas aux Thermopyles. Les Athéniens se réfugient sur des vaisseaux et cèdent le commandement aux Spartiates. Deux combats qui ne sont pas décisifs. Conduite de Thémistocle à la journée de Salamine. Conduite de Xerxès. Flotte des Perses. Flotte des Grecs. L'armée de Xerxès est défaite à Salamine. Autres défaites des Perses. Triomphe de Thémistocle aux jeux olympiques. Fin de Xerxès. On ne sait pas quel a été le nombre des troupes qu'il a conduites contre les Grecs.

CHAPITRE III.

Jusqu'à la paix avec la Perse, pag. 241.

Thémistocle fait relever les murs d'Athènes, malgré les oppositions des Spartiates. La Grèce sent qu'elle a besoin d'entretenir des flottes. Dans cette circonstance, Athènes doit devenir la puissance dominante. Combien alors Sparte se trouvoit foible par la nature de son gouvernement. Pausanias veut livrer la Grèce au roi de Perse. Par ses hauteurs, il fait perdre le commandement aux Spartiates. Cimon a le commandement de la flotte. Aristide est chargé des finances. La trahison de Pausanias est découverte. Thémistocle accusé

d'avoir eu part à la trahison de Pausanias, se retire à la cour de Perse. Révolution en Perse. Victoires de Cimon. Révolte des Ilotes. Caractère de Cimon. Caractère de Périclès. Exil de Cimon. Les Athéniens déclarent la guerre aux Spartiates. Ils sont défaits. Les Athéniens donnent des secours à l'Égypte qui se révolte. Rappel de Cimon. Nouveaux succès de Cimon. Paix avec les Perses. Cimon en dicte les conditions, et meurt.

CHAPITRE IV.

Considération sur les Perses et sur les Grecs, pag. 257.

Causes de la puissance des Grecs. Causes de la foiblesse des Perses. La paix avec la Perse devoit affoiblir les Grecs. Athènes, en affoiblissant ses alliés, s'affoiblit elle-même. Causes des divisions de la Grèce. Un peuple souverain est toujours tyran. Les peuples de la Grèce doivent se détruire par leurs dissentions.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Périclès, pag. 265.

La mort de Cimon livre Athènes à l'ambition de Périclès. On oppose Thucydide à Périclès. Périclès flatte les Athéniens en exagérant à leurs yeux la puissance de la République. Les Athéniens font des projets peu raisonnables. Guerre suivie d'une trêve pour 30 ans. Périclès dissipe les finances. On crie inutilement contre cet abus. Pour dominer sur les Athéniens, Périclès les affoiblit. Ses réponses aux plaintes des alliés. Les excuses de Pé-

riclès étoient mauvaises et, vraisemblablement il ne l'ignoroit pas. Fausse politique des Athéniens, lors de la guerre entre Corcyre et Corinthe. Sparte fait une ligue contre Athènes. Périclès se résout à la guerre, pour ne pas rendre compte des finances Les forces de Sparte étoient sur terre, et celles d'Athènes sur mer. Les Athéniens ne font que des diversions. Les Athéniens ôtent l'administration à Périclès. Les Athéniens font mourir des ambassadeurs que les Spartiates envoyoient au roi de Perse. Les Athéniens rendent l'autorité à Périclès, qui meurt.

CHAPITRE VI.

Jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse, pag. 282.

L'administration de Périclès est l'époque de la décadence d'Athènes. Athènes et Sparte ne connoissent pas leurs vrais intérêts. Écrivains qu'il faut lire pour l'histoire de la guerre du Péloponèse. Dans cette guerre Athènes et Sparte n'ont point d'objet. Athènes se refuse à la paix que demande Sparte. Trève, pendant laquelle la guerre continue. L'expédition des Athéniens en Sicile leur fait perdre leurs alliés. Successeurs d'Artaxerxe Longuemain. Plusieurs soulèvemens en Perse. Caractère foible de Darius Nothus. La Perse recherche l'alliance de Sparte. Alcibiade accusé de sacrilège. Il se retire à Sparte, et ensuite auprès de Tissapherne Les Athéniens, pour s'assurer les secours qu'Alcibiade leur promet, abolissent la démocratie. A cette nouvelle, l'armée se soulève, et

donne le commandement à Alcibiade. Conduite sage de ce général. Tissapherne fait avec Sparte un traité qu'il n'exécute pas. Les Spartiates se rendent maîtres de l'île d'Eubée. Alcibiade revient dans sa patrie, après avoir triomphé des Spartiates. Lysandre, général des Spartiates, fait sa cour à Cyrus le jeune. Défaite des Athéniens. Alcibiade se retire dans la Chersonèse de Thrace. Lysandre est remplacé par Callicratidas. Callicratidas perd la bataille et la vie. Les Athéniens condamnent à mort les généraux qui les font vaincre. A la sollicitation de Cyrus, les Spartiates rendent le commandement a Lysandre. Lysandre se rend maître d'Athènes, et y établit trente tyrans. Pourquoi, pendant la guerre du Péloponèse, Athènes manque d'hommes pour la conduire.

CHAPITRE VII.

Jusqu'à la paix d'Antalcide, pag. 300.

Projets de Lysandre, qui introduit l'or et l'argent dans Sparte. Mort d'Alcibiade. Gouvernement des trente tyrans. Thrasybule les chasse. Sparte veut rétablir les trente. Révolte de Cyrus le jeune. Sparte déclare la guerre a la Perse, et paroît pouvoir se promettre des succès. Mauvaise constitution de la monarchie des Perses. Sparte aura des succès sans fruit. Artaxerxe ordonne d'équiper une flotte, et en donne le commandement à Conon. Succès d'Agésilas en Asie. Ligue contre Sparte. Mort de Lysandre. Victoire de Conon près de Cnide. Conon relève les murs d'Athènes. Paix d'Antalcide.

CHAPITRE VIII.

Jusqu'à la mort d'Épaminondas, pag. 313.

La richesse d'un peuple n'en fait pas la puissance. Les Spartiates arment contre Olynthe. Les Spartiates se rendent maîtres de Thèbes par trahison. Cette violence doit soulever toute la Grèce contre cette république. Athènes donne asyle aux Thébains qui ont été bannis. Pélopidas rend la liberté aux Thébains. Les Athéniens donnent des secours aux Thébains. Conduite de Pélopidas, qui a Agésilas en tête. Les Athéniens donnent des secours à Artaxerxe pour soutenir l'Égypte. Pourquoi Artaxerxe ne réduit pas l'Égypte. Traité de paix, d'où les Thébains sont exclus. Épaminondas vainqueur des Spartiates à Leuctres. Il porte la guerre dans la Laconie. Les Thébains sont au moment de condamner Épaminondas et Pélopidas. On tente inutilement de former une ligue contre les Thébains. Les Thébains ôtent le commandement à Épaminondas. Pélopidas en Thessalie et en Macédoine. Épaminondas reprend le commandement. Pélopidas défait Alexandre de Phères, et perd la vie. Nouvelle guerre entre Thèbes et Sparte. Victoire de Mantinée. Mort d'Épaminondas. Ce sont les grands hommes qui font la puissance des états. Époque où la Grèce dégénère. Fausse politique des républiques de la Grèce.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la mort de Philippe, pag. 335.

Les Grecs font la paix. Les Spartiates, mécon-

tens d'Artaxerxe Mnémon, qui en a été le médiateur, donnent des secours à Tachos. Agésilas en Égypte. Sa mort. Soulèvement en Perse. Troubles à la cour. Ochus succède à Artaxerxe Mnémon. État de la Grèce. Combien les Athéniens ont dégénéré. Commencemens de Philippe, roi de Macédoine. Caractère de Philippe. Circonspection de Philippe avec les Grecs. Politique de ce roi. Entreprises de Philippe. Guerre sociale contre les Athéniens. Guerre sacrée. Démosthène monte dans la tribune pour la première fois. Aveuglement des Athéniens. Artifices grossiers de Philippe. Quel étoit alors le caractère des Athéniens. Philippe, après avoir terminé la guerre sacrée, est agrégé au corps des Amphictyons. Timoléon passe en Sicile. Philippe arme contre Sparte, mais sans effet. Il tente inutilement d'enlever l'Eubée aux Athéniens. Phocion, homme d'état et grand capitaine. Ligue des Athéniens contre Philippe. Philippe accuse les Athéniens d'avoir commencé les hostilités. Forcé à leur faire la guerre, il a besoin d'artifice. Il suscite une nouvelle guerre sacrée. Il se fait nommer général de l'armée par les Amphictyons. Il s'ouvre le chemin d'Athènes. Les Athéniens arment. Ils sont défaits à Chéronée. Philippe affecte de ménager les Athéniens. La défaite de Chéronée est attribuée aux généraux. Philippe se fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses. État de la Perse pendant le règne de Philippe. Philippe est assassiné. Darius Codoman, roi de Perse.

CHAPITRE X.

Jusqu'à la mort d'Alexandre, pag. 367.

Conduite de Démosthène, à la mort de Philippe. Conduite d'Alexandre. Thèbes détruite. Toute la Grèce se soumet. Il est nommé généralissime des Grecs contre les Perses. État de la Perse. Imprudence d'Alexandre. Darius n'écoute pas les conseils de Memnon, et Alexandre passe le Granique. Il renvoie sa flotte. Mort de Memnon, dont Darius veut suivre les conseils. Maladie d'Alexandre. Défaite de Darius à Issus. Mot qui décèle le caractère d'Alexandre. Provinces qui se soumettent au vainqueur. Alexandre se fait reconnoître pour fils de Jupiter Ammon. Journée d'Arbelles. Les Thraces et les Lacédémoniens se soulèvent. Différentes expéditions d'Alexandre. Mœurs d'Alexandre dans le cours de ses succès. Il n'avoit que de fausses idées de grandeur. La mort prématurée d'Alexandre est l'effet de ses débauches.

CHAPITRE XI.

Partage qui se fait de l'empire d'Alexandre, pag. 387.

Disposition de l'empire par les principaux lieutenans d'Alexandre. Motifs de cette disposition. Ambition des lieutenans d'Alexandre. Perdiccas partage l'empire en trente-trois gouvernemens. Pourquoi l'histoire des successeurs d'Alexandre est peu intéressante. Ptolémée s'affermit en Égypte. Perdiccas, qui veut lui enlever l'Égypte, perd la

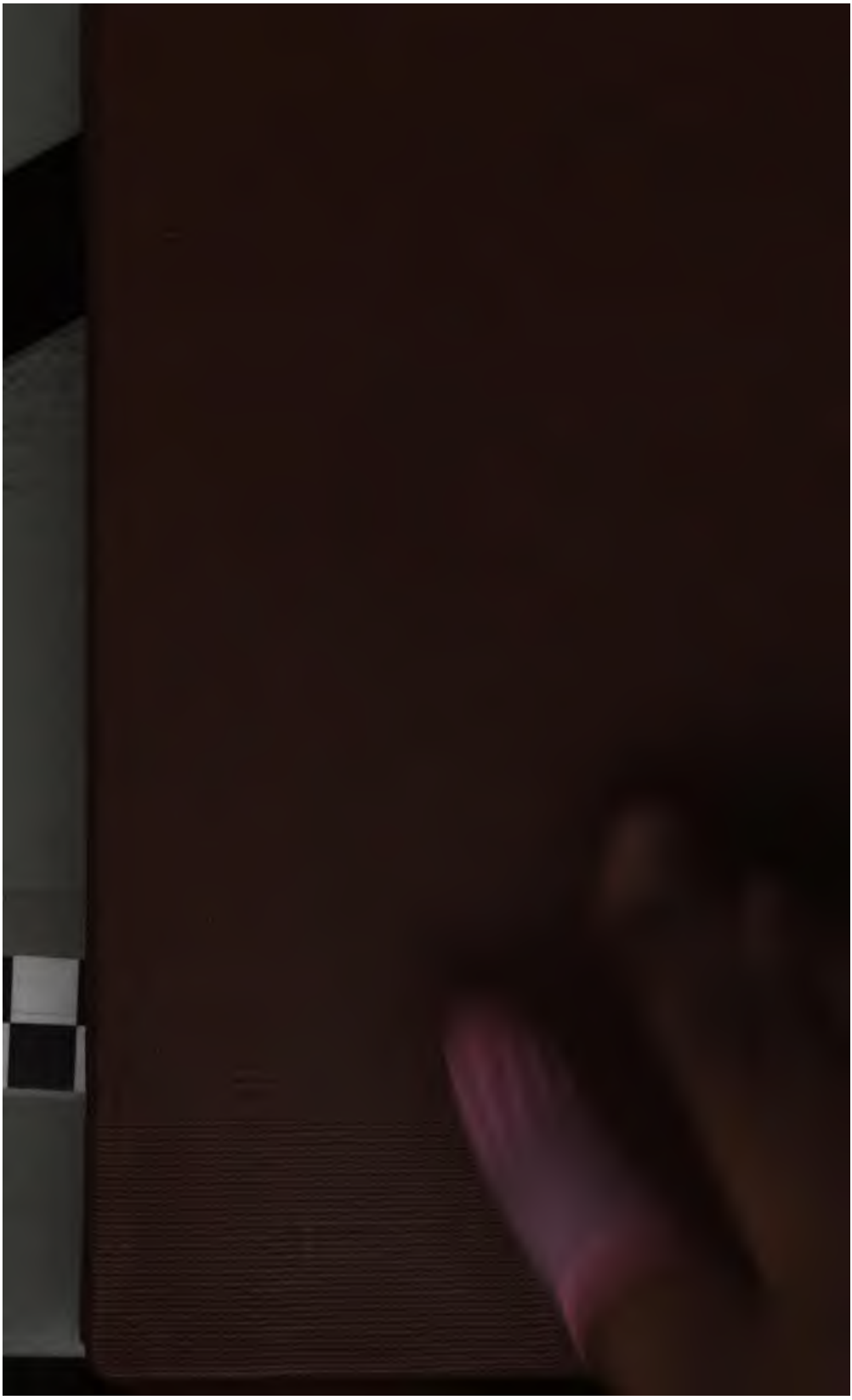
ie. Nouveau partage de l'empire. Eumène trahi st livré à Antigone. Séléucus, chassé de Baby- one, s'y rétablit. Gouverneurs qui prennent le itre de roi. Partage de l'empire d'Alexandre en uatre monarchies. Monarchie des Séléucides. Monarchie d'Égypte. Les Athéniens se hâtent trop le prendre les armes. Antipater les soumet. Cou- age de Démosthène comparé à celui d'Alexandre. Conjonctures que les Athéniens devoient attendre. Mort d'Antipater. Il laisse à Polysperchon la Ma- édoine et la régence. Nicanor maintient l'oligar- hie dans la république d'Athènes. Alexandre, fils de Polysperchon, y rétablit la démocratie. Dé- métrius de Phalère gouverne Athènes. Olympias assassinée après avoir commis plusieurs meurtres. Toute la famille d'Alexandre est exterminée. Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie chez les Athéniens.

CHAPITRE XII.

Jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains, pag. 409.

Démétrius Poliorcète est dépouillé de presque tous ses états. Troubles en Macédoine après la mort de Cassandre. Commencemens de Pyrrhus. Il donne des secours à Alexandre. Démétrius roi de Macédoine. Démétrius est abandonné de ses trou- pes. Il perd la liberté. Conseil de Pyrrhus aux Athé- niens. Il perd la Macédoine. Causes de la guerre que Séléucus déclare à Lysimaque. Séléucus est assassiné par Céraunus. Autres forfaits de Cérau- nus. Sa mort. Commencement du royaume de Per- game. Foiblesse des monarchies fondées par les

capitaines d'Alexandre. Sosthène chasse les Gaulois, qui avoient fait une irruption en Macédoine. Autre irruption des Gaulois. Antigone Gonatas monte sur le trône de Macédoine, et en descend. Son fils Démétrius le fait remonter sur le trône. Fondemens de la république des Achéens. Sous les successeurs d'Alexandre, l'ancienne association des Achéens se dissout. A quelle occasion les Achéens renouvelèrent leur ancienne association. Aratus est créé préteur des Achéens. Sagesse et modération des Achéens. Talent et caractère d'Aratus. Défaut d'Aratus. La république d'Achaïe ne pouvoit pas s'agrandir par les armes. Les Achéens donnent de la jalousie aux Athéniens et aux Spartiates. Aratus s'allie des rois de Syrie et de l'Égypte. Agis, roi de Sparte, tente de rétablir les lois de Lycurgue. Cléomène exécute le projet d'Argis. Cette révolution force Aratus à prendre de nouvelles mesures. Antigone Doson, appelé par Aratus, prend Sparte. Sa mort. Philippe, roi de Macédoine, commence bien. Ses revers. Persée orne le triomphe de Paul Émile. Extinction de la race des Héraclides. La Grèce réduite en province romaine. Sort d'Athènes.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LENOX LIB
AUCTOR PRETIOS
Bancroft Co
Purchased